This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Phil
2672
81

Phil 2672.81

HARVARD COLLEGE LIBRARY

FROM THE
George Schünemann Jackson
FUND
FOR THE PURCHASE OF BOOKS ON
SOCIAL WELFARE & MORAL PHILOSOPHY

GIVEN IN HONOR OF HIS PARENTS, THEIR SIMPLICITY
SINCERITY AND FEARLESSNESS

DE LA MUTILATION

D'UN ÉCRIT POSTHUME

DE

THÉODORE JOUFFROY

AVEC

UNE LETTRE A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES

ET UN APPENDICE

POUR FAIRE SUITE A LA

RÉFUTATION DE L'ÉCLECTISME,

Par Pierre LEROUX.

« Rien n'est si fragile qu'une domination purement » fondée sur la force. Des maîtres sans morale et » sans croyances ne s'accordent pas long-temps; ils » se détruisent, après avoir détruit l'ennemi com- » mun. Le monde est plein de causes secrètes qui » apparaissent tout-à-coup à la voix de la Providence, » et rompent brusquement comme un fil les plus » habiles échafaudages humains. »

(Jouffroy, *Comment les dogmes finissent.*)

PARIS.

RUE DES SAINTS-PÈRES, 16,

ET CHEZ LES LIBRAIRES.

1843.

Phil 2672.81

HARVARD COLLEGE LIBRARY
JACKSON FUND
Mar 23, 1927

A Messieurs les Membres

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

MESSIEURS,

Un des membres de votre Académie, M. Victor Cousin, vient de faire grand bruit de la mutilation exercée sur le manuscrit de Pascal par Port-Royal.

Il m'est démontré et il vous le sera, comme à moi, si vous jetez les yeux sur les pièces rassemblées dans ce petit volume, que M. Cousin, en même temps qu'il s'occupait de cette restitution d'un écrivain mort depuis deux siècles, mutilait ou faisait mutiler les manuscrits d'un penseur éminent qui appartient à notre époque, et qui vous appartient spécialement, Messieurs, puisqu'il fut un des membres les plus illustres de votre Compagnie.

Ce qui importe, suivant moi, plus que l'histoire, c'est la vie; et ce qui importe dans l'histoire, c'est moins de savoir où en était l'esprit humain au dix-septième siècle, que de savoir où il en est aujourd'hui.

Sous ce rapport, la vraie pensée de Théodore Jouffroy, qui occupait un des premiers rangs parmi les penseurs de notre époque, me paraît plus importante à constater que la pensée de Pascal.

Qui ne connaît la pensée de Pascal? Deux siècles nous séparent de lui. Restituer ses moindres expressions, comme vient de le faire M. Cousin, est un soin d'archéologue qui a son utilité, sans doute, mais une utilité très-secondaire. En sommes-nous à Pascal, quand le Dix-Huitième Siècle a coulé depuis? Le Dix-Huitième Siècle est l'Océan dont Pascal fut une des sources, mais qui a laissé ses sources bien loin derrière lui.

Que m'importe la pensée de Pascal, quand, après Pascal, sont venus Montesquieu, J.-J. Rousseau, Voltaire, Diderot, Buffon, Helvétius, d'Holbach, Fréret, Boulanger, et tant d'autres! Que m'importe la pensée de Pascal, quand, après le Dix-Septième et le Dix-Huitième Siècle, est venue la Révolution Française, c'est-à-dire la nation de nos pères, manifestant par des actes sa croyance philosophique!

Sont-ce donc les morts qui ont la certitude? En ce cas, Pascal est un mort bien moderne, et le soin qu'on prend de retrouver jusqu'aux moindres linéaments de son style est un soin bien futile.

Mais non, ce ne sont pas les morts qui ont la certitude, et, comme le dit le Psalmiste, *Non mortui laudabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in inferum, sed qui vivunt.* Ce sont les *vivants* qui ont la certitude.

Ceux donc qui représentent véritablement la vie idéale la plus voisine de nous méritent, au moins autant que les morts plus éloignés, qu'on conserve et qu'on vérifie leur pensée.

Jouffroy est, à quelques égards, le Pascal de notre époque. Il est mort, comme je l'ai dit, au bout du sillon ouvert par Montaigne. Montaigne est au commencement de ce sillon du doute, Pascal au milieu, et lui à la fin.

Et ce qui me touche, c'est moins ce commencement et ce milieu, d'ailleurs bien connus, que cette fin marquée par Jouffroy, puisque c'est de là, et non du commencement ou du milieu, que nous, les *vivants*, nous avons à porter plus loin la *vie* que l'Humanité antérieure nous a transmise pour que nous la transmettions à notre tour, agrandie, à nos descendants :

Et quasi cursores vitai lampada tradunt.

Cela étant, souffrirez-vous donc, Messieurs, que tandis que l'on se fait honneur de restaurer, dans les plus petits détails, un manuscrit de deux siècles, dont tout l'essentiel est non-seulement connu, mais passé dans l'esprit humain, on ensevelisse dans l'oubli des œuvres qu'il est nécessaire à l'esprit humain de connaître?

Je ne vous dis pas, Messieurs, qu'il est de votre devoir et qu'il serait de votre honneur d'informer sur le fait des mutilations avérées d'un des écrits de Jouffroy, publié dernièrement. Certes, un jugement porté par vous sur cette affaire conviendrait de tous points à votre Compagnie. N'êtes-vous pas, en effet, l'Académie des *Scien-*

ces morales, et quel plus grand outrage à la moralité humaine que celui qui a été commis? Qui pourrait d'ailleurs vous arrêter dans votre enquête? Le mort, qui est ici l'offensé, était l'honneur de votre corps; l'éditeur, qui s'accuse lui-même et se repent, est aussi de votre corps; enfin, le chef d'école, qui, à nos yeux, est l'auteur du délit, et qui s'abrite sous ses hautes fonctions politiques pour ne pas se défendre, et même (ce qui est insensé) pour accuser ceux qui à bon droit l'accusent, fait également partie de votre corps. En outre, il a lui-même ouvert la voie à cette enquête, puisqu'il a flétri dans Port-Royal l'acte dont il s'est rendu coupable. Qui pourrait donc vous arrêter si, dans votre sagesse, il vous convenait d'informer? Mais, en supposant qu'il vous convienne mieux de couvrir ce qui s'est fait d'un voile d'oubli, pouvez-vous abandonner au hasard, sans en prendre aucun souci, les manuscrits de votre ancien collègue?

Or il est évident que si ces manuscrits n'exercent pas votre sollicitude, après le délit des mutilations qui viennent d'être exercées sur quelques-uns, ils sont désormais perdus, et ne verront jamais la lumière.

Il est constaté, par la Notice que M. Damiron a placée en tête des *Nouveaux Mélanges* de Jouffroy, que « Jouffroy a laissé en mou-
« rant de très-nombreux papiers. Dans une note de sa main, qui
« en est en partie le catalogue, on compte *soixante-neuf numéros*;
« et dans cette liste ne sont pas compris nombre de morceaux, de
« fragments, de rédactions d'élèves ou de sténographes qu'il avait
« cependant recueillis et mis en ordre avec soin. »

Je viens donc, comme en a le droit tout membre de la Nation, puisque vous êtes un corps constitué dans la Nation et par elle, je viens vous demander de veiller à ce que ces manuscrits ne soient pas anéantis.

Qu'une commission, nommée par vous, prenne connaissance de ces manuscrits, en relève l'état et le contenu, et en détermine, dans un Rapport, le sujet et l'importance.

L'opinion publique verrait, Messieurs, avec satisfaction, ce soin religieux qui viendrait, comme une purification, après un grand scandale.

30 décembre 1842.

PIERRE LEROUX.

PREMIÈRE PARTIE.

La tombe de Jouffroy.

I.

Quand Jouffroy mourut, il y a quelques mois, M. Cousin, qui sans doute avait ses raisons pour cela, le représenta, dans un portrait improvisé sur sa tombe, comme un pur psychologue, *son élève*, qui « de peur de s'égarer, *sur les pas même du* » *génie*, dans la haute métaphysique, oubliant un peu trop les » instincts sublimes et le dogmatisme immortel de l'esprit hu- » main, se plaisait à demeurer sur le ferme terrain de la psycho- » logie, » c'est-à-dire, suivant la définition donnée ailleurs par M. Cousin, dans *le vestibule* de la philosophie. M. Cousin faisait donc de son élève une redite de La Romiguière, et une copie en France des philosophes écossais : « Il était chez nous le véritable » héritier de La Romiguière ; parmi les étrangers, il faut le mettre » entre Reid et Dugald-Stewart, semblable à l'un par le sens et » la gravité, à l'autre par la finesse et la grâce. » Pour une improvisation funéraire, il faut avouer que voilà un jugement bien

tranchant, bien définitif; je n'examine pas s'il était bien placé et bien charitable.

A la même époque, M. Lerminier, parlant de la mort de Jouffroy dans la Chronique de la *Revue de Paris*, terminait son éloge par un rapprochement bien différent, et si étrange au premier abord, pour qui avait entendu ou lu les assertions de M. Cousin, qu'on a pu y voir un trait d'ironie, avec l'intention d'être convenable et de paraître laudatif dans un pareil moment, tout en faisant ses réserves aux yeux des gens fins et spirituels. « M. Jouf-
» froy, disait-il, restera dans les lettres françaises comme écri-
» vain philosophe. Plusieurs de ses essais lui mériteront l'honneur
» de figurer un peu au-dessous de Montaigne, de Malebranche,
» et de Pascal. »

Un autre écrivain, dans un journal quotidien, comparait aussi Jouffroy à Pascal, et, développant ce que M. Lerminier n'avait qu'indiqué, montrait Jouffroy succombant, comme Pascal, dans la lutte du scepticisme et de la foi.

Un autre, dans une correspondance insérée à l'étranger, l'appelait le Chatterton de la philosophie.

Dejà, depuis plusieurs années, M. Sainte-Beuve, qui a été l'élève de Jouffroy, avait insisté sur l'inquiétude d'esprit et la rêveuse mélancolie de son maître. Ce que M. Sainte-Beuve a surtout saisi chez Jouffroy, c'est l'instinct de la grandeur. Dans des vers qu'il lui a dédiés, il compare son enfance à celle de Platon. Nous voilà bien loin de La Romiguière, de Reid, et de Dugald-Stewart. Dans un portrait en prose, travaillé avec art, M. Sainte-Beuve initie le lecteur, sous beaucoup de voiles, il est vrai, aux tristesses du philosophe. Je dis philosophe, et je ne devrais pas le dire; car la pensée de M. Sainte-Beuve, c'est que Jouffroy n'était pas né pour la philosophie; qu'il s'est trompé de vocation, qu'il a fait fausse route, qu'il était de sa nature plutôt artiste que penseur, qu'il aurait dû écrire de l'histoire ou composer des romans.

Voilà, de la part de juges qui tous ont beaucoup connu et fréquenté Jouffroy, des appréciations bien diverses, et en apparence si contradictoires qu'elles se renversent les unes les autres.

Et néanmoins, pour nous qui avons joui également de sa société pendant plusieurs années, tous ces jugements si différents s'expliquent. Tous ont de la vérité. Chacun répond au modèle par un certain côté; mais chacun, pris à part et exclusivement, ne donne de ce modèle qu'une image incomplète et fausse.

Il est bien vrai, par exemple, que Jouffroy a voulu fonder en France une sorte d'école expérimentale à la façon des Écossais. Sous l'influence délétère de l'École Normale et de M. Cousin, Jouffroy s'égara, dès ses premiers pas, dans une absurde méthode de philosophie. L'observation directe du *moi* par le *moi*, l'analyse objective des physiciens transportée du monde extérieur dans le monde moral, est une chimère et un suicide. Jouffroy, incité d'abord par les leçons de M. Royer-Collard et de M. Cousin, poussé ensuite par une sorte de dépit contre M. Cousin lui-même, lequel, après avoir vanté cette méthode, n'en faisait aucun usage, se coiffa de cette chimère, et se suicida bravement. Il s'était fait d'inconcevables illusions sur la portée de ce qu'il prenait pour la plus grande des découvertes. Dans sa conception, il ne s'agissait plus de l'observation empirique des Écossais, mais d'un instrument tout nouveau, d'un nouvel *organe* (pour employer l'expression d'Aristote et de Bacon), au moyen duquel nous allions regarder dans notre monde intérieur comme nous regardons avec les yeux dans le monde perceptible à nos sens. C'était la généralisation absolue du mouvement des sciences physiques qu'il rêvait. Il crut donc, pendant plusieurs années, que la philosophie, plongée jusque là non pas seulement dans des ténèbres, mais dans le néant absolu, attendait un Galilée, et qu'il serait ce Galilée. Qu'a-t-il découvert avec son prétendu télescope, où le *moi* est à la fois sujet et objet? Hélas! il n'a rien découvert. La question est maintenant jugée. La méthode ne se relèvera jamais du discrédit où elle est tombée. Mais Jouffroy a consumé en partie ses forces dans cette fosse obscure où M. Cousin le fit descendre avec lui, et le laissa, sans y rester lui-même (car M. Cousin joua en cette occasion le rôle du renard de la fable). C'est par ce côté qu'on peut, comme l'a fait M. Cousin dans l'éloge funéraire de son élève, le représenter comme un timide psychologue, qui ne voulut pas s'égarer *sur*

les pas même du génie, et qui se plaisait à demeurer.... dans la fosse où on l'avait mis.

Mais c'est une erreur ou un mensonge que d'affirmer que Jouffroy aimait cet obscur séjour pour ce séjour lui-même. Il est vrai qu'il s'y confina, et long-temps, parce qu'il croyait toujours y voir naître une divine lumière. Il est vrai aussi qu'il craignit de s'égarer *sur les pas du génie*. Il est vrai qu'il ne suivit pas M. Cousin dans ses voyages, qu'il n'alla pas avec lui prendre les idées chez Kant, chez Fichte, chez Schelling, chez Hegel. S'il y avait eu un philosophe russe en renom, M. Cousin aurait visité la Russie, dût le czar le tenir trois mois aux arrêts, comme fit le roi de Prusse, quand on voulut lui inoculer l'Éclectisme à Berlin. Jouffroy, l'œil braqué sur son télescope intérieur, laissa son maître voltiger de doctrine en doctrine, avec cette heureuse flexibilité que M. Damiron relève, dans un de ses écrits, comme le trait caractéristique de M. Cousin, « et qui, dit-il, prenant une habi-» tude aussi vite qu'elle en quitte une autre, se prête à tout. »

Il y a donc, suivant nous, autant de vérité à rappeler Montaigne à propos de Jouffroy, comme l'a fait M. Lerminier, qu'à rappeler uniquement La Romiguière et les Écossais. Car, fatigué et dégoûté de sa méthode experimentale, Jouffroy, se laissant aller parfois à une inspiration plus libre, a écrit quelques pages de psychologie véritable à la façon de Montaigne. D'ailleurs, il se rapprochait de Montaigne par le scepticisme. Je montrerai plus loin qu'il tient, en effet, à cette chaîne dont Montaigne est le point de départ traditionnel, et qu'il en est le dernier chaînon. Jouffroy est mort sceptique au bout du sillon ouvert par Montaigne.

Mais comme il n'avait pas cette tête *bien faite* que demande Montaigne pour trouver le doute un oreiller doux et commode, la comparaison que M. Lerminier et d'autres ont faite de lui avec Pascal est, sous ce rapport, tout aussi légitime. Car il a souffert du doute comme Pascal, et il est mort spirituellement, comme Pascal, dans la lutte du scepticisme et de la foi.

Aussi je comprends encore ceux qui, dans cet homme, où M. Cousin ne veut voir ni grandeur ni hardiesse philosophique,

mais seulement du *sens* et de la *gravité*, de la *finesse* et de la *grâce*, ont vu au contraire de l'enthousiasme et de la mélancolie. Celui qui l'a appelé le Chatterton de la philosophie, entendant par là qu'il se ressentait beaucoup de l'époque où l'on a écrit Werther, René, Obermann, où ont paru les poëmes de Byron, Lélia, et tant d'autres œuvres empreintes de la douleur du doute, ne s'est pas trompé sur la nature intime de Jouffroy; et les révélations de M. Sainte-Beuve sur la profonde tristesse de son maître sont aussi parfaitement exactes.

Il faut donc avouer, d'une part, que les écrits que Jouffroy a laissés ne donnent pas une idée complète de sa nature morale et intellectuelle, et, d'autre part, que celui que l'on peut considérer de tant de façons était un homme vraiment remarquable, mais ondoyant et divers, comme le dit Montaigne de notre espèce en général, et plus que ne l'est en général cette espèce.

II.

La force et la faiblesse s'étaient unies, pour ainsi dire, pour composer Jouffroy. Au physique, au moral, il présentait cet étonnant contraste, cette dualité douloureuse. Aussi, à ne voir que sa personne, on aurait mieux compris ce qu'il était réellement, qu'en lisant ses écrits.

Un peintre qui aurait eu à représenter Hamlet aurait pu s'inspirer de la mélancolique figure de Théodore Jouffroy.

Même avant la longue maladie qui, de crise en crise, l'a mené lentement à la tombe, cet homme, si calme et si plein de sérénité en apparence, était comme un vaincu qui connaît sa défaite. Je ne parle pas des années écoulées depuis 1830, de ces années troublées, suivant l'expression de M. Damiron (1), par les mauvaises heures de la politique et des affaires; je parle des années de jeunesse, des années entre 1825 et 1830. Il y a une tristesse

(1) Dans la Notice sur son ami, dont il sera parlé plus loin.

visible malgré tous les voiles dont on la cache. On sentait cette tristesse en voyant Jouffroy; on découvrait aisément que son intérieur ne répondait pas à sa surface. Il prenait volontiers l'air d'un stoïcien, mais il laissait l'idée d'un homme désolé.

Au surplus, ce contraste de force et de faiblesse se montrait non seulement dans son air, mais jusque dans les traits de son corps. Ses membres semblaient au premier coup d'œil d'une grande vigueur musculaire; mais, en regardant mieux, on apercevait la débilité. De même, il paraissait d'abord très grand de stature, quoiqu'il fût de taille assez ordinaire. Son type de figure était celui du pays où il prit naissance, celui des montagnards du Jura: de grands plans, beaucoup de régularité, le profil droit, la figure plus longue qu'ovale, le front haut et se détachant du visage au lieu de s'y encadrer et de s'y unir. Ce type annonce à la fois l'énergie active et l'intelligence, mais plutôt distinctes, et comme séparées, qu'unies indivisiblement. Les traits du visage étaient d'une grande délicatesse, mais sans moelleux; le nez saillant, sans être aquilin; les lèvres un peu trop serrées. Mais ce qui ôtait la force à ces traits d'ailleurs mâles, c'était la couleur des yeux et des cheveux. L'œil grand, mais peu fort, était bleu, ou d'une couleur tendre qui approchait du bleu; les cheveux étaient presque blonds. Le regard était celui d'une belle jeune fille plutôt que d'un homme. Ajoutez la blancheur de la peau, et la paleur habituelle répandue sur ces traits. La couleur, ce signe de la vitalité des organes profonds, tient si essentiellement à la physionomie, qu'on pourrait dire qu'elle la constitue à elle seule. Il n'y avait que du dessin dans la tête de Jouffroy, il n'y avait pas de couleur. Il se révélait ainsi par une physionomie qui n'était pas de son sexe, une physionomie féminine sur un visage d'homme. Sa tête ressemblait à son corps, qui, je l'ai déjà dit, paraissait taillé en Hercule, et en réalité était faible comme celui d'un adolescent en croissance. C'était, certes, une belle organisation, mais dont les éléments semblaient contradictoires. On ne se rendait pas compte de cette contradiction, mais on la sentait. Avant sa maladie, qui le voûta, il portait la tête haute, mais avec trop d'affectation. On aurait pu dire de lui ce

que Camille Desmoulins disait de Saint-Just : « Il porte sa tête comme un Saint-Sacrement. » Et en effet cette tête était pour lui un Saint-Sacrement, d'où devait sortir la Philosophie. Son défaut le plus apparent était le dédain. Ce dédain se montrait sur ses lèvres, dans son geste, et dans toute sa personne. Ainsi fait, il était d'un abord à la fois doux et glacial. Il attirait, et il repoussait. On sentait un homme né pour la sympathie, mais qui ne se la permettait pas ; qui aurait aimé l'abandon, mais qui n'osait ou ne savait pas en jouir. Il avait toujours l'air de cacher en lui-même un grand secret, qui lui interdisait de se livrer à aucun épanchement, de peur de laisser échapper le mystère précieux de son âme.

Non, le public ne connaît réellement pas Jouffroy, malgré ses cours, ses écrits, ses discours de tribune, et la part malheureuse qu'il a prise à la politique ; ou du moins le public ne le connaît que par ses faiblesses et ses erreurs. Il y eut une fatalité sur cet homme, qui l'empêcha d'être lui, de se montrer ce qu'il était réellement. Que cette fatalité lui soit imputable, je n'en disconviens pas ; mais enfin ce serait s'abuser que de le prendre pour ce qu'il a paru, car il n'a pas paru ce qu'il était.

C'était un homme d'idéal, un homme que la prophétie de l'avenir avait ému jusqu'au fond des entrailles. Et cet homme a résisté à l'idéal, jusqu'au point de compter parmi les adversaires et les persécuteurs de la vérité ! il a résisté à l'avenir, jusqu'au point de se faire un des champions du passé contre cet avenir !

L'avenir lui pardonnera, car il a rendu témoignage à l'avenir ; il a écrit le morceau intitulé : *Comment les dogmes finissent.*

Quand, il y a un an, cette *Revue* (1) commença à paraître, nous donnâmes pour Introduction ces pages écrites par Jouffroy (2), et qui resteront pour l'accuser et en même temps pour le faire

(1) La *Revue Indépendante.*

(2) Jouffroy vivait encore quand, considérant ces pages, écrites pour notre cause, comme un bien qui nous appartenait plus qu'à lui, puisqu'il ne paraissait plus s'en souvenir, nous les lui empruntâmes, pour les tourner contre le parti philosophique et politique auquel il était attaché. Nous tenons à garder de lui ce legs. Voy. l'APPENDICE.

plaindre et absoudre. Ces pages étaient, avant l'écrit posthume dont la mutilation nous occupera tout-à-l'heure, la plus vraie manifestation qu'il eût donnée de lui-même. Il faut ajouter qu'il ne les a jamais reniées, ces pages ; comment, en effet, aurait-il renié son expression la plus sublime ? Seulement il y a renoncé, en renonçant à en tirer les conséquences ; et une fois qu'il y eut renoncé, il ne comprit plus rien à l'énigme de sa vie, et il marcha comme un homme qui a perdu la lumière.

Pourquoi un homme meurt-il ainsi, sans pouvoir arriver au développement de sa nature et à sa manifestation vraie ? Pourquoi y a-t-il pour ainsi dire en nous des plans divers qui se renversent et se détruisent, de telle sorte que ce qui devait être un monument se change en ruine, et que toute unité disparaît dans un chaos de pensées et d'actes incohérents et contradictoires ? Demandez-le à Dieu, dont la Providence se confond avec la fatalité.

Pourquoi Dieu a-t-il écrit notre destinée jusque dans les traits de notre visage ? Car cette même contradiction que Jouffroy portait dans son intelligence, il la portait, comme je viens de le dire, dans son organisation.

Jouffroy a connu l'Idéal, mais il lui a résisté. Il lui a résisté par faiblesse, à ce que nous croyons ; et il se trouve ainsi l'avoir connu sans véritablement le connaître. Voilà ce qu'il faudrait écrire sur le monument qu'on lui élève à Pontarlier.

Quand l'Idéal s'est posé dans une âme, il la tourmente jusqu'à ce que cette âme se livre et s'abandonne à la force divine, ou rejette cette force divine, se jugeant elle-même incapable d'y obéir. C'est un martyre et un noble martyre que d'être ainsi pressé par la Grâce, même lorsqu'on n'a pas en soi la puissance d'y céder, et qu'on meurt dans les chaînes. Supposez tant de grands saints qui ont fini par trouver le mystère de leur vie ; supposez-les, dis-je, morts dans la lutte, dans la transition, et, comme je le disais tout-à-l'heure, dans les chaînes. Ainsi a expiré l'homme dont nous parlons. Nous avons vu son martyre, nous pouvons en rendre témoignage.

Nous pouvons, dis-je, en rendre témoignage contre les ironi-

ques éloges et les outrages indirects de ceux qui se disent ses amis, et dans les rangs desquels il est mort.

Nous venons de relire les discours prononcés avec la dernière pelletée de terre qu'on a jetée sur son corps. Si son ombre, comme disent ceux qui ajoutent foi aux ombres ou qui en parlent (on en a parlé, je crois, sur sa tombe), eût été là assistant à ses obsèques, elle eût rougi, et se fût indignée des éloges qu'on lui donnait; car elle eût senti les coups de poignard déguisés et adroitement portés à sa véritable gloire, sous de faux semblants d'amitié.

III.

O scepticisme universel! scepticisme des prêtres, scepticisme des philosophes! scepticisme des maîtres qui enseignent la jeunesse, et de la jeunesse qui les écoute! mutuelle hypocrisie! consentement mutuel de mentir, qui donne raison à ce mot du plus grand sceptique de notre temps, du sceptique pratique nommé Talleyrand : « La parole a été accordée à l'homme pour déguiser sa » pensée! » profanation de la parole, sacrilége permanent du Verbe divin! tu es arrivé aujourd'hui à tel point, que je vais être un objet de scandale, parce que je m'étonne qu'on ait enterré catholiquement celui qui se résuma en ces termes devant la jeunesse assemblée :

« *C'est par une loi nécessaire qu'une doctrine se produit; c'est* » *par une loi necessaire qu'elle règne; c'est par une loi nécessaire* » *qu'elle passe, quand sa mission est terminée.* CELLE DU CHRISTIA- » NISME ME SEMBLE AVOIR ÉTÉ D'ACHEVER L'ÉDUCATION DE L'HUMANITÉ, » ET DE LA RENDRE CAPABLE DE CONNAÎTRE LA VÉRITÉ SANS FIGURES ET » DE L'ACCEPTER SANS AUTRE TITRE QUE SA PROPRE ÉVIDENCE. Dès que » cette œuvre est terminée dans un esprit, IL EST NÉCESSAIRE QUE » LE CHRISTIANISME S'EN RETIRE; mais, en se retirant, IL EMPORTE » AVEC LUI LE GERME DE TOUTE FOI, et c'est toujours *la Philosophie* » *qui lui succède* (1). »

Quand Jouffroy écrivait, en 1825, *Comment les dogmes finissent;*

(1) *Leçon sur la Destinée humaine*, insérée dans les premiers *Mélanges*.

ou quand, en 1831, il manifestait en pleine chaire son estime pour les disciples de Saint-Simon, et proclamait avec eux la nécessité d'une nouvelle synthèse religieuse; ou quand, en 1834, il formulait itérativement sa ferme croyance sur l'avénement nécessaire d'une religion nouvelle, dans sa célèbre leçon *sur le Scepticisme de notre époque*, pensait-il que le premier mot de ses amis, en l'enterrant, serait cette précaution oratoire : *Après les prières et les secours de la religion!*

Quoi! ce n'est qu'après les cérémonies de ce que Jouffroy appelait le *vieux dogme*, ce n'est qu'avec le consentement tacite des prêtres de cette religion qu'il appelait la *religion du passé*, que vous osez adresser votre éternel adieu à l'esprit qui a écrit et buriné à plusieurs reprises : « L'ancienne religion est morte, morte à jamais; elle n'est plus dans certains cas qu'une tyrannie décrépite, et, dans d'autres, qu'un joug hypocrite, qu'un mensonge, qui empêche la religion nouvelle de naître. »

Hélas! nous en convenons pour Jouffroy, il a mérité, par son inertie, par son défaut de foi, par son scepticisme, d'être ainsi offert en holocauste à ce culte ancien renié par lui; il a mérité, par son attachement aux établissements du présent, de paraître mourir dans les bras du passé. Mort glaciale et froide! mort sans amour, sans consolations, et, quoi qu'on en dise, sans prières efficaces et sans secours religieux réels.

Où en sommes-nous, grand Dieu! et qu'est-ce aujourd'hui que la religion, pour qu'on appelle mourir religieusement, être porté cadavre dans une église!

J'invoque le récit que M. Damiron a fait des derniers jours de son ami, et je demande si l'on avait en conscience le droit d'enterrer catholiquement celui qui, ayant nié le Christianisme comme religion divine et comme culte, et se voyant dès longtemps mourir, n'a pas appelé le Christianisme à son secours :

« Il y a six mois à peu près, » dit M. Damiron, « au retour du » court voyage qu'il fit dans ses chères montagnes, il parut lan- » guissant, affaibli, fréquemment pris de fièvre et de malaise; » trois mois après, il gardait le lit, et encore trois mois, il n'était » plus. Et cependant il voyait son mal, il le jugeait, je dirais

» même qu'il le discutait. Comme en une question de philosophie, » il embarrassait de sa nette et vive logique ceux qui ne pen- » saient pas ou feignaient de ne pas penser comme lui; il ne se » rendait pas aux plus douces et aux plus pressantes consolations, » parce que ce n'étaient pas des raisons; il y souriait tristement, » mais il n'y croyait pas; et, soit dans son langage muet, d'un » coup d'œil, d'un geste, soit quelquefois même en paroles ex- » plicites et directes, il concluait toujours rigoureusement à » quelque chose de funèbre. Je me souviens qu'un de ses derniers » jours, comme je pensais lui avoir enfin produit quelque illu- » sion, il me dit : *Mon ami, soyez sûr que je suis mal, très mal;* » *cela tient à différentes causes.* Il se sentait donc mourir, et mou- » rir à son âge, en pleine vigueur d'esprit, dans toute la force et » toute la maturité de la vie philosophique; il se sentait retiré » d'un monde où il avait encore quelque chose à faire, où il avait » à prendre soin de plus d'une destinée, et de celles dont la fa- » mille l'avait fait la providence, et de celles dont la science l'a- » vait institué un des guides. Il pouvait donc bien, dans ces pen- » sées, garder encore, comme toujours, l'esprit lucide et calme; » mais qu'il devait avoir le cœur affligé et troublé! Et cette » épreuve s'est prolongée durant de longs jours et de sinistres » nuits; elle a duré jusqu'à sa dernière heure, croissante, pres- » sante, lui laissant toute conscience et lui enlevant toute espé- » rance, toute espérance terrestre du moins : car de l'autre côté » il espérait, comme il aimait, comme il croyait. Cette épreuve a » donc été plus décisive qu'aucune autre; elle a eu tout le ca- » ractère d'une de ces voies de la Providence que Dieu suit pour » susciter dans ses meilleures créatures des vertus d'un ordre à » part, les vertus de la bonne mort. »

Est-ce là, je le demande, une mort chrétienne, une mort catholique! Jouffroy a-t-il fait abjuration de la condamnation formelle qu'il avait portée contre le culte du passé? Non : il est mort comme il avait vécu, sceptique et désolé; il est mort entre le passé et l'avenir; il est mort comme on meurt quand des trois termes qui constituent le temps dans son rapport à l'éternité, on n'en saisit qu'un, le présent,

Il est mort, dis-je, dans le présent; mais le présent, pour se faire pardonner du passé, a exposé son corps dans une église. Et le chef de l'Université, inventant en cette occasion un *rituel* d'accord avec ce qu'est la religion de notre temps, a commencé son discours funéraire par cette formule : *Après les prières de la religion :* preuve de soumission du philosophe, au bénéfice de l'Université! Ainsi celui qui ne croyait pas à la durée du Christianisme, parce qu'il ne croyait pas à sa divinité, celui qui croyait à la venue plus ou moins lointaine d'une religion nouvelle, d'une religion purement philosophique, a été enterré catholiquement! celui qui a écrit *Comment les dogmes finissent*, et qui a professé en Sorbonne que *le système religieux du passé est indigne des lumières actuelles de l'Humanité, et doit être rejeté* (1); celui-là a subi, après sa mort, les cérémonies des vieux dogmes que sa conscience, fidèle à sa parole, avait repoussés jusqu'à son dernier soupir. Soyez donc satisfaits, prêtres des dogmes qu'il a tant de fois déclarés déchus, et pardonnez à l'Université!

Mais quoi! prêtres, votre satisfaction ne serait qu'une ironie, votre tolérance un mensonge? Vous enterrez, et vous ne pardonnez pas! Pourquoi ces anathèmes après des prières, pourquoi ces dénonciations après des paroles de paix? Pourquoi le nom de Jouffroy vous sert-il aujourd'hui de prétexte pour faire la guerre à l'Université? Après tout, l'affaire de ses funérailles vous regardait aussi, ou votre culte est tombé bien bas. Vous avez livré vos pompes à celui dont la bouche a prononcé cent fois votre déchéance, et ne s'est pas rétractée : êtes-vous bien venus à accuser sa mémoire, le lendemain de votre bénédiction sur sa tombe!

(1) *Cours de Droit naturel*, dixième leçon, *sur le Scepticisme de notre époque.*

IV.

Mais laissons la guerre du clergé.

Au moins l'amende honorable faite par M. Villemain était honorablement faite, sans arrière-pensée, sans vue personnelle, sans autre intention que de déplorer le sort de Jouffroy, et de jeter sur ses erreurs un voile de pardon et d'oubli. En un mot, elle était telle que la nécessité de la situation la commandait. Si c'était, comme nous le pensons, un malheur pour la vraie gloire du défunt, que d'être abandonné dans la partie la plus mémorable de ses opinions et dans ce qu'on pourrait appeler le cœur de sa philosophie, c'était, il faut bien en convenir, un malheur mérité. Jouffroy, nous le répétons, s'était condamné lui-même, à cet égard, par l'excès de son scepticisme. Celui qui, après avoir reconnu la nécessité d'une religion nouvelle, n'a rien fait pour amener les croyances régénératrices qu'il avait prophétisées, mais a paru tout faire, dans les dernières années de sa vie, pour les combattre; celui qui sembla, depuis 1830, avoir peur de l'avenir autant qu'il avait eu dégoût d'abord du passé; celui qui avait fermé peu à peu toutes les portes de son âme à l'enthousiasme; celui qui, au bout de ses raisonnements, était tombé dans le plus morne fatalisme que jamais penseur ait connu; celui, enfin, qui a écrit : « Il n'est plus en moi de sentir ni enthousiasme ni haine » pour les opinions qui se disputent la scène du monde. Les événements sont si absolument déterminés par les idées, et les » idées se succèdent et s'enchaînent d'une façon *si fatale*, que » la seule chose dont le philosophe puisse être tenté, c'est de *se* » *croiser les bras*, et de regarder s'accomplir des révolutions » auxquelles les hommes peuvent si peu (1); » celui-là s'était livré d'avance à l'espèce de condamnation prononcée sur lui par M. Villemain au nom des dogmes du passé.

(1) *Mélanges*, art. *De la Destinée humaine.*

Non, en vérité, il n'entre pas dans notre intention de jeter sur M. Villemain aucun blâme. Il a pu, il a dû condamner implicitement Jouffroy, ses écrits, son enseignement, ses opinions. D'abord, il représentait l'État, et l'État dans la plus auguste et la plus religieuse de ses fonctions, l'éducation des générations nouvelles. Ensuite, comme contemporain de Jouffroy, cette condamnation ne lui messied pas, faite comme il l'a faite, c'est-à-dire indirecte, sans formulation, sans arrêt, marquée seulement par quelques mots, et exprimée par le terne de l'éloge et l'ambiguïté de l'oraison.

Singulière destinée, en effet, de M. Villemain ! L'École Normale, ce séminaire de l'Empire, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours dans la fonction de fournir au pays ses éducateurs, l'École Normale avait produit, presque en même temps que M. Villemain, deux hommes qui, doués de facultés remarquables, mais très différentes des siennes, avaient été, pour ainsi dire, destinés à le guider dans la voie de la vérité et de la religion. Évidemment c'était aux deux philosophes de l'École Normale à faire un *credo* philosophique que le littérateur de cette École pût comprendre et accepter. Mais les philosophes ont manqué à leur devoir, et ont fait défaut au littérateur.

Ainsi privé d'appuis, de lumières qu'il pût suivre, de conseils qu'il pût écouter, M. Villemain, ce représentant de l'Université, si semblable à elle qu'on pourrait le dire identique avec elle, s'est trouvé fort au dépourvu, entre un Sophiste et un Pyrrhonien.

— « Étrange philosophe que vous êtes ! peut dire M. Villemain à M. Cousin, vous avez fait un système qui se résout dans cet aphorisme, que l'esprit humain, à toutes les époques, produit invariablement et nécessairement quatre systèmes qui se détruisent et se combattent, et dont l'un, le scepticisme, nie tous les autres. N'est-il pas évident que, si cela est, le scepticisme seul a raison, et que vous seriez fou si vous n'étiez pas sceptique? Aussi êtes-vous sceptique, et j'en sais quelque chose. »

— « Philosophe stérile, pouvait-il dire à Jouffroy, vous nous avez appris comment les dogmes finissent; mais vous ne nous avez pas montré comment ils renaissent, et vous nous avez laissés dans la plus triste incertitude. »

Les hommes ne peuvent pas se réunir sur une tombe sans que la religion n'intervienne. Le spectacle de la mort nue et dépouillée est horrible pour une assemblée d'hommes. Qu'est-il donc arrivé ce jour où la mort réunissait les trois maîtres de l'École Normale, mais où Dieu avait voulu que le plus jeune des trois fût dans la tombe? M. Villemain s'est trouvé sur cette tombe, comme il a été dans toute sa vie, entre un Sophiste et un Pyrrhonien. Il fallait la religion, il a invoqué la foi du passé, et a rempli convenablement son rôle; il n'y a aucun reproche à lui faire. Mais en dirons-nous autant du philosophe survivant, qui a pris la parole après lui?

V.

Que devait faire M. Cousin en cette occasion solennelle?

Il devait faire entendre des paroles plus libres que M. Villemain, des aveux plus sincères; dire où s'attacha la pensée de Jouffroy, où elle a vécu, où elle vivra; dire ce qu'il a été réellement dans la philosophie contemporaine; marquer sa vraie gloire; proclamer ce qu'il y eut de religieux en lui à se dépouiller si hautement de tous les voiles religieux du passé?

L'a-t-il fait? Écoutons. C'est celui qui se dit le maître de Jouffroy qui parle :

« Lorsqu'il y a plusieurs années, nous conduisions M. La Ro-
» miguière à sa dernière demeure, j'étais du moins soutenu par
» cette pensée que mon vénéré maître avait rempli toute sa car-
» rière, et que ce qu'il y avait eu de meilleur en lui vivrait dans
» un livre consacré. Mais ici TOUTE CONSOLATION MANQUE; devant
» cette tombe qui engloutit tant d'espérances, je demeure frappé
» moi-même d'un mortel abattement, et j'ai peine à rassembler
» quelques paroles pour dire un dernier adieu à celui qui nous
» est si tôt ravi.... »

Arrêtez, vous qui parlez des choses de la terre comme Bossuet,

mais que je soupçonne fort de ne penser qu'aux choses de la terre; arrêtez, vous vous pressez trop de prononcer. Quoi! rien ne restera de votre élève! *toute consolation manque!* cette tombe *engloutit tout!*

Il s'agit, dans votre langage, d'une couronne terrestre, de ce qu'on appelle la gloire. Il n'y en a pas, suivant vous, pour Jouffroy. Vous êtes *frappé d'un mortel abattement* en voyant ce dénuement de gloire, et *vous avez peine à rassembler quelques paroles pour dire un dernier adieu à celui qui vous est si tôt ravi*, ravi tout entier, sans laisser de trace après lui!

Mais qu'avez-vous donc fait, vous, et quel monument laisserez-vous, pour que ce dénuement de gloire dans Jouffroy vous inspire tant de pitié?

Je m'étais imaginé que votre plus beau titre de gloire, c'était d'avoir suscité deux grandes intelligences, M. Bautain et Jouffroy. L'un s'est fait prêtre, il vous a foudroyé de ses anathèmes; et vous nous représentez l'autre comme un enfant qui a donné des espérances, et qui est mort sans les remplir.

Il y a vraiment trop de présomption dans ce dépouillement d'un mort sur sa tombe. J'estime, moi, que le tribut de Jouffroy sur l'autel de la Philosophie sera mieux agréé du Père suprême et du divin Idéal que le vôtre. Je préférerais, pour ma part, avoir écrit les quelques pages sincères intitulées *Comment les dogmes finissent*, que d'avoir inventé l'Éclectisme.

Disons la vérité tout entière. Par un pressentiment dont on soupçonnera facilement la cause, connue d'ailleurs de tous ceux qui ont fréquenté Jouffroy, M. Cousin redoutait que la division radicale qui existait entre lui et son ancien élève ne fût divulguée; et il se hâtait de fermer sa tombe. De là ce portrait, que nous avons déjà cité, d'un *psychologue grave et sensé, doué de finesse et de grâce*, mais *qui portait la circonspection beaucoup trop loin*, et qui craignait de s'égarer, *sur les pas même du génie*, dans la haute métaphysique; en un mot, d'une sorte de La Romiguière, fort inutile en ce moment; d'un Écossais en France, et d'un Écossais qu'on place au-dessous de Reid, entre Reid et ce bon Dugald-Stewart qui n'eut vraiment rien d'un philosophe,

espèce de conteur spirituel venu à la fin d'une école inféconde et décrépite.

O Jouffroy! toi qui visas si haut, toi qui portas si long-temps dans ton cœur de si vastes espérances, vois comme on t'outrage, et dis si tu n'as pas fait une grande faute, en permettant que ce fût celui que tu connaissais si bien qui te donnât le dernier adieu que les vivants donnent aux morts.

Quoi! un baptême d'infécondité, de nullité, de néant! L'un, parlant au nom du ciel, dissipe dans le nuage du passé l'aurore divine que Jouffroy avait entrevue, et que sa gloire immortelle, dans le ciel comme sur la terre, sera d'avoir entrevue, quoiqu'il ne l'ait pas suivie. L'autre, parlant de gloire terrestre, n'a que pitié pour le dénuement absolu avec lequel son ami arrivera devant la postérité.

Le sens du discours de M. Villemain est assez clair. Là aussi la pitié, là aussi l'abandon; mais cette pitié, du moins, est douloureuse, cet abandon forcé et légitime. M. Villemain ne déprécie pas Jouffroy, et ne le nie pas dans son vrai caractère, pour mieux le revendiquer. Mais le discours de M. Cousin ressemble à cette dédicace d'un volume de la traduction de Platon où il a confisqué la mémoire de Santa-Rosa au profit de sa propre gloire. Il ressemble aussi à l'épitaphe où M. Cousin a confisqué la mort de Farcy au profit de son Éclectisme.

Ce discours, en effet, peut se traduire ainsi:

« Jouffroy était mon élève; tout ce qu'il y eut en lui venait de moi, et s'arrêtait à moi. J'en avais fait le psychologue de mon école, et je l'ai trouvé moi-même un peu timide. Prêtres, ne craignez donc pas ses écrits, et n'allez pas nous en rebattre les oreilles. Jouffroy n'était pas un philosophe. Qu'il ne soit donc plus question de ses hardiesses philosophiques. Ses articles sur la fin des dogmes, ses leçons sur le scepticisme de notre époque, ses affirmations au sujet de je ne sais quelle chimère de religion nouvelle, tout cela est non avenu, et si bien non avenu que je n'en parlerai même pas. Jouffroy n'a jamais élevé ses regards au-delà de ce terrain ferme et solide que j'appelle psychologie. Je le place à côté de Reid et de Dugald-Stewart; et j'en ai le droit, car il m'appartient. »

La péroraison de ce discours achève d'en révéler le sens; la voici textuellement :

« La mort arrête Jouffroy au milieu de sa carrière, et me ren-
» voie à moi-même la mission que je lui avais confiée. O fragilité
» de nos meilleurs desseins! *O vanité de toutes choses, excepté de*
» *la science et de la vertu!* C'est moi qui viens aujourd'hui mettre
» au tombeau celui en qui reposaient mes plus fermes espérances
» pour notre cause commune, celui qui semblait destiné à me
» rendre un jour à moi-même ce pieux office. C'est moi qui
» viens lui dire : Adieu, Jouffroy; adieu, pour la dernière fois. »

VI.

Vous qui parlez si haut de *vertu*, séchez un peu les pleurs que vous versez sur Jouffroy, et répondez-nous.

Jouffroy avait laissé des écrits que la postérité, disiez-vous, *connaîtrait* (1). Pourquoi avez-vous empêché, autant qu'il était en vous, la postérité de les connaître?

Dans un des moments de répit que lui laissait la maladie, Jouffroy avait entrepris de se résumer, de dire son mot final sur la religion et la philosophie; et, dans ce but, il avait commencé par peindre avec sincérité, dans une sorte de confession, l'état de son âme. Pourquoi cette pensée solennelle, laissée par lui imparfaite, a-t-elle été, après sa mort, mutilée par vous?

Dites, dites, pourquoi cette mutilation?

Comme un navigateur près de sombrer se hâte de tracer quelques lignes qu'il ne peut même terminer, votre ami, dans son naufrage, avait, par un suprême effort, essayé de léguer à la postérité un souvenir utile de son passage sur la terre; et

(1) Voici vos propres paroles :

« Hâtons-nous de le dire; l'âme de tous les travaux de M. Jouffroy, de » ceux que vous connaissez *et de ceux qu'il a laissés et que la postérité con-* » *naîtra*, était un vif sentiment de l'excellence et de la dignité de la philoso- » phie. »

vous avez tronqué, mutilé, altéré cet écrit, le dernier soupir d'un mourant.

Les flots de l'Océan engloutissent souvent le dernier vestige de la pensée de ceux qui meurent ainsi dans les ondes; mais il n'y a pas là de mal moral, ces flots sont aveugles. Vous, vous avez détruit pour détruire; vous avez fait le mal, sachant que vous faisiez le mal.

Dites, encore une fois, pourquoi cette profanation, vous qui parlez tant de vertu?

Je sais que vous répondrez : Est-ce à moi qu'il avait confié cet écrit? C'est la réponse de Caïn dans la Bible.

Ah! puisque, malgré qu'il ne vous l'eût pas confié, vous êtes parvenu à le mutiler, je dis que s'il vous l'eût confié, cet écrit n'aurait jamais vu le jour.

Certes, celui à qui il avait été confié a commis une grande faute, a fait une mauvaise action, dont, j'en suis sûr (car je le connais), il se repent déjà amèrement; il a laissé falsifier un écrit confié à sa garde, à son honneur. Mais qui a voulu, qui a, non pas sollicité, mais exigé la mutilation? et qui s'est servi de son pouvoir, de son autorité pour cela? Allez! nous savons les faits, et nous les raconterons en détail, s'il en est besoin.

Il faut en convenir, voilà un délit nouveau dans l'histoire de la philosophie!

Jusqu'ici la pensée des philosophes avait été arrêtée dans son essor par les censures ecclésiastiques ou royales; jusqu'ici les bourreaux chargés de détruire les écrits des philosophes ne s'étaient point trouvés dans les rangs des philosophes. Mais un philosophe censuré et mutilé dans sa pensée par un philosophe, quelle honte!

Et cette mutilation exercée mystérieusement, comme un larcin, quelle double honte!

Et l'argent de l'État fastueusement décerné d'abord à la veuve, puis servant à obtenir, par la menace, la permission de mutiler la pensée du philosophe mort, quelle triple honte!

Mais ce qu'on appelle le hasard, et ce qui est la Providence, fait que vous n'aurez pas tout-à-fait réussi, sublime censeur de

la pensée des morts. La pensée de Jouffroy sortira de sa tombe, que vous aviez crue bien fermée. Il est venu nous visiter, nous qui l'aimions et qu'il aimait, mais qui, voyant sa chute, nous étions séparé de lui et l'avons combattu. Il nous a chargé de sa cause. Aujourd'hui il vit en nous, et c'est lui qui nous dicte ce que nous écrivons pour sa purification et pour votre honte. Vous, donc, qui parlez de vertu, et qui ne craignez pas de profaner les tombeaux, sachez, nouveau Don Juan, que les morts que vous invitez ironiquement à votre table peuvent, avec la permission de Dieu, accepter votre défi et confondre votre impiété.

VII.

Qu'y a-t-il de plus sacré que la pensée? et, dans la pensée telle que l'engendre l'espèce humaine, suivant ses divers types et ses variétés infinies, qu'y a-t-il de plus sacré que la pensée des philosophes? Le vrai philosophe considère sa pensée par rapport à tous; et, dans l'émission de sa pensée, il a toujours l'Humanité pour objet. Cette pensée du philosophe est donc à la fois à lui et au genre humain. Si vous y touchez, si vous la mutilez, vous ne faites pas seulement injure à un homme, vous blessez le droit du genre humain sur un bien qui lui est destiné et qui lui appartient, la pensée du philosophe.

On parle de propriété; on envoie un homme aux galères, parce qu'il a volé le bien du voisin. Mais quelle propriété, je le demande, vaut celle de la pensée? Ou plutôt n'est-ce pas le droit que nous avons sur notre pensée qui est indirectement le fondement du droit que nous nous arrogeons et concédons mutuellement sur les choses? En un mot, la propriété, telle qu'on l'entend vulgairement, la propriété des objets matériels, n'est-elle pas une dépendance de cette autre propriété antérieure et plus sainte, parcequ'elle est plus intime, qu'on appelle la pensée?

La pensée, c'est presque l'homme même, c'est presque la per-

sonnalité humaine dans son essence. C'est, par conséquent, quelque chose qui précède la propriété, et qui la cause. C'est donc la propriété à l'état le plus pur, tandis que la propriété n'est que la pensée obscurcie et enveloppée des liens de la matière.

Mais, après la mort, il survient quelque chose qui ajoute encore au respect que mérite toujours la pensée.

Le mort dont on viole la pensée n'est plus là pour la rétablir. Sa pensée en devient plus inviolable.

Un des signes les plus frappants que l'Humanité ait fournis de sa grandeur, c'est d'avoir, par les lois civiles, donné à la pensée persistance et durée, même après que l'homme a disparu de la terre dans sa manifestation matérielle. Il n'y a rien dans tout le droit civil des nations de plus grand, de plus profond, de plus mystique, que le droit de testament. La personne humaine a disparu; mais, précisément parce qu'elle n'est plus là pour agir et se représenter, ce qu'elle a voulu, dans les limites de son droit, est obéi, consenti; les vivants ne peuvent rien changer à cette volonté du mort. La société tout entière se lève pour donner force et protection à la détermination de celui qui, rentré à l'état latent et privé de toute manifestation, n'aurait pas par lui-même la force de remuer un brin de paille.

O sublimité de l'homme qui change le néant en puissance, et qui trouve moyen de tirer de la mort même quelque chose de plus auguste que la vie!

Est-ce à un professeur de philosophie, qui fait métier de spiritualisme, qu'il faut rappeler ces vérités, ces axiomes incontestés et incontestables?

Vous donc qui disposez de tout l'enseignement philosophique en France, vous qui êtes l'éducateur moral de la nation, vous qui siégez à la Chambre des Pairs, et qui jugez dans les procès d'État, descendez du rang que vous occupez; car vous êtes accusé.

Vous êtes accusé d'avoir attenté, dans votre intérêt, à la plus sainte des propriétés, la propriété de la pensée.

DEUXIÈME PARTIE.

L'œuvre de Jouffroy.

I.

Si nous accusions un peintre d'avoir détruit la toile d'un de ses élèves, par jalousie ou par peur, parce que cet élève aurait marché dans une autre voie que lui, il ne nous suffirait pas de raconter et de prouver le fait. Avant tout, nous aurions à montrer que l'originalité de l'élève et son dissentiment artistique avec son maître étaient bien réels.

Quoiqu'il ne s'agisse pas ici d'une œuvre d'art, nous avons la même obligation. Pour que l'on puisse juger de la gravité de notre accusation, il faut qu'il n'y ait aucun doute sur la réalité de l'œuvre philosophique de Jouffroy, et sur la profonde dissidence qui séparait Jouffroy de celui qui se donne pour son maître.

Si Jouffroy, en effet, n'était, comme le dit M. Cousin, que le psychologue de l'école de M. Cousin, c'est-à-dire une sorte de production et d'appendice de la philosophie de M. Cousin, la censure exercée sur ses manuscrits aurait beaucoup moins d'importance. Le chef d'école pourrait, jusqu'à un certain point, réclamer le droit de correction sur des ouvrages écrits dans le cercle de sa pensée et de ses enseignements. Mais si, au contraire, Jouffroy était ou tendait à être une individualité non seulement

distincte de M. Cousin, mais absolument négatrice de la valeur philosophique de M. Cousin, et si cette individualité représente quelque chose dans le développement de l'esprit humain, la mutilation d'une pareille œuvre est un grave attentat, non seulement par rapport à Jouffroy, mais par rapport à l'esprit humain.

Après tout, ce qui nous a fait prendre la plume, c'est l'intention de rétablir et de sauver la vraie pensée de Jouffroy, pour l'honneur de sa mémoire et dans l'intérêt de la Philosophie. Le reste est un devoir douloureux que nous remplissons.

Qu'on nous permette donc, avant d'arriver à nos preuves de fait, de caractériser en quelques mots la vie philosophique de notre ancien ami.

II.

Qu'est-ce que Jouffroy dans la philosophie contemporaine?

Je l'ai déja dit, Jouffroy s'est révélé tout entier dans l'écrit *Comment les dogmes finissent*, qui parut dans *le Globe* en 1825. Il a marqué là son vrai caractère, et donné le signe de sa mission. C'est pour écrire et développer ensuite ces quelques pages, sans les dépasser, qu'il était venu sur la terre; et c'est par elles qu'il restera dans l'histoire de la pensée française.

Montaigne avait dit : *Que sais-je?* C'était au seizième siècle : l'unité catholique était déjà détruite; Luther avait renversé l'Église. La philosophie, profitant de ce renversement, s'était émancipée de la religion. Mais, ainsi émancipée, qu'était-ce que la philosophie? C'était le doute. C'était donc le doute à côté du doute, puisque la religion, elle aussi, était devenue le doute. Que fit Descartes, que l'on nous représente absurdement comme un fondateur, et qui n'est qu'un révolutionnaire? Il conçut, il est vrai, le projet de sortir du doute en prenant pour méthode le doute même. Mais cette tentative amena dans la philosophie autant de sectes que l'examen en avait amenées dans la religion. La philosophie ne s'est pas fondée sur ce terrain à part où Descartes l'a mise; mais le doute philosophique a achevé de ruiner la théologie. Pascal

fut le dernier penseur qui mourut sur cette idée, que peut-être la vérité du Christianisme dépendait d'un degré de méridien. Car ensuite il ne fut plus même question de la vérité du Christianisme. A force de douter, le Dix-Huitième Siècle finit par dire : « Je ne doute plus, » c'est-à-dire : « Mon doute est arrivé à ce point qu'il s'affirme. » Mais le doute qui s'affirme est toujours le doute. On le sentit bien après la Révolution française, c'est-à-dire après la révolution que cette affirmation du doute produisit. Aujourd'hui la terre et le ciel du passé sont détruits; mais l'esprit humain cherche encore la terre nouvelle qu'il s'est promise, le nouveau ciel dont il a besoin.

Il fallait un homme pour marquer d'un dernier jalon ce grand sillon du doute, ouvert depuis trois siècles. Il fallait un homme qui, par un doute complet, niât le doute lui-même, le doute révolutionnaire du Dix-Huitième Siècle, non plus au nom du passé, mais au nom du doute, niant en même temps le passé, et indifférent à toute foi, jusqu'à l'être à cette espèce de foi au doute qu'on a nommée philosophisme. En un mot, il fallait un homme qui vînt dire *à la Sorbonne et aux Philosophes* (c'est le titre même d'un écrit de Jouffroy) : Vos combats sont finis, et vous n'existez plus; vous vous êtes tués les uns les autres. La vieille croyance est finie, mais le doute aussi est fini. Je ne sens en moi qu'une profonde indifférence pour les opinions, quelles qu'elles soient, du passé; mais j'aspire à la vérité. Où donc est la vérité, la vérité nouvelle? »

Et Jouffroy n'a pas trouvé cette vérité; et, suivant nous, il en a même repoussé l'aurore; et il est mort dans le fatalisme.

III.

Il y a dix ans déjà qu'invité par Jouffroy lui-même, dans une lettre que nous avons conservée, et qui nous est aujourd'hui un précieux monument de son amitié, à dire publiquement ce que nous pensions de ses essais philosophiques, nous résumions ainsi notre jugement sur les défauts de son esprit :

« Ce qui caractérise M. Jouffroy (disions-nous), c'est l'abus de l'analyse.

» Or nous ne vivons que dans la relation avec l'Humanité et » avec l'Univers; nous n'avons que deux sources de vie, la trans- » mission de la vie dans l'Humanité, et la relation avec la Vie » universelle. Portez l'abus de l'analyse dans ces deux sources de » la vie, et vous tomberez dans une complète impuissance et dans » une absolue négation. »

Développant ensuite ce jugement, nous ajoutions :

» Quant à la vie transmise par l'Humanité, M. Jouffroy est évi- » demment dans l'abus de l'analyse; car jamais homme ne poussa » plus loin le mépris, le dédain, le détachement de toute tradition. » Formé à l'École Normale, ce séminaire de l'abstraction, habi- » tué long-temps à prendre la psychologie pour la philosophie, » et à étudier la psychologie pour elle-même, il ne paraît sentir » en aucune manière le besoin d'une tradition. Loin de là, son » premier acte, en abordant les questions sociales, a été de rejeter » complétement toute tradition, et de proclamer le plus absolu » détachement de la Philosophie du Dix-Huitième Siècle.

» Se plaçant fièrement entre le Christianisme et la Philosophie, » et les accablant tous deux de son égale indifférence, M. Jouffroy » ne soupçonne pas même que la position qu'il prend soit péril- » leuse. Il lui semble tout naturel de rester *neutre*, lui et sa gé- » nération. Il croit apparemment que la sagesse d'une génération » n'a pas besoin de semence, et pousse comme un champignon; » mais le champignon lui-même a sa semence.

» Sans doute nous ne prétendons pas que la Philosophie du » Dix-Neuvième Siècle doive ressembler à celle du Dix-Huitième. » Mais, pour s'en distinguer, doit-elle s'en abstraire complété- » ment, s'en séparer comme d'une ennemie, ne pas en tenir » compte, la nier? ou doit-elle la regarder comme le précédent » progrès accompli par l'esprit humain, comme le dernier pas de » l'Humanité avant notre époque? Doit-elle y chercher des ancê- » tres et une tradition? doit-elle la continuer, en un mot, sans » pour cela continuer ce qu'elle a pu, ce qu'elle a dû nécessaire- » ment avoir de défectueux et de faux? Voilà toute la question: » question qui n'est pas douteuse pour nous qui croyons au pro-

» grès continu, et qui pouvons démontrer que tous les travaux
» du Dix-Huitième Siècle ont eu à la fois pour origine et pour
» but la Doctrine de la Perfectibilité. »

Nous insistions sur ce besoin d'une tradition, que Jouffroy ne sentait pas, jusqu'à regarder, pour notre part, comme préférable de conserver la tradition du Moyen-Age à n'en avoir aucune :

« Si vous n'avez pas la Philosophie pour tradition, ayez donc la
» tradition du Christianisme. Car si vous n'avez ni l'une ni l'autre,
» n'ayant pas d'ailleurs par vous-mêmes la prétention d'être ré-
» vélateurs, vous n'avez en vous aucun germe de vie, ou du moins
» vous manquez complétement de la première source de la vie,
» celle que nous puisons dans l'Humanité.

» M. Jouffroy et son école en sont là : ils sont complétement
» dépouillés de toute tradition, c'est-à-dire de toute vie antérieure ;
» ils n'ont ni la tradition du Christianisme ni la tradition de la
» Philosophie, c'est-à-dire qu'ils n'aspirent, ni par le Christia-
» nisme, ni par la Philosophie, à la tradition universelle. »

Poursuivant, dans Jouffroy, l'abus de l'analyse sous un autre aspect, nous faisions voir qu'à tous les points de vue on arrive toujours, avec sa méthode, à la séparation, à la dissection, et à la mort :

« Quant à la seconde source de la vie, qui découle de notre re-
» lation avec l'Univers, et par lui avec l'Etre universel, M. Jouf-
» froy est également plongé dans l'abus de l'analyse. Comme nous
» avons essayé de l'indiquer, il est un des plus déterminés fai-
» seurs d'abstractions qui aient pris le nom de philosophe. Son uni-
» que procédé, c'est l'analyse, mais une analyse qui ne se recon-
» naît pas de bornes, et qui toujours divise, au lieu de ne faire
» que distinguer. »

Enfin l'étude générale que nous avions faite de sa philosophie nous conduisait à caractériser l'école doctrinaire ou éclectique, et à montrer avec évidence dans cette école deux vices essentiels qui se retrouvent dans tout ce qu'a écrit Jouffroy, le défaut absolu de tradition, d'une part, et l'abus de l'analyse, de l'autre :

« D'une part, être sans tradition historique, ne pas même
» sentir le besoin d'une tradition, et de l'autre voir tout fragmen-
» tairement, ne jamais se fier à la synthèse, voilà deux vices qui

» ont entre eux un tel rapport, qu'au fond l'un procède de l'au-
» tre ; et ces deux vices sont deux obstacles insurmontables à
» toute vraie philosophie.

» La vie, je le redis encore, se transmet d'âge en âge : ainsi la
» vie a passé du Catholicisme au Protestantisme, du Protestan-
» tisme à la Philosophie. Mais toujours ceux qui ont porté la ban-
» nière de l'Humanité en avant avaient puisé la vie dans une tra-
» dition antérieure, dont ils étaient à la fois l'effet et la conti-
» nuation : le Protestantisme remonte à la série antérieure des
» Hérésies ; la Philosophie, au Protestantisme. Mais si, par une
» condition particulière et anormale, vous vous trouvez privés, à
» votre origine, de ce germe du passé qui doit vivre et se déve-
» lopper ; si vous êtes dénués d'ancêtres et de tradition, comme
» ces enfants du sérail recrutés par des forbans sur les mers ;
» comme eux privés de pères, vous serez comme eux sans postè-
» rité. Quelle vie, en effet, quelle vie créatrice pourrait se déve-
» lopper en vous? de qui l'auriez-vous reçue, ne procédant de
» personne? Ce serait un effet sans cause.

» Si vous procédiez de quelque doctrine ayant eu vie avant
» vous, vous auriez naturellement sur toutes choses une initia-
» tion ; car vous sentiriez en vous cet instinct de progrès, cet in-
» stinct créateur, qui, par toutes les directions, fait passer l'Hu-
» manité d'une phase de son évolution à une autre. Mais n'ayant
» pas reçu la transmission de la vie, vous êtes naturellement portés
» à tout considérer fragmentairement ; et si l'habitude et l'éduca-
» tion viennent ensuite confirmer cette disposition, vous voilà,
» quant à la relation avec la Vie universelle, tombés dans l'ana-
» lyse, comme vous y étiez déjà quant à la Vie humanitaire. Or
» il n'y a que la synthèse qui soit créatrice.

» Et si, étant ainsi dénués, pour ces deux raisons, de toute
» force créatrice, vous voulez cependant régner par la pensée
» ou l'action, par la philosophie ou la politique, ne pouvant
» pousser l'Humanité en avant, force vous sera de vous satisfaire
» du présent. Vous ne pourrez donc arborer qu'une politique sta-
» tionnaire ou une philosophie stationnaire.

» Et si le présent se trouve être une époque de lutte et de di-

» vision, si des tendances diverses y sont en présence, si des principes opposés s'y disputent l'empire, force vous sera encore, » hommes du présent, hommes sans aïeux, sans tradition, et sans » avenir, de louvoyer entre tous les partis, entre tous les principes; et, pour soutenir votre prétention à la politique et à la » philosophie, vous n'aurez d'autre ressource que d'associer des » principes et des faits contradictoires. Vous serez doctrinaires » et éclectiques.

» Le Doctrinarisme, l'Eclectisme, se trouve ainsi être la conséquence rigoureuse de ce vice d'indifférence à toute espèce de » passé que l'Empire inocula à une génération. Il date de la rupture avec le Dix-Huitième Siècle et la Révolution; il est né de cet » acte parricide de Napoléon, souillant la source vive du passé, » et voilant aux générations nouvelles la Philosophie et la Révolution.

» Prenez en effet tous les écrivains doctrinaires ou éclectiques; » tous sont sortis de cette réaction contre le Dix-Huitième Siècle » et la Révolution : voilà leur péché originel. Certes M. Cousin » était un génie naturellement synthétique et métaphysicien; mais » il débuta par une lutte obstinée et aveugle contre la Philosophie du Dix-Huitième Siècle : le voilà déshérité. Vainement il » cherche ensuite une tradition philosophique, il la demande à » Platon, il la demande à l'Allemagne : vains efforts! il tombe. » C'est qu'ayant perdu le sens du Dix-Huitième Siècle et de la » Révolution, il n'a pu comprendre le *but* de la Philosophie; et » ainsi il a indignement oublié le peuple dont il est sorti, et dont » il promit un jour si fastueusement de ne jamais oublier qu'il » était sorti. M. Jouffroy, plus jeune, n'a pas pris une si large » part à l'attaque contre la Philosophie du Dix-Huitième Siècle; » il n'a fait qu'accepter la déshérence : mais le vice d'analyse est » chez lui dominant; voilà surtout ce qui le fait éclectique.

» Avec sa noblesse de cœur, avec sa pensée méditative, ne s'élancera-t-il pas un jour bien loin de l'Eclectisme et du Doctrinarisme! Nous le désirons, et nous l'espérons. Sans doute il » est déjà parvenu à un notable développement; il a touché tous » les points que le cercle de la Philosophie embrasse; car il a

» exposé un principe de certitude et une méthode, des idées sur la » nature de l'esprit humain, et enfin des opinions sur l'Humanité » et sur le Monde. Mais qu'il considère le vide de l'école à laquelle » il appartient, et qu'il ait le courage de regarder ce qu'il a fait » jusqu'ici comme une ébauche qui atteste seulement tout ce » que la nature et le travail lui ont donné de force, de pénétra- » tion, d'habileté. Pourquoi ne serait-il pas du nombre de ces » hommes rares qui peuvent avoir deux manières, suivre succes- » sivement deux routes, renaître, et appartenir à deux généra- » tions? Son cœur, nous le savons, est avec le Peuple, et son in- » telligence avec la Doctrine de la Perfectibilité. Qui le retient » donc et l'enchaîne? Qu'il purifie son analyse, qu'il s'élève à la » synthèse, et qu'il se décide sur une tradition : la vie d'idées » d'une époque, c'est-à-dire l'idée supérieure de cette époque, » n'est pas plus dénuée de passé, qu'une partie de l'univers n'est » détachée du reste. Alors son génie, au lieu de se glacer, pren- » dra des ailes, et personne ne servira avec un plus admirable » talent la cause du Peuple et de la Philosophie. »

IV.

En faisant à Jouffroy cet appel sincère, pour qu'il entrât dans la voie où nous et nos amis marchions alors et avons continué de marcher, nous nous trompions en vérité sur la nature de cet esprit remarquable; et nous le reconnaissons bien aujourd'hui.

Il était impossible à Jouffroy de refaire artificiellement ce que donnent toujours la naissance et la première éducation, quand elles ne se contrarient pas l'une l'autre. Lui demander de prendre une tradition, de se rattacher au Christianisme, ou d'arborer la bannière du Dix-Huitième Siècle, ou bien encore de sentir à la fois le Christianisme et ce Dix-Huitième Siècle dans ce qu'ils ont de vrai, et de les unir dans son cœur par une sympathie nouvelle, c'était lui demander d'avoir une essence qui

n'était pas la sienne. C'était aussi lui donner une mission différente de celle qu'il avait reçue et qu'il a accomplie. Vainement l'invitions-nous « à changer de manière, à suivre successivement » deux routes, à renaître, et à appartenir à deux générations. » Les hommes marqués comme lui d'un caractère n'ont qu'une route dans toute leur vie, et n'appartiennent qu'à une génération.

Jouffroy était venu pour signaler le point *zéro* de l'esprit humain entre la foi et la négation de la foi, ou le doute. Il fallait donc qu'il fût sans attachement aucun à une tradition quelconque.

Et pour qu'un homme ainsi privé de vie, puisqu'il n'y a pas de vie créatrice sans tradition, fût cependant énergique et fort dans sa double négation de la foi et du doute, il fallait que cet homme eût une chimère qui lui fît illusion sur la possibilité de retrouver la foi, indépendamment de toute tradition du passé. Et, en effet, Jouffroy possédait, si je puis ainsi parler, cette chimère indispensable à son œuvre. Cette chimère, je l'ai déjà dit, c'était son aveugle confiance dans l'analyse objective qu'il appelait psychologie expérimentale. Notre appel pour qu'il cultivât la synthèse au lieu de l'analyse était donc aussi vain que notre appel pour qu'il se rattachât à une tradition. Jouffroy devait conserver sa source d'illusion, c'est-à-dire son analyse, sa psychologie solitaire, sa prétendue méthode d'observation directe de la conscience.

On le voit, nous ne séparons pas Jouffroy de son caractère de psychologue; loin de là, nous accordons que l'idée de psychologue, de la façon dont Jouffroy entendait la psychologie, est inséparable de l'idée véritable qu'on doit se faire de lui. Et pourtant Jouffroy a pour nous un tout autre caractère que celui que lui attribue M. Cousin. Jouffroy n'est pas, à nos yeux, un pur psychologue, et son mérite n'est pas là. Surtout, Jouffroy n'a jamais voulu être une sorte d'instrument au service d'une chose qui pour lui n'existait pas, la prétendue philosophie de M. Cousin. Mais la psychologie, comme il l'a comprise, a été à la fois la cause de sa perte et la cause de sa grandeur, en ce sens qu'elle lui permit d'être le hardi négateur du passé tout entier, sans oser ou sans pouvoir davantage.

Jouffroy donc n'écouta pas les conseils de notre amitié. Il resta dans le camp du présent, dans le camp de l'aristocratie. Il continua avec son indifférentisme et son analyse. Mais, sentant bien que l'œuvre qu'il avait dès lors accomplie, l'œuvre de négation, d'indifférentisme, et d'analyse, en appelait une autre, il entreprit de montrer, dans un livre mûrement médité, d'où il venait et où il allait, et de bien caractériser le but de son indifférentisme, de son analyse, de son doute, c'est-à-dire de sa double négation de la foi et du doute lui-même.

Or c'est ce livre, laissé inachevé par lui en mourant, qui a été mutilé. Nous parlerons d'abord de ce livre dans le but de continuer à dévoiler la pensée de Jouffroy.

V.

Cet écrit posthume est intitulé *De l'Organisation des Sciences philosophiques*.

Il est divisé en trois parties. Dans la première, l'auteur cherche à déterminer « selon quelles lois et à quelles conditions une » science s'organise. » Puis, faisant un retour sur la Philosophie au nom des principes généraux qu'il vient d'établir, il entreprend de constater quelle est la véritable situation de cette science, « si ancienne, dit-il, et si illustre dans l'histoire de l'Humanité, » mais dont la destinée semble avoir été, depuis deux mille » ans, d'attirer et de fatiguer, par un charme et une difficulté » également invincibles, les plus grands esprits qui aient honoré, » qui honorent l'espèce humaine. » Suivant lui, l'objet précis de cette science n'a pas encore été déterminé. « Voilà, dit-il, ce qui » a fait faillir et les tentatives d'Aristote, et celles de Bacon, et » celles de Descartes, pour réformer la Philosophie proprement » dite. A Dieu ne plaise que je cherche ici à rabaisser ces grands » hommes ! Il faut du temps aussi bien que du génie pour arriver » à la vérité, et rien ne vient dans l'Humanité avant l'heure. Le

» temps est le soleil qui mûrit le fruit de la science, le génie ne
» fait que le cueillir. »

La pensée profonde de Jouffroy, mais qui n'est qu'indiquée dans cette première partie (pensée, du reste, qui nous est commune avec lui, quoique nous différions sur la manière exacte de l'entendre), est que la Philosophie doit un jour remplacer la Religion, parce que la Philosophie et la Religion ont le même objet et roulent sur les mêmes questions. Ce sont ces questions que Jouffroy se proposait de poser, de délimiter exactement par rapport à toutes les autres sciences qu'il appelle *organisées*, et d'aborder ensuite avec ce qu'il nomme ailleurs « l'arme mâle et » sainte de la science. » Il est évident pour nous que les idées qu'il espérait pousser jusqu'à un certain terme dans cet ouvrage étaient la suite de celles qu'il avait émises dans ses cours de 1830 et de 1834. Qu'on nous permette de citer à cet égard les dernières pages du morceau qu'il a intitulé, dans ses premiers Melanges, *du Problème de la Destinée humaine :*

« Il y a nécessairement, disait-il, dans la vie de l'Humanité,
» des époques de crises (1); et ces époques sont celles où *ses*
» *lumières la forcent à se détacher du dogme reçu, pour en créer*
» *et en embrasser un autre.....* Or, sans rien attaquer et sans rien
» défendre, avec respect pour le passé et sympathie pour l'avenir,
» je dirai qu'en fait l'Humanité se trouve aujourd'hui dans une
» partie de l'Europe, et spécialement en France, dans un de ces
» formidables intervalles que nous venons de signaler.... L'Hu-
» manité, assise sur les débris qu'elle a accumulés, ressemble au
» maître d'une maison le lendemain de l'incendie : la veille, il
» avait un foyer domestique, un abri, un avenir, un plan de vie ;
» aujourd'hui il a tout perdu, et il faut qu'il relève ce que la fata-
» lité de la fortune a détruit.... Il est donc pressant, Messieurs,
» de pourvoir à ce besoin de croyances nouvelles qui se fait déjà
» sentir dans les classes éclairées, et qui ne tardera pas à pénétrer
» dans les masses, et à y porter tous les éléments de trouble qui
» l'accompagnent. Comment y parvenir ? Il est évident qu'il n'y a

(1) Ce que l'école Saint-Simonienne appelait *époques critiques.*

» qu'un moyen ; c'est de poser de nouveau l'éternel problème, *et* » *de chercher la nouvelle solution qu'il attend.* Quelle sera cette » solution future ? je l'ignore. La seule chose que je puisse affir- » mer, c'est que, loin de détruire la précédente, elle la contien- » dra. Quant à la question de savoir si cette solution sera reli- » gieuse ou philosophique, peut-être n'est-il pas impossible de le » prévoir..... Rappelez-vous, Messieurs, qu'en vertu des définitions » que nous avons données, ce qui distingue la solution religieuse, » c'est de tirer son autorité du ciel, et de s'envelopper de formes » plus ou moins symboliques. Eh bien ! je vous le demande, » croyez-vous que dans l'époque actuelle une solution puisse être » proposée à l'acceptation des masses, à ce titre qu'elle a été ré- » vélée ? Croyez-vous qu'elles sentissent du goût pour une doctrine » qu'on leur envelopperait de figures ? Quant à moi, Messieurs, » j'incline fortement pour la négative.... Je le dis parce que je le » crois, et *en reconnaissant d'ailleurs tout ce que suppose de lu-* » *mières et de prévoyance l'illusion même de ceux qui espèrent et* » *entreprennent davantage* (1). Il ne reste donc, selon moi, pour » venir au secours de la société menacée, qu'une seule voie, » qu'un seul moyen : *c'est d'agiter philosophiquement ces redouta-* » *bles problèmes dont il lui faut nécessairement une solution ;* c'est » d'en chercher franchement, *par les procédés rigoureux de la* » *science,* une solution *rigoureuse aussi,* qui puisse *soutenir les* » *regards sévères de cette raison, aux mains de laquelle la civilisa-* » *tion a fait passer le sceptre de l'autorité.* Au fond, c'est là tout » ce qu'ont fait et tout ce qu'ont pu faire ceux-là mêmes qui, dans » une intention bienveillante pour les masses, enveloppent d'un » voile religieux les essais de solutions qu'ils proposent (2) ; car » si des esprits éclairés peuvent croire à l'utilité d'une pareille » enveloppe, il ne dépend pas d'eux d'y voir autre chose qu'une » figure. Maintenant, Messieurs, vous connaissez les motifs qui, » dans un moment et dans un pays comme celui-ci, m'ont engagé » à poser dans toute son étendue le problème de la destinée hu-

(1) Les disciples de Saint-Simon.

(2) Les mêmes disciples de Saint-Simon.

» maîne, et à l'aborder avec *l'arme mâle et sainte de la science*. Je » ne vous promets de ce problème *ni des solutions complètes, ni des » solutions incontestables*. Je ne suis qu'un ouvrier à la tâche im- » mense que j'ai tracée. Après quinze années d'inquiètes médita- » tions sur *l'énigme de la destinée humaine*, je suis arrivé à des » convictions sur beaucoup de points, à des doutes raisonnés sur » les autres. Ces convictions et ces doutes, je vous les dirai; » leurs motifs, je vous les exposerai. Heureux si *ces solutions » ébauchées peuvent servir un jour à construire l'édifice*, et, en » attendant, porter dans vos âmes un peu du calme qu'elles ont » répandu dans la mienne. »

Il est évident, dis-je, que dans ce nouveau travail entrepris sur *l'organisation de la philosophie*, Jouffroy poursuivait, dans la mesure de ses forces, cette idée d'une *religion philosophique* ou, ce qui est la même chose, d'une *philosophie religieuse*, destinée à remplacer la religion du passé.

VI.

C'est ici qu'il convient peut-être de bien marquer la différence qui exista toujours entre Jouffroy et M. Cousin, différence de fond et d'essence, qui, après avoir été long-temps cachée au public, quoique bien connue d'un petit nombre de personnes, éclate aujourd'hui, par l'audace même avec laquelle M. Cousin a tenté d'en abolir les témoignages.

La muse qui inspira Jouffroy était, je puis m'exprimer ainsi, une jeune fille sérieuse, pensive, et triste; trop dédaigneuse assurément de tout ce qui n'était pas elle, et pleine d'une présomption fondée sur ce talisman imaginaire dont j'ai parlé plus haut. Mais enfin c'était une honnête fille, sincère, et sans fard, qui ne refusait pas de convenir de ses doutes, de ses anxiétés, de son ignorance, et de ses perplexités pour en sortir. La muse de M. Cousin ne fut jamais qu'une comédienne.

Nous nous souvenons, à ce sujet, qu'il y a de longues années, causant avec M. Cousin de son apologie, non pas de Socrate, mais des juges de Socrate, étrange paradoxe, écrit apparemment pour faire la nique à Platon et à Xénophon, nous lui reprochions cet acte irrationnel, qui nous paraissait un crime de lèse-philosophie. M. Cousin s'interrompit dans sa réponse, pour nous demander : « Combien croyez-vous que la religion de notre pays ait encore à vivre? quelle durée assignez-vous au Catholicisme en France, en Espagne, en Italie? — Ce n'est pas la question, lui dis-je; il s'agit de la philosophie, il s'agit de la vérité. Les philosophes n'auraient jamais rien fait de bon, s'ils se fussent ainsi interrogés en vue de la réalité, pour savoir ce qu'ils avaient à faire. — Quant à moi, reprit M. Cousin, je crois que le Catholicisme en a encore pour trois cents ans dans le ventre. (Ce fut textuellement son expression.) En conséquence, je tire humblement mon chapeau au Catholicisme, et je continue la Philosophie. »

Nous regardâmes M. Cousin, et ce jour-là nous sûmes jusqu'à quel point il était philosophe.

Depuis, M. Cousin a pris soin lui-même d'exposer, sous des voiles il est vrai, comment il continue la Philosophie tout en tirant son chapeau à ce qui n'est pas elle. Sur quoi nous lui avons autrefois adressé cette allocution :

« Singulier représentant de la Philosophie, qui, d'un côté, pro-
» clame le triomphe de sa science, et d'un autre côté la renie;
» qui voudrait bien porter la Philosophie au Panthéon, mais qui
» en route prend peur et la jette tout doucement aux gémonies;
» qui souffle le chaud et le froid, qui dit le pour et le contre, qui
» triche au jeu pour ainsi dire. Eh! si vous avez la formule de l'*être*,
» comme vous le dites, à quoi bon ce respect hypocrite pour la
» forme du Christianisme, et pourquoi voulez-vous laisser la
» superstition et l'idolâtrie régner sur la terre? Si vous avez cette
» formule, vous avez par là même une religion; et si vous avez
» une religion, c'est une lâcheté que de renier cette religion de-
» vant les prêtres des autres religions, même quand vous ne la
» renieriez pas par intérêt, par politique, pour ne pas être in-

» quiété et faire votre chemin dans le monde. *La Philosophie,* » dit à cela M. Cousin, *est patiente : elle sait comment les choses se* » *sont passées dans les générations antérieures, et elle est pleine de* » *confiance dans l'avenir : heureuse de voir les masses, le peuple, c'est-* » *à-dire le genre humain tout entier, entre les bras du Christia-* » *nisme, elle se contente de lui tendre doucement la main, et de l'ai-* » *der à s'élever plus haut encore.* (*Cours de* 1828.) Ah! vous êtes trop » patient en vérité! patient jusqu'à cacher la lumière sous le bois- » seau! C'est pour le peuple, vraiment, que vous prenez tant de » soin? J'aurais cru, moi, que c'était pour ceux qu'Homère ap- » pelle les pasteurs du peuple, et qui tondent et mangent quel- » quefois leur troupeau. Ceux-là disent qu'il faut une religion au » peuple afin de le museler : vous me paraissez dire de même. » *Il y aura toujours des masses dans l'espèce humaine,* dit M. Cou- » sin; *il ne faut pas s'appliquer à les décomposer et les dissoudre* » *d'avance. La Philosophie est dans les masses sous la forme naïve,* » *profonde, admirable de la religion et du culte. Le Christianisme,* » *c'est la philosophie du peuple.* (*Ibid.*) Ainsi donc deux doctri- » nes, la doctrine ésotérique pour M. Cousin et les classes supé- » rieures de la société auxquelles M. Cousin communique sa » parole, et le Christianisme pour le peuple. Ah! c'est là de l'hy- » pocrisie (1). »

Jouffroy n'a jamais entendu que ce fût ainsi qu'il fallait continuer la Philosophie. Il n'admettait pas de doctrine secrète, d'ésotérisme. Il n'est jamais entré dans la fiction Hégélienne de la philosophie pour les initiés et de la religion pour le vulgaire. Il ne comprenait pas la stratégie, la tactique, la diplomatie, le machiavélisme. Il était trop occupé d'*être* pour penser à *paraître.* Dans ses écrits, dans ses cours, tout fut sincère, à l'exception, je le répète, de cette assurance exagérée qu'il se donnait à lui-même, quand il songeait à sa bonne lame, la psychologie expérimentale. Et encore cette assurance était sincère dans ces moments; elle n'était pas fondée, sans doute, mais elle était sincère; elle

(1) *Réfutation de l'Éclectisme*, p. 269.

était vraie comme une illusion qu'il ne s'était pas inoculée d'une façon artificielle, mais qui s'était formée naturellement en lui.

Qu'on comprenne bien la puissance d'une telle illusion, et l'on comprendra Jouffroy.

Il croyait à la Philosophie et à ses destinées ; peut-être n'y aurait-il pas cru autant, s'il n'avait pas eu cette illusion.

Confiant dans la puissance du rationalisme pour arriver à toute vérité, il ne cachait pas son rationalisme, et ne tirait pas hypocritement son chapeau aux vieux dogmes.

Il croyait que la Philosophie ne devait pas se dissimuler, et se baser, en apparence, sur un autre terrain que la religion, afin de cacher aux simples sa marche envahissante.

Il ne concevait pas la tartuferie philosophique; il lui semblait que cette tartuferie n'était plus de notre temps, et allait à l'encontre des besoins vrais de notre époque.

L'écrit posthume qui nous occupe est donc parfaitement dans la ligne suivie par Jouffroy dans toute sa carrière. Jouffroy y poursuivait, je le répète, cette idée d'une *religion philosophique* ou, ce qui est la même chose, d'une *philosophie religieuse*, destinée à remplacer la religion du passé.

VII.

Au surplus sa tentative, indiquée seulement dans la première partie, devient claire et manifeste dans la seconde.

Car, dans cette seconde partie, laissant pour un instant les raisonnements abstraits, Jouffroy expose sa propre biographie, sa vie philosophique, dans le but de montrer, par son exemple, la douloureuse situation de l'esprit humain dépouillé à jamais de foi aux dogmes religieux du passé, et n'ayant pour y suppléer que la radicale impuissance (ce sont ses termes) d'une philosophie qui s'ignore elle-même, puisqu'elle ignore son objet véritable.

Ce qu'ont fait si souvent les poëtes, les artistes, en révélant

leurs propres douleurs, dans un but ignoré d'eux-mêmes, le philosophe le fait à son tour, mais avec cette pleine conscience du dessein que Dieu poursuit dans nos âmes, qui manque presque toujours à l'artiste, et qui est le privilége du penseur. Le début de ce morceau en montrera le grand caractère; le voici, tel que Jouffroy l'avait écrit :

« Ce fut à l'âge de vingt ans que je commençai à m'occuper de » philosophie. J'étais alors à l'École Normale; et, bien que la » philosophie fût au nombre des sciences à l'enseignement des- » quelles il nous était donné de nous destiner, ce ne furent ni les » avantages que cet enseignement pouvait offrir, ni une inclina- » tion prononcée pour ces sortes d'études, qui me décidèrent à » m'y livrer. Je fus amené à la philosophie par une autre voie. Né » de parents pieux et dans un pays où la foi catholique était encore » pleine de vie au commencement de ce siècle, j'avais été accou- » tumé de bonne heure à considérer l'avenir de l'homme et le soin » de son âme comme la grande affaire de la vie; et toute la suite » de mon éducation avait contribué à fortifier en moi ces dispo- » sitions sérieuses. Pendant long-temps les croyances du Chris- » tianisme avaient pleinement répondu à tous les besoins et à » toutes les inquiétudes que de telles dispositions jettent dans » l'âme. A ces questions, qui étaient pour moi les seules qui mé- » ritassent d'occuper l'homme, la religion de mes pères donnait » des réponses; et à ces réponses, j'y croyais; et, grâce à ces » croyances, la vie présente m'était claire, et par-delà je voyais se » dérouler sans nuage l'avenir qui doit la suivre. Tranquille sur » le chemin que j'avais à suivre en ce monde, tranquille sur le but » où il devait me conduire dans l'autre; comprenant la vie dans » ses deux phases, et la mort qui les unit; me comprenant moi- » même; connaissant les desseins de Dieu sur moi, et l'aimant » pour la bonté de ces desseins, j'étais heureux de ce bonheur que » donne une foi vive et certaine en une doctrine qui résout toutes » les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme. Mais, » dans le temps où j'étais né, il était impossible que ce bonheur » fût durable; et le jour était venu où, du sein de ce paisible édi- » fice de la religion qui m'avait recueilli à ma naissance, et à

» l'ombre duquel ma première jeunesse s'était écoulée, j'avais » entendu le vent du doute qui de toutes parts en battait les murs » et l'ébranlait jusque dans ses fondements. Ma curiosité n'avait » pu se dérober à ces objections puissantes, semées, comme la » poussière, dans l'atmosphère que je respirais, par le génie de » deux siècles de scepticisme. Malgré l'effroi qu'elles me causaient, » et peut-être à cause de cet effroi, ces objections avaient forte- » ment saisi mon intelligence. En vain mon enfance et ses poéti- » ques impressions, ma jeunesse et ses religieux souvenirs, la » majesté, l'antiquité, l'autorité de cette foi qu'on m'avait ensei- » gnée, toute ma mémoire, toute mon imagination, toute mon » âme, s'étaient soulevées et révoltées contre cette invasion d'une » incrédulité qui les blessait profondément; mon cœur n'avait pu » défendre ma raison. La divinité du Christianisme une fois mise » en doute à ses yeux, elle avait senti trembler dans leur fonde- » ment toutes ses convictions. Elle avait dû, pour les raffermir, » examiner la valeur de ce doute; et, avec quelque partialité qu'elle » fût entrée dans cet examen, elle en était sortie sceptique. C'est » sur cette pente que mon intelligence avait glissé, et que peu à » peu elle s'était éloignée de la foi. Mais cette mélancolique ré- » volution ne s'était point opérée au grand jour de ma conscience; » trop de scrupules, trop de vives et saintes affections, me l'a- » vaient rendue redoutable, pour que je m'en fusse avoué les pro- » grès. Elle s'était accomplie sourdement, par un travail invo- » lontaire dont je n'avais pas été complice; et depuis long-temps » je n'étais plus chrétien, que, dans l'innocence de mon intention, » j'aurais frémi de le soupçonner, ou cru me calomnier de le dire. » Mais j'étais trop sincère avec moi-même, et j'attachais trop » d'importance aux questions religieuses, pour que, l'âge affer- » missant ma raison, et la vie studieuse et solitaire de l'École » fortifiant les dispositions méditatives de mon esprit, cet aveu- » glement sur mes propres opinions pût long-temps subsister. Je » n'oublierai jamais la soirée de décembre où le voile qui me » dérobait à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré. J'en- » tends encore mes pas dans cette chambre étroite et nue où, » long-temps après l'heure du sommeil, j'avais coutume de me

» promener ; je vois encore cette lune à demi voilée par les nuages,
» qui en éclairait par intervalles les froids carreaux. Les heures
» de la nuit s'écoulaient, et je ne m'en apercevais pas ; je suivais
» avec anxiété ma pensée, qui, de couche en couche, descendait
» vers le fond de ma conscience, et, dissipant l'une après l'autre
» toutes les illusions qui m'en avaient jusque là dérobé la vue,
» m'en rendait de moment en moment les détours plus visibles.
» En vain je m'attachais à ces croyances dernières, comme un
» naufragé aux débris de son navire ; en vain, épouvanté du vide
» inconnu dans lequel j'allais flotter, je me rejetais pour la der-
» nière fois avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays,
» tout ce qui m'était cher et sacré : l'inflexible courant de ma
» pensée était plus fort ; parents, famille, souvenirs, croyances,
» il m'obligeait à tout laisser. L'examen se poursuivait plus obstiné
» et plus sévère à mesure qu'il approchait du terme, et il ne s'ar-
» rêta que quand il l'eut atteint. Je sus alors qu'au fond de moi-
» même il n'y avait plus rien qui fût debout ; que tout ce que j'a-
» vais cru sur moi-même, sur Dieu, et sur ma destinée en cette
» vie et en l'autre, je ne le croyais plus. Je l'avais cru sur la foi
» du fait que maintenant ma raison ne pouvait plus admettre, et
» par conséquent je ne le croyais plus. Puisque je rejetais l'auto-
» rité qui me l'avait fait croire, je ne pouvais plus l'admettre, je
» le rejetais. Ce moment fut affreux ; et quand vers le matin je me
» jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie, si
» riante et si pleine, s'éteindre, et derrière moi s'en ouvrir une
» autre sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul,
» seul avec ma fatale pensée, qui venait de m'y exiler et que j'étais
» tenté de maudire. Les jours qui suivirent cette découverte fu-
» rent les plus tristes de ma vie. Dire de quels mouvements ils
» furent agités serait trop long. Bien que mon intelligence ne
» considérât pas sans quelque orgueil son ouvrage, mon âme
» ne pouvait s'accoutumer à un état si peu fait pour la faiblesse
» humaine ; par des retours violents, elle cherchait à regagner les
» rivages qu'elle avait perdus ; elle retrouvait, dans la cendre de
» ses croyances passées, des étincelles qui semblaient par inter-
» valles rallumer sa foi. Mais les convictions renversées par la

» raison ne peuvent se relever que par elle, et ces lueurs s'étei-
» gnaient bientôt. Si, en perdant la foi, j'avais perdu le souci des
» questions qu'elle m'avait résolues, sans doute ce violent état
» n'aurait pas duré long-temps; la fatigue m'aurait assoupi, et
» ma vie se serait endormie comme tant d'autres, endormie
» dans le scepticisme. Mais heureusement il n'en était pas ainsi;
» jamais je n'avais mieux senti l'importance des problèmes que
» depuis que j'en avais perdu la solution. J'étais incrédule, mais
» je détestais l'incrédulité; ce fut là ce qui décida de la direction
» de ma vie. Ne pouvant supporter l'incertitude sur l'énigme de
» la destinée humaine, n'ayant plus la lumière de la foi pour la
» résoudre, il ne me restait que les lumières de la raison pour y
» pourvoir. Je résolus donc de consacrer tout le temps qui serait
» nécessaire, et ma vie s'il le fallait, à cette recherche. C'est par
» ce chemin que je me trouvai amené à la philosophie, qui me
» sembla ne pouvoir être que cette recherche même. »

VIII.

Tel est le début. Jouffroy raconte ensuite tout le travail de son esprit à l'Ecole Normale et après qu'il fut sorti de cette école.

Dans la Notice mise en tête du volume publié, il est deux fois question de ce morceau. M. Damiron, auteur de la Notice, montre, la première fois qu'il parle de cette confession, qu'il en avait bien compris d'abord l'importance et la sainteté. C'est à propos des croyances de son ami qu'il s'en explique, et c'est pour y renvoyer le lecteur, curieux de connaître la vraie vie philosophique de Jouffroy. Voici les termes mêmes :

« Quant à la vie philosophique de Jouffroy, quant à tout ce
» qu'elle eut d'intime et de caché, quant aux doutes qui la travail-
» lèrent, quant aux difficultés qui l'assiégèrent, quant aux re-
» cherches qui la remplirent, et qui n'eurent souvent que Dieu
» et sa conscience pour témoins, je n'en parlerai pas; j'en lais-

» serai parler, dans ce qu'il lui a convenu d'en révéler, celui-là » seul qui pouvait raconter et décrire tous ces secrets de son » âme. La *deuxième partie* du Mémoire sur l'*Organisation des* » *Sciences philosophiques* est, sous ce rapport, comme une con- » fession, dont on lira, j'espère, avec autant d'intérêt que de res- » pect, le récit, ou, si l'on aime mieux, le tableau et le drame. » On y verra ce que de son vivant il ne confiait et ne disait guère, » même dans son commerce le plus familier; car il était de ces » âmes profondes et recueillies qui ne trahissent pas ce qu'elles » font et ce qu'elles souffrent pour grandir et s'élever. Je renvoie » donc pour cette biographie, d'un ordre à part et toute person- » nelle, dont l'auteur seul était capable, à cette deuxième partie, » qui en renferme tout ce que demandait et permettait à la fois » la nature du morceau. »

IX.

Eh bien! cette *confession* qu'on doit lire *avec autant d'intérêt que de respect*, ce *récit*, ce *tableau*, ce *drame*, où Jouffroy a *voulu raconter et décrire les secrets de son âme*, cette *biographie d'un ordre à part et toute personnelle dont l'auteur seul était capable*, a-t-elle vu le jour telle qu'elle fut écrite, telle qu'elle devait paraître?

Non. Des suppressions la défigurent; des changements en ont altéré le sens et la valeur. Par ces suppressions, par ces changements, on a fait de cette pièce importante dans l'histoire de la philosophie, importante pour toutes les opinions consciencieuses qui s'agitent aujourd'hui dans la société, sinon tout-à-fait un obscur grimoire, du moins une énigme où l'on ne reconnaît plus l'esprit net et clair dont M. Cousin lui-même a dit: — « Nul ne posséda, » nul surtout ne pratiqua mieux la vraie méthode philosophique, » la méthode d'observation appliquée à l'âme humaine. Il inter- » rogeait la conscience avec tant de bonne foi et tant de sagacité, » il en exprimait la voix avec une telle fidélité, qu'en l'écoutant

» ou en le lisant, on croyait entendre la conscience elle-même
» racontant les merveilles du monde intérieur de l'âme, dans un
» langage exquis, pur, lucide, harmonieux. Son style, comme sa pa-
» role, éclaircissait, ordonnait, gravait toutes ses pensées. Il était,
» sans contredit, le plus habile interprète que la science pût avoir,
» non seulement dans l'école, mais auprès du monde ; solide et
» profond parmi les doctes, et en même temps accessible à tous. »

Comment, je le demande, avez-vous eu le courage d'altérer l'écrit d'un homme ainsi loué par vous, et loué à ces titres? Est-ce que cet homme vous avait demandé par testament la grâce de le faire comprendre? Il savait si bien, selon vous-même, interroger sa conscience, et en formuler les réponses! Avait-il besoin de vous pour paraître sous son vrai jour?

Un ver destructeur a pénétré dans l'œuvre de Jouffroy, pour l'anéantir. Le mal en effet ne se borne pas à ce qu'il paraît être au premier coup d'œil. Ce n'est pas seulement de la pièce dont nous parlons qu'il s'agit. Cette pièce si importante, a perdu, je le répète, sa clarté et son caractère; mais l'œuvre entière de Jouffroy a été obscurcie du même coup.

TROISIÈME PARTIE.

Destruction de l'œuvre de Jouffroy.

I.

M. Cousin avait dit, sur la tombe même de Jouffroy, en parlant de ses écrits : *Ceux que vous connaissez, et ceux qu'il a laissés et que la postérité connaîtra.*

Cette expression est remarquable. Pourquoi ne pas dire : « Ceux que vous connaissez et ceux qui, je l'espère, seront bien-» tôt imprimés. » Pourquoi ne promettre ces écrits qu'à une *postérité* plus ou moins reculée? Cette expression, dis-je, était bizarre et de mauvais augure.

Quand Maine de Biran mourut, il y a bientôt vingt ans, il laissa de nombreux écrits, qui furent après sa mort remis entre les mains de M. Cousin. Feu notre ami le docteur Bertrand, qui avait été intimement lié avec Maine de Biran, dont il était le médecin, voyant, après un an ou deux, que ces écrits, qu'il savait en partie tout prêts pour l'impression, ne paraissaient pas, s'adressa plusieurs fois à M. Cousin pour avoir le sens de cette énigme. Il ne

l'eut point, et nous remit une lettre que nous insérâmes dans le *Globe*, où il dénonçait ce fait aux amis de la philosophie. Il attestait dans cette lettre avoir eu lui-même entre les mains plusieurs de ces écrits entièrement achevés. Il attestait que Maine de Biran, dans ses derniers moments, ne demandait à la mort qu'un court délai, pour leur faire voir le jour. M. Cousin prétendit d'abord qu'on ne trouvait pas d'éditeurs : Bertrand lui en trouva trois; — ensuite, que la famille de M. Maine de Biran s'opposait à l'exécution des volontés du défunt. Mais il ajouta qu'il saurait bien lever ces scrupules. En attendant, il garda pendant douze années la caisse des manuscrits qui lui avaient été confiés, sans en rien faire connaître au public; car c'est après plus de deux lustres qu'il en a publié quelques uns, publication qui, du reste, lui a fait grand honneur. Mais douze années de perdues, quand il s'agit de découvertes et d'un homme comme Maine de Biran, n'est-ce rien? Il faut supposer que, dans sa sagesse, il avait promis les écrits de Maine de Biran, comme ceux de Jouffroy, non pas à l'époque présente, mais à la postérité.

Quand M. Viguier traduisit l'excellent *Manuel de l'histoire de la philosophie* par Tennemann, il n'était pas temps, suivant M. Cousin, de parler des idées de Hegel. La *postérité*, puisque postérité il y a, n'était pas encore venue en France pour ce penseur de l'Allemagne. Vainement Hegel touchait déjà au bout de sa carrière : le temps n'était pas venu où la France devait le connaître.... c'est-à-dire sous son propre nom. Le *Manuel* s'arrêta, par ordre, à Kant, comme à une barrière inviolable (1). Il fallait, disait-on, vingt-cinq ans et deux générations de penseurs à la France, pour oser aborder Hegel; il fallait passer par tous les

(1) M. Cousin n'a pas pu cacher cette mutilation dans la Préface du *Manuel*. La raison qu'il donne de son procédé est curieuse :

« Les notes laissées par Tennemann étendaient l'exposition de *quelques systèmes*, par exemple celle des systèmes allemands *qui sont venus après celui de Kant*. M. Wendt (le continuateur de Tennemann) a lui-même ajouté quelques articles sur *plusieurs philosophes de son pays qui vivent encore*. J'ai gardé de ces articles la partie bibliographique, pour donner à la France une idée de la philosophie allemande contemporaine. Mais *j'ai supprimé*

intermédiaires, traduire d'abord tout Kant, immense labeur; ensuite tout Fichte, autre labeur; ensuite on oserait aborder Schelling; puis enfin on commencerait à se familiariser avec Hegel. M. Cousin s'était, lui, familiarisé beaucoup plus vite.

Je n'aime donc pas, dans ces sortes d'occasions, entendre M. Cousin parler de la *postérité*. Quoi qu'il en soit, voici comment Jouffroy a échappé aux oubliettes, pour tomber sous la censure.

II.

Les premiers *Mélanges* de Jouffroy, publiés en 1833, avaient eu un beau succès; ce qui a été cause, sans doute, qu'un libraire, après la mort de Jouffroy, offrit une somme raisonnable pour un nouveau volume. Un arrangement fut conclu entre la veuve et ce libraire. M. Damiron se chargea de composer ce volume, en choisissant dans les nombreux papiers laissés par Jouffroy, et catalogués de sa main. Il choisit d'abord le Mémoire sur l'*Organisation des Sciences philosophiques*. L'impression était arrivée à la feuille 9, c'est-à-dire au tiers environ du volume, lorsque le libraire eut la malheureuse idée de donner au public un avant-goût de cet ouvrage par l'organe de la *Revue des Deux-Mondes*. Il envoya à cette *Revue* les feuilles déjà imprimées; et la *Revue* en tira un extrait qui était prêt à paraître, lorsqu'un homme d'esprit, que M. Cousin appelait autrefois *un amateur* en fait de philosophie,

» *l'exposition des doctrines*, comme beaucoup trop courte pour être intelli-
» gible ailleurs qu'en Allemagne. » (*Préface* de 1829.)

Voyez donc la belle raison, et combien M. Cousin est soucieux de notre santé! Il a peur que nous ne digérions pas bien, et, pour prévenir nos indispositions, il ne nous permet de manger qu'à sa table. Hegel n'est pas même nommé: il est compris vaguement dans les *quelques systèmes* venus *après celui de Kant;* il est un de ces philosophes *qui vivent encore*, et dont on ne parlera pas. Et c'était après le Cours de 1828, où M. Cousin venait d'exposer les idées de Hegel comme siennes, et comme le résultat d'un long *monologue* avec lui-même!

jetant les yeux sur les épreuves, comprit l'étrange sensation que cet article produirait dans le monde par rapport à l'Éclectisme. Il s'en expliqua, soit en riant, soit autrement. Communication de l'extrait fut donnée à M. Cousin : *Indè mali labes*. Mais il faut que nous disions ce que la *confession* de Jouffroy révèle en effet par rapport à M. Cousin et à l'Éclectisme.

III.

« Je ne suis pas de l'école de M. Cousin; je n'en ai jamais été. M. Cousin a pu agir sur mon esprit, provoquer ma réflexion, me fournir des méthodes. Mais M. Cousin n'est pour rien dans mes convictions; je n'ai jamais connu de lui que son scepticisme; M. Cousin est pour moi un orateur, et non pas un philosophe. »

Voilà, relativement à M. Cousin, ce qui résultait clairement de l'écrit posthume de Jouffroy *avant la censure*. Et voilà ce que M. Cousin n'a pu souffrir, et a fait effacer. Il a fait aussi, du même coup, effacer autre chose.

Jouffroy (tous ses amis peuvent le savoir) sentait le besoin de faire cette déclaration. Mais il ne voulait la faire que dans un livre substantiel et fort. Nous n'en sommes, disait-il, qu'aux préfaces; ce n'est pas la peine de se distinguer pour si peu. Il avait commencé le livre; mais la mort l'a arrêté. M. Cousin survivait, et, à l'inverse de l'axiome des légistes, le vif a saisi le mort.

Pourquoi Jouffroy sentait-il le besoin de faire tôt ou tard publiquement cette déclaration? Était-ce par orgueil, par vanité, pour paraître avoir un mérite original et vraiment à lui? Non. Mais c'est que, pénétré de tristesse en face de la philosophie de M. Cousin, il tolérait avec peine l'idée de passer pour une des colonnes de l'Éclectisme français.

N'est-il pas évident d'ailleurs qu'il était conduit nécessairement par son sujet à s'expliquer, au moins indirectement, sur sa participation à cet Éclectisme? Car il annonce, à toutes les pages de

son écrit, qu'il faut chercher la philosophie. Or à quoi bon chercher la philosophie, si on l'avait eue sous la main?

Oui, elle avait le tort de nier la philosophie de M. Cousin, cette confession de Jouffroy, j'en conviens. Mais, malgré ce tort, ne méritait-elle pas d'être respectée, non seulement par rapport à Jouffroy, à Jouffroy toujours vivant, bien qu'il ait disparu du milieu de nous, à Jouffroy qui l'a écrite, qui a voulu la publier, et qui a chargé ses amis de l'imprimer après sa mort; mais je dis aussi par rapport aux intelligences en général, par rapport aux sectes innombrables qui se divisent le monde moral, par rapport à ceux qui affirment la Philosophie, comme par rapport à ceux qui la nient, comme par rapport à ceux qui prétendent l'accomplir en lui ouvrant de nouvelles destinées ?

IV.

Nous avons sous les yeux deux exemplaires des *Nouveaux Mélanges* (1). Ces deux exemplaires diffèrent essentiellement. L'un prouve matériellement, ce que nous avons appris d'ailleurs, que l'ouvrage, au milieu de l'impression, a été censuré, cartonné dans la partie déjà imprimée, et sévèrement examiné pour le reste.

Nous pourrions au besoin déposer chez un notaire l'exemplaire *avant la censure* qui est entre nos mains. Mais à quoi bon ? Les citations que nous allons faire portent leur démonstration en elles-mêmes. D'ailleurs, si nous sommes bien informé, M. le ministre de l'instruction publique, en amateur de livres rares, a voulu avoir l'ouvrage aussi peu censuré que possible ; et le livre se trouve sous cette forme dans sa bibliothèque. Il se trouve également sous cette forme à l'École Normale, et peut-être aussi aux Tuileries.

(1) On trouve l'ouvrage (*après la censure*) à la librairie de Joubert, rue des Grés, n° 14, près la Sorbonne. Prix, 8 fr.

V.

Jouffroy, faisant naïvement et courageusement sa confession, avait écrit :

« LA DIVINITÉ DU CHRISTIANISME une fois mise en doute à mes » yeux (1).... »

Pourquoi avez-vous imprimé *l'autorité du Christianisme*, au lieu de la *divinité du Christianisme?* Avez-vous craint que la hardiesse de Jouffroy ne portât malheur à votre domination présente, et ne révélât les *mystères* de votre Éclectisme?

Plus loin Jouffroy, racontant comment le Christianisme, auquel il avait cru pendant son enfance et sa première jeunesse, l'abandonna à l'École Normale, termine d'admirables pages par ces paroles :

« Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien » qui fût debout; QUE TOUT CE QUE J'AVAIS CRU SUR MOI-MÊME, SUR » DIEU, ET SUR MA DESTINÉE EN CETTE VIE ET EN L'AUTRE, JE NE LE » CROYAIS PLUS. JE L'AVAIS CRU SUR LA FOI DU FAIT QUE MAINTENANT MA » RAISON NE POUVAIT PLUS ADMETTRE, ET PAR CONSÉQUENT JE NE LE » CROYAIS PLUS. PUISQUE JE REJETAIS L'AUTORITÉ QUI ME L'AVAIT FAIT » CROIRE, JE NE POUVAIS PLUS L'ADMETTRE, JE LE REJETAIS (2). »

Pourquoi avez-vous supprimé ces paroles?

Il ne s'agirait pas même ici du respect dû à la pensée, que vous auriez commis un mal, en détruisant par ces mutilations quelques unes des plus belles pages qu'on ait écrites dans notre langue. Si vous êtes artiste pour vous-même et dans vos œuvres, vous ne l'êtes pas pour celles de vos amis. Tout l'enchaînement et tout le nerf de ces pages ont disparu sous votre scalpel. Vous avez frappé juste où était la vie. Jouffroy, en logicien qu'il était, fait dépendre la ruine qui se fit dans son âme de

(1) Page 113 dans les deux exemplaires.

(2) Page 115 de l'exemplaire *avant la censure.*

ce seul point : Le Christianisme est-il *divin?* Tout est là, en effet. Divin, il faut le croire et s'y soumettre, et par conséquent admettre toutes ses solutions. Mais s'il n'est pas divin, tout croule. En un mot, l'autorité du Christianisme est dans sa *divinité*. Une fois cette divinité enlevée, aucune des croyances qu'il impose ne subsiste. C'est donc cette croyance fondamentale à la *divinité* du Christianisme que Jouffroy appelle *le fait* que sa raison, dit-il, ne pouvait plus admettre; et voilà pourquoi il termine le tableau de son âme, une fois dépouillée ou affranchie de ce *fait*, par ces paroles énergiques : « Tout ce que j'avais cru sur moi-même, sur Dieu, et » sur ma destinée en cette vie et en l'autre, je ne le croyais plus. »

Avez-vous donc voulu faire supposer que Jouffroy avait bien pu douter un moment de l'*autorité* du Christianisme, mais qu'il n'avait jamais porté l'impiété jusqu'à en rejeter positivement la *divinité?*

Eh! encore une fois, cette divinité, c'est toute la question. Si le Christianisme est divin, comme l'entend l'Église, vous avez été, monsieur Cousin, un grand impertinent, quand vous avez jadis fait de la philosophie en dehors de l'Église. Si l'Église a raison, il faut condamner tous les philosophes. Quel philosophe, en effet, depuis le seizième siècle, et même avant, quel philosophe n'a pas douté de la divinité du Christianisme? Montaigne en a douté, Bayle en a douté; Pascal lui-même (vous le savez bien), Pascal en a douté; Gassendi et Descartes en doutaient fort aussi; Locke, l'auteur du *Christianisme raisonnable*, a fait plus que d'en douter. Or Descartes a produit Spinosa, Locke a engendré Hume. Vainement vous reculez devant le Dix-Huitième Siècle; vainement vous répudiez l'héritage philosophique de la France. Vous ne trouverez nulle part la tradition que vous cherchez. Ce petit nid de philosophes hypocrites qu'il vous serait si agréable de découvrir, pour couver votre œuf à votre aise, n'existe, en vérité, nulle part, pas plus en Allemagne qu'en France. Kant, comme Jouffroy, doutait de tout, même du doute; et votre maître Hegel, que vous n'avez pas compris, a produit Strauss, l'auteur incrédule de la *Vie de Jésus*, sous la bannière duquel les Hégéliens se séparent aujourd'hui en Allemagne de

toutes les communions chrétiennes, et annoncent hautement que le Christianisme doit céder la place à la Philosophie.

Quoi! de par M. Cousin et ses sbires, il ne sera pas permis à Jouffroy de dire que lui aussi était philosophe! Mais alors il fallait supprimer tout son livre, puisque ce livre roule sur cet argument: « Le Christianisme, en tant que religion, est détruit, et c'est à la Philosophie à le remplacer. » Jouffroy d'ailleurs fait-il autre chose dans ce livre que répéter ce qu'il avait dit si souvent en Sorbonne? Et quand vous le mutiliez ainsi, ne vous souvenait-il plus qu'il avait jadis, en pleine Université, défini les religions en général, et le Christianisme en particulier, « *une production* » *spontanée des idées des masses, se faisant jour et s'incarnant,* » *quand elles sont mûres, dans une imagination exaltée, dupe elle-* » *même le plus souvent de la révélation qu'elle annonce* (1). »

Ah! vous aurez de la peine à nous faire croire que Jouffroy n'ait pas douté de la *divinité* du Christianisme.

Le doute absolu de Jouffroy est un fait si connu, si certain, et qui forme tellement son caractère, que l'on a peine d'abord à concevoir la hardiesse de la censure exercée sur lui à cet endroit. Mais M. Cousin a craint qu'on ne lui posât cet argument: « Celui que vous appelez votre élève dit lui-même que, du moment où il ne crut plus à la *divinité* du Christianisme, il ne crut plus en Dieu, ni en l'immortalité de l'âme, ni en aucun principe moral. Qu'est-ce donc que l'Éclectisme, indépendamment de la divinité du Christianisme? »

Cet argument, en effet, était péremptoire.

Il fallait renoncer à Jouffroy, ou le mutiler. On a pris ce dernier parti.

VI.

Jouffroy, lui, avait voulu renoncer publiquement à son maître; mais le maître n'a pas voulu renoncer à son élève. Renoncer à

(1) *Leçon sur la Destinée humaine*, recueillie dans les premiers *Mélanges*.

Jouffroy! il aimera mieux, comme font certains sauvages à l'égard de leurs enfants, lui aplatir la tête, et lui tailler le crâne à sa guise.

Et, en effet, que deviendra l'Éclectisme, s'il faut renoncer à Jouffroy? Jouffroy ne passe-t-il pas pour la colonne fondamentale de l'école? Qu'est-ce que l'école sans Jouffroy?

Supposez qu'un des miliciens de ce que M. Cousin appelle son *régiment* (c'est-à-dire, pour parler plus convenablement que M. Cousin, un des membres de l'Université chargés de professer la philosophie) vienne consulter le tyran philosophique de la France, et lui demande de qui se compose l'école éclectique après lui. M. Cousin répondra tout d'abord : « Nous avons Jouffroy, et sa préface de Dugald-Stewart. — Mais dit le milicien (c'est-à-dire le professeur de philosophie), qui avons-nous ensuite? — Ensuite... Je vous ai dit que nous avons Jouffroy. »

Ilion va tomber, car son palladium lui échappe. Non, vous n'avez pas Jouffroy.

VII.

Si l'on veut savoir le cas que Jouffroy faisait de M. Cousin, comme philosophe, on n'a qu'à méditer cette phrase : « Il est » certain que si je me fusse trouvé libre à l'époque de ma pre- » mière rencontre de la philosophie, comme peut l'être un étu- » diant qui suit les cours publics d'une faculté, *j'aurais laissé là* » *mon maître et ses leçons*, et je me serais mis à chercher seul » la philosophie, *qu'on ne me montrait pas*, et à poursuivre à ma » manière la recherche des vérités qui m'intéressaient (1). »

Cette phrase a échappé au massacre, nous ne savons comment.

(1) Page 122 de l'exemplaire *avant la censure*.

VIII.

Mais combien d'autres témoignages aussi positifs sont tombés sous les coups de la parque! Citons-en quelques exemples.

Jouffroy commence par raconter ce que c'était que la philosophie à l'École Normale, et tous ces grands combats en faveur du spiritualisme dont M. Cousin a fait tant de bruit. Ces combats homériques suivant M. Cousin n'avaient presque aucune portée suivant Jouffroy. Voici à cet égard ce que la censure lui a permis de dire :

« Mon intelligence, excitée par ses besoins et élargie par les » enseignements du Christianisme, avait prêté à la Philosophie » le grand objet, les vastes cadres, la sublime portée d'une reli- » gion. Elle avait égalé le but de l'une à celui de l'autre, et n'a- » vait rêvé de différence entre elles que celle des procédés et de » la méthode : la religion imaginant et imposant, la philosophie » trouvant et démontrant. Telles avaient été ses espérances; et que » trouvait-elle? Toute cette lutte, qui avait ranimé les échos en- » dormis de la Faculté, et qui remuait les têtes de mes compa- » gnons d'étude, avait pour objet, pour unique objet, la question » de l'origine des idées. Condillac l'avait résolue d'une façon, que » M. de La Romiguière avait reproduite en la modifiant. M. Royer- » Collard, marchant sur les pas de Reid, l'avait résolue d'une » autre; et M. Cousin, évoquant tous les systèmes des philoso- » phes anciens et modernes sur ce point, les rangeant en bataille » en face les uns des autres, s'épuisait à montrer que M. Royer- » Collard avait raison et Condillac tort. C'était là tout; et, dans » l'impuissance où j'étais alors de saisir les rapports secrets qui » lient les problèmes en apparence les plus abstraits et les plus » morts de la philosophie aux questions les plus vivantes et les » plus pratiques, ce n'était rien à mes yeux. »

Oui, la censure a toléré ce langage, elle a été bienveillante jusque là; mais quand Jouffroy ajoute :

« Je ne pouvais revenir de mon étonnement qu'on s'occupât de » l'origine des idées avec une ardeur si grande qu'on eût dit » que toute la philosophie était là, ET QU'ON LAISSAT DE CÔTÉ » L'HOMME, DIEU, LE MONDE, ET LES RAPPORTS QUI LES UNISSENT A L'É- » NIGME DU PASSÉ, ET LES MYSTÈRES DE L'AVENIR, ET TANT DE PROBLÈMES » GIGANTESQUES SUR LESQUELS ON NE DISSIMULAIT PAS QU'ON FUT SCEP- » TIQUE (1); »

Oh! alors le ON sceptique dont il est question a pris ses ciseaux, et a taillé vigoureusement son élève.

Quoi! nous étions sceptiques! vous oserez dire que nous étions sceptiques! Nous sceptiques, quand nous sauvions le spiritualisme! sceptiques, quand nous combattions Condillac!

Que vouliez-vous que Jouffroy répondît à cela? Il était mort.

IX

Cependant Jouffroy poursuit :

« Encore si, pour consoler et rassurer ceux qu'on enfermait » ainsi dans une aride et étroite question, on eût commencé par » leur montrer le vaste et brillant horizon de la philosophie, et » dans cette perspective, les grands problèmes humains, cha- » cun à leur place, et le chemin à parcourir pour les atteindre, et l'utilité des idées pour les féconder, cette carte du pays, » en m'éclairant, m'eût fait prendre patience. Mais non, cette » carte régulière de la philosophie, qui n'existait pas, et qui » n'existe pas encore aujourd'hui, on ne pouvait la donner, et le » mouvement philosophique d'alors était encore trop jeune pour » qu'on en sentît bien le besoin. »

Cette fois, il semble que Jouffroy avait prévu la torture à la-

(1) Page 120 de l'exemplaire *avant la censure*.

quelle sa pensée serait soumise. Il s'était enveloppé de voiles, et on lui a permis de passer. Le on a fait semblant de ne pas se reconnaître. On lui a même permis de dire :

« Toute la philosophie était dans un trou où l'on manquait » d'air, et où mon âme, récemment exilée du Christianisme, » étouffait ; et cependant l'autorité des maîtres et la ferveur des » disciples m'imposaient, et je n'osais montrer ni ma surprise ni » mon désappointement. »

Mais lorsque, après avoir raconté tout le travail de son esprit, d'abord à l'École Normale sous la discipline de M. Cousin, puis pendant deux années entières de professorat, Jouffroy ajoutait :

« Ainsi s'écoulèrent pour moi les deux premières années de » mon professorat ; et si l'on veut réfléchir aux travaux qui les » remplirent, on croira facilement qu'ils ne laissèrent aucune » place à l'examen de ces questions générales dont je m'étais » PLAINT D'ABORD DE NE POINT TROUVER LA SOLUTION DANS L'ENSEIGNE- » MENT DE M. COUSIN (1) ; »

Oh ! alors il est arrivé, par je ne sais quel miracle, que la phrase de Jouffroy est devenue celle-ci :

« On croira facilement que mes travaux ne laissèrent aucune » place à l'examen *des questions générales dont je m'étais d'abord* » *si vivement préoccupé.* »

Ce n'est pas un métier commode que la censure. D'abord on n'a jamais assez d'yeux, on laisse toujours passer quelque chose. Ensuite ce n'est pas tout que de tailler. Il faut rajuster ce qu'on coupe, faire des ligatures, comme les chirurgiens, et employer les bandes et les compresses après le bistouri.

(1) Page 137 de l'exemplaire *avant la censure.*

X.

Jouffroy continue :

« Je rêvais bien de loin en loin à ces questions ; chemin » faisant, quelques idées, quelques lumières, jaillissaient bien » de ces recherches spéciales, que j'aurais voulu suivre et pous- » ser : mais je n'en avais pas le loisir, et la nécessité de pré- » parer une prochaine leçon coupait court à mes rêves, et me » forçait d'ajourner à une autre époque le soin de tirer parti de » ces clartés accidentelles. Je dois même ajouter, pour être vrai, » que cet ajournement m'était devenu moins pénible. Les re- » cherches particulières auxquelles mon devoir me condamnait » avaient de jour en jour revêtu à mes yeux un intérêt plus puis- » sant, CE QUI ME RENDAIT MOINS IMPATIENT SUR LES QUESTIONS QUI » M'AVAIENT D'ABORD SI VIOLEMMENT PRÉOCCUPÉ. CET INTÉRÊT ÉTAIT PLUS » PUR, S'IL EST POSSIBLE, ET D'UN ORDRE PLUS INTELLECTUEL. CE N'ÉTAIT » PAS CELUI DE SAVOIR CE QUE JE DEVIENDRAIS EN L'AUTRE VIE, ET CE » QUE J'AVAIS A FAIRE EN CELLE-CI ; C'ÉTAIT TOUT SIMPLEMENT CELUI DE » LA SCIENCE, DÉGAGÉ DE TOUT RETOUR SUR MOI-MÊME (1). »

Voilà un quiétisme bien impertinent ! s'est dit M. Cousin ; ne va-t-on pas dire que je le partage? Haro sur ces aveux qui me compromettent! Cette fois, un coup de ciseau, sans ligature, fera l'affaire.

XI.

Jouffroy raconte naïvement son embarras, quand, à sa sortie de l'École Normale, il fut chargé de professer ce que M. Cousin n'avait pu lui enseigner, attendu que, suivant Jouffroy, il ne s'en doutait pas lui-même, c'est-à-dire la philosophie. Il se plaint de

(1) Page 138 de l'exemplaire *avant la censure*.

ce que son jeune maître avait consumé dix-huit mois sur un seul problème, celui du passage du moi au monde extérieur : « Et encore, ajoute-t-il, était-il loin de l'avoir épuisé. Ainsi, BIEN LOIN » DE CHERCHER A NOUS DONNER UNE IDÉE DE L'ENSEMBLE DE LA PHILO- » SOPHIE ET DE SON HISTOIRE, IL N'AVAIT PAS MÊME ESSAYÉ DE TRACER » AUX FUTURS PROFESSEURS QUI L'ENTOURAIENT UN CADRE POUR LEUR » ENSEIGNEMENT (1). »

Vous imaginez facilement, lecteur, que cette phrase n'a pas eu la permission de voir le jour.

Et vous pensez bien qu'il en a été de même de celle-ci :

« J'étais appelé à professer à mon tour UNE SCIENCE DONT JE NE » SAVAIS PAS MÊME L'OBJET (2). »

XII.

UNE SCIENCE DONT JE NE SAVAIS PAS MÊME L'OBJET !....

Je me représente M. Cousin devant cet aveu de Jouffroy. Il a dû se passer une scène dans le genre de celle-ci :

« Quoi ! s'écrie M. Cousin, le public apprendrait que nous ne savions pas même l'objet de la philosophie, et que, sorti de mes mains, Jouffroy était, par rapport à la science, comme l'enfant qui vient de naître ! Mais que devient donc ma grande *réforme des études philosophiques de* 1815 *à* 1820, dont j'ai tant parlé ; que devient cette *discipline austère*, sous laquelle j'ai dit que Jouffroy en particulier s'était formé ; que devient ce *temps de mémoire chérie où, ensevelis dans la méditation des problèmes éternels de l'esprit humain, nous passions notre vie à en essayer des solutions* (3) ? Tout cela s'en va en fumée. Jouffroy prétend que nous étions très propres à ergoter à perte de vue sur le problème qu'on nous avait mis dans la tête, le problème de l'origine des

(1) Page 127 de l'exemplaire *avant la censure.*

(2) Page 128 de l'exemplaire *avant la censure.*

(3) *Fragments philosophiques*, pag. 352.

idées, mais que nous ignorions tout de la philosophie, jusqu'à son objet. Et moi qui avais eu la candeur d'écrire, en parlant de ces années fameuses : *Aux premiers rangs, soit aux examens, soit aux thèses, se distinguèrent trois jeunes gens, qui dès lors excitèrent la plus vive attente; plus tard, comme professeurs, ils la remplirent dignement, et ils la rempliront encore comme écrivains : ce sont MM. Bautain,* JOUFFROY, *et Damiron* (1). Ah! quel aveu j'ai fait là, et combien le témoignage de Jouffroy, rapproché du mien, aura de force! Mais il n'y a que les morts qui ne reviennent pas, comme disait un jacobin, autrefois de mes amis. Profitons de l'axiome, et coupons dans le mort. »

La phrase supprimée, M. Cousin continue sa lecture :

— « En réfléchissant depuis et sur les causes qui avaient déter-
» miné notre jeune maître à nous laisser dans cette étrange
» situation... »

— *Étrange situation!* Étrange, en effet, ou qui le paraîtra. Mais, de grâce, parlez pour vous, monsieur Jouffroy. Je n'entends pas que vous disiez que j'étais, moi aussi, dans cette *étrange situation.*

— « En réfléchissant depuis, et sur les causes qui avaient
» déterminé notre jeune maître à nous laisser dans cette étrange
» situation, et sur les effets qui en étaient résultés pour moi, j'ai
» parfaitement compris les unes, et je me suis félicité des au-
» tres... »

— Je comprends moi, monsieur mon élève, ce que vous allez dire; mais vous ne le direz pas.

— « Jeune comme nous, et, comme nous aussi, nouveau venu
» dans la philosophie... »

— Je veux bien laisser passer ce trait, qui me fait honneur.

— « M. Cousin en débutant partageait notre inexpérience ET
» NOS INCERTITUDES (2)... »

— Ah! pour le coup, je vous arrête. Quoi! je partageais *vos incertitudes!* j'étais *incertain* comme vous; je ne savais rien de la philosophie; j'ignorais jusqu'à son objet; j'étais sceptique sur

(1) *Fragments philosophiques*, pag. 354.

(2) Page 128 de l'exemplaire *avant la censure.*

tous les grands problèmes? Ah! voilà ce que vous voulez dire; mais c'est précisément ce que le public ne doit pas savoir. M. Jouffroy, rayez mes *incertitudes*; c'est-à-dire que je les raye pour vous, puisque vous êtes mort. Voyons la suite.

— « M. Cousin, obligé d'enseigner et ne sachant pas, avait judi-
» cieusement senti qu'il était des questions qui, par leur géné-
» ralité même, ne pouvaient être vaincues par la force seule de
» l'esprit, et dont la solution exigeait une foule de recherches
» particulières préalables. Telles sont en effet toutes les questions
» qui portent sur l'ensemble de la philosophie et de son histoire.
» Il les avait donc écartées et ajournées; et il s'était replié sur
» les questions particulières, et, parmi celles-ci, sur le petit
» nombre de celles qu'avaient commencé à lui aplanir les leçons
» de ses maîtres. Une fois aux prises avec ces questions, il nous
» avait fait assister à ses propres recherches; et, jeune comme
» il était, il avait porté dans ces recherches toute l'ardeur,
» toute l'analyse minutieuse, la scrupuleuse rigueur, qui sont le
» propre des débutants.... »

— Tout cela peut passer. Ce récit me donne un air d'improvisateur de la science qui n'est pas désagréable.

— « En suivant la recherche ardente du maître, nous nous
» étions enflammés de son ardeur. Les excessives précautions que
» son INEXPÉRIENCE.... »

— Ah! nous y voilà; je vous voyais venir. Vous voulez passer pour le produit de mon inexpérience. Et vous croyez que *son inexpérience* passera....

L'*inexpérience* de M. Cousin n'a pas passé. Elle s'est changée à l'impression... le croira-t-on!... en PRUDENCE!

La métamorphose est vraiment admirable!

Jouffroy avait écrit : « Les excessives précautions que
» l'INEXPÉRIENCE de M. Cousin avait répandues dans sa mé-
» thode nous avaient appris à fond tout le détail de l'art de pour-
» suivre la vérité et de la trouver. La même INEXPÉRIENCE, ap-
» pliquée à l'examen des systèmes, nous avait enseigné à péné-
» trer jusqu'aux entrailles des opinions philosophiques et à les
» juger profondément. Enfin, l'absence même de tout cadre, de

» tout plan, de toute idée faite sur l'ensemble de la philosophie, » avait eu pour premier résultat, en nous la laissant inconnue, » de la rendre plus séduisante à notre imagination et d'augmen- » ter en nous le désir de pénétrer ses mystérieuses obscurités, » et, pour second, de nous obliger à nous élever par nous-mê- » mes à ces hauteurs, à nous créer par nous-mêmes notre en- » seignement, à travailler par conséquent, à penser par nous- » mêmes, et à le faire avec liberté et originalité; voilà ce que » nous dûmes à l'INEXPÉRIENCE de M. Cousin. »

On a imprimé : « Les excessives précautions que la PRU- » DENCE de M. Cousin avait répandues dans sa méthode, *etc.*, *etc.* » — La même PRUDENCE, appliquée à l'examen des systè- » mes, *etc.*, *etc.*; » — et au trait final : « Voilà ce que nous » dûmes A M. COUSIN. »

XIII.

A notre tour, monsieur Cousin, nous vous dirons : Voilà qui est trop fort! Cela passe, comme on dit, la permission. Vous vous êtes fait censeur; soit, c'est un métier. Mais la censure même a ses règles, dont elle ne doit pas sortir, sous peine de n'être plus la censure, mais quelque chose de pis. Qu'est-ce qu'un censeur? C'est un homme qui retranche, ce n'est pas un homme qui ajoute. Le bistouri est dans votre droit, puisque vous vous êtes fait censeur. La ligature encore vous est permise, mais une ligature simple et innocente, dans le seul but de raccommoder les plaies, et de ne pas laisser les chairs par trop saignantes. Mais ce que vous avez fait ici excède le droit de bistouri et de ligature. Vous n'êtes plus chirurgien, vous vous faites empoisonneur; vous n'émondez plus le patient, vous lui infiltrez dans les veines des substances étrangères et vénéneuses; cela, je vous le répète, dépasse la censure.

Est-il nécessaire que je vous explique, à vous censeur, ce que j'appelle le droit de bistouri?

Lorsqu'un peu plus loin, Jouffroy, peignant le dénuement profond de toute science véritable et de toute philosophie quelconque où il se trouva, en sortant de vos mains, par suite de votre *inexpérience*, quoique ce mot puisse vous déplaire, ajoute, parlant de la morale qu'on lui avait donné à professer, en outre de la psychologie et de la logique : « Tout était à découvrir pour » moi, et l'objet de la science, et sa méthode, et la science elle-» même. Ainsi des trois sciences que j'avais à enseigner je savais » l'objet et la méthode de deux, plus quelques résultats isolés » en psychologie et en logique. TOUT LE RESTE ÉTAIT A CRÉER (1) ; » — que faites-vous? vous supprimez ce : TOUT LE RESTE ÉTAIT A CRÉER, qui vous déplaît, qui vous chiffonne. Vous ne voulez pas que Jouffroy dise que la philosophie que vous lui aviez montrée n'avait aucun rapport avec la morale. Soit, je ne vous taquine pas là-dessus. Vous craignez aussi peut-être que cette audace de Jouffroy, en parlant de la morale qui était à créer, ne compromette l'Éclectisme auprès des sacristies. Supprimez, vous dis-je, supprimez. C'est là le droit de bistouri. Mais n'ajoutez rien.

Ou, si vous ajoutez, que ce soit, comme je disais tout-à-l'heure, un simple pansement, une simple ligature, quelque chose d'anodin, comme, par exemple, quand vous avez coupé cette phrase : CES QUESTIONS GÉNÉRALES DONT JE M'ÉTAIS PLAINT D'ABORD DE NE POINT TROUVER LA SOLUTION DANS L'ENSEIGNEMENT DE M. COUSIN, et que vous avez mis à la place : *ces questions générales qui m'avaient d'abord si vivement préoccupé*. Cette fois vous n'aviez fait qu'une ligature, pour raccommoder la plaie.

Mais quand l'INEXPÉRIENCE se change en PRUDENCE, quand la critique devient un éloge, quand au lieu du téméraire Ajax vous prenez les traits du sage Ulysse, quand la dette *négative* que Jouffroy se reconnaît envers vous, par suite de votre *inexpérience*, devient une dette *positive*, en raison de votre *prudence*, et que vous faites dire à Jouffroy, comme dans un transport de reconnaissance : « Voilà ce que nous dûmes A M. COUSIN ; » tandis qu'il avait écrit : « Voilà ce que nous dûmes au *déficit*, à

(1) Page 133 de l'exemplaire *avant la censure*.

l'inexpérience, à la nullité, à l'ignorance de M. Cousin, » je dis que vous ne faites pas de la censure seulement, mais de l'imposture.

XIV.

Voici une vingtième mutilation où ces deux genres de censures, celle qu'on pourrait appeler la torture ordinaire et celle qui mérite d'être nommée la torture extraordinaire, se trouvent réunies.

Je l'ai déjà dit, Jouffroy croyait à sa méthode expérimentale. De là le témoignage suivant, qu'il n'avait pas craint de se rendre. Parlant de la première année de son professorat, il écrit :

« J'eus le bonheur, dans cette année féconde, de ne guère avan-
» cer de résultats que j'aie dû modifier ou rejeter par la suite ; et
» je lui dois le germe de la plupart de ceux auxquels je suis ar-
» rivé depuis quinze ans tant en Psychologie qu'en Logique : car,
» pour la Morale, le temps ne me permit que de l'effleurer. J'y
» revins l'année suivante, ainsi que sur la Théodicée, avec plus
» de détail. Mais, pour cette première année, elle fut toute psy-
» chologique et logique, surtout psychologique, car je tirai ma
» Logique de ma Psychologie ; elle fut donc toute d'observation
» et de fait ; et ce fut là que s'affermit en moi cette prédilection
» pour la science et l'observation des phénomènes de l'esprit, à
» laquelle je dois TOUT. JE LA FIS PARTAGER A MES ÉLÈVES ; ET MES
» PROGRAMMES DE LA FIN DE L'ANNÉE TÉMOIGNÈRENT QUE J'AVAIS JETÉ
» LES CADRES DE CETTE SCIENCE NOUVELLE AVEC QUELQUE BONHEUR ET
» QUELQUE ÉTENDUE. »

Eh bien ! il n'a pas été permis à Jouffroy de dire qu'il devait TOUT à l'observation des phénomènes de l'esprit. Ce TOUT niait M. Cousin ; ce TOUT a été détruit.

Et qu'a-t-on mis à la place ? ON a mis : « Et ce fut là que s'af-
» fermit en moi cette prédilection pour la science et l'observation
» des phénomènes de l'esprit, à laquelle je dois *tant*. » ON a supprimé le reste. Les *cadres* de Jouffroy, ces cadres d'une *science*

nouvelle, suivant lui, même après l'enseignement de M. Cousin, qu'il croyait avoir jetés avec quelque bonheur et quelque étendue, ont disparu sans laisser de trace. L'Éclectisme eût été divisé : *imperium in imperio.*

Ce n'est pas là, certes, de la censure simple. *Tant* est un mot de quatre lettres, comme TOUT, j'en conviens : mais néanmoins quand Jouffroy dit qu'il doit TOUT à lui-même et à sa méthode, substituer *tant* à *tout*, c'est lui faire dire qu'il ne doit pas TOUT à lui-même et à sa méthode.

XV.

C'est ainsi que M. Cousin veut à toute force que Jouffroy rende hommage à sa philosophie. Et Jouffroy ne veut rendre hommage qu'à son *éloquence*. La première fois que Jouffroy parle de son maître dans son récit, il dit : « Un homme, tout jeune encore, » mais qui depuis n'a jamais été plus remarquable *par son élo-* » *quence* qu'il ne l'était alors (1). » C'était bien le cas cependant de parler de M. Cousin comme *philosophe*. Mais, dans tout ce long morceau, le seul éloge que Jouffroy décerne à son ancien professeur, c'est que ses leçons étaient *brillantes* et capables d'enflammer l'ardeur des jeunes gens *pour un objet mystérieux qu'on ne leur faisait pas connaître.*

Voilà, dis-je, le seul éloge *positif* que Jouffroy se soit permis envers M. Cousin. Du reste, il se loue beaucoup de lui sous le rapport que nous avons vu, c'est-à-dire sous le rapport de ce *déficit* philosophique que M. Cousin a changé en *prudence*.

Où donc Jouffroy sentait-il la philosophie, quand il était à l'École Normale, et même plus tard ; était-ce aux leçons de son professeur et dans ses entretiens? Non, c'était sous les ombrages des Tuileries, ou en rêvant la nuit à une fenêtre. Alors la religion,

(1) Page 118 de l'exemplaire *avant la censure.*

qui est la philosophie, lui apparaissait, et lui donnait des élans et des attendrissements; il se rappelait les questions qu'il s'était faites en perdant le Christianisme : « La préoccupation de ces » questions n'était pas éteinte dans mon cœur; elle y subsistait » tout entière; et, par intervalles, quand j'avais quelques heures » à rêver la nuit à une fenêtre ou le jour sous les ombrages des » Tuileries, des élans intérieurs, des attendrissements subits, me » rappelaient à mes croyances passées et éteintes, à l'obscurité, au » vide de mon âme, et au projet toujours ajourné de le combler. »

C'est ainsi qu'oubliant les logomachies de l'École, Jouffroy rêvait; c'est-à-dire qu'il pensait véritablement alors, parce qu'il sentait, et que penser c'est aussi sentir, c'est aussi aimer, quoi qu'en disent Hegel et M. Cousin.

Quant à la célèbre *réforme des études philosophiques* si épiquement chantée par M. Cousin, c'était, suivant Jouffroy, un trou où on manquait d'air, et d'où il n'aspirait qu'à sortir : « Ce qui » pouvait m'arriver de plus heureux, dit-il, c'était de me trouver, » après *un tel noviciat*, et *en y échappant*, en face de la nécessité » de chercher *par moi-même* la vérité, etc. » Plus loin, il ajoute, parlant de toutes les années qui s'écoulèrent ensuite : « Si je » continuais d'assister le plns souvent que je pouvais aux leçons » de M. Cousin, c'était plutôt pour apprendre où étaient les » questions, que pour en obtenir la solution. »

Un duel s'est donc engagé entre le censeur et le manuscrit.

Mais, malgré ce duel facile contre un mort, la pensée de Jouffroy est restée ineffaçable. On l'a rendue obscure, douteuse, mais on n'a pu la raturer entièrement; elle était partout.

Mettant à néant les emprunts faits par M. Cousin aux philosophies étrangères, Jouffroy passe outre à la recherche d'une philosophie véritable. Il nie donc l'Éclectisme. Il le nie encore en déclarant que M. Cousin ne lui a jamais fourni aucuns principes quelconques d'aucun genre, ni à l'École Normale, ni depuis. Il nie donc l'Éclectisme de toute façon, directement et indirectement. Voilà un fait que toutes les mutilations n'empêcheront pas de reconnaître, même dans l'édition censurée.

XVI.

Or (il faut bien y revenir, ne fût-ce qu'un instant) voilà qui est grave pour l'Éclectisme.

Qu'est-ce, en effet, que l'Éclectisme?

C'est d'abord la célèbre *réforme des études philosophiques de 1815 à 1820.*

Et puis c'est le *voyage à Berlin* en 1824.

L'Éclectisme est là tout entier. Car des pensées philosophiques qui occupèrent M. Cousin dans l'intervalle, il n'en faut pas parler. Ce sont des erreurs de jeunesse que M. Cousin passe sa vie à pleurer. Il y eut bien à cette époque un certain *voyage en Hollande*, mais peu philosophique (1).

Restent donc la *réforme* et *Berlin.*

Mais le *voyage à Berlin*, d'abord si fructueux en apparence, a finalement mal tourné. L'école de Hegel est aujourd'hui compromettante. Il s'est trouvé en Allemagne des âmes jeunes qui ont eu le courage des conséquences de leur maître. Hegel a laissé des disciples qui, animés plus que lui des sentiments généraux

(1) A propos de Carbonarisme, voici ce que nous lisons dans le *Courrier de la Côte-d'Or* (numéro du 12 novembre) :

« Le nom de M. Cousin nous rappelle une anecdote que le vénérable général » Lafayette racontait souvent dans les deux dernières années de sa vie. Il rap- » portait que M. Cousin étant venu, pendant la Restauration, lui rendre visite au » château de la Grange, le jeune philosophe lui avait dit un jour avec une es- » pèce d'attendrissement, en regardant ces vieilles tourelles : *Quel dommage,* » *général, que tout cela vous appartienne!* — Pourquoi donc? — *Parce* » *que le moment approche où nous serons forcés de démolir les châteaux,* » *sans en excepter le vôtre, et de partager les terres entre tous les enfants* » *de la patrie, qui n'est qu'une seule et même famille; car, on a beau dire,* » *la révolution est toute là.* »

C'était, en effet, le temps où le *jeune philosophe*, levant le coussin de son grand fauteuil vert sous lequel étaient cachés les journaux de la Révolution, lisait Marat à ses disciples, réunis dans sa chambre, les portes bien fermées. Mais, de *Républicain*, il se fit bientôt *Orangiste.* C'est à quoi je fais allusion dans le texte, quand je dis que son voyage en Hollande ne fut pas précisément tout philosophique.

de notre siècle, ont cherché à appliquer au genre humain les innovations vraies ou fausses de sa philosophie. Ils ont lavé l'école du reproche d'hypocrisie. L'ésotérisme a disparu. Aujourd'hui qu'est devenue la philosophie éclectique de Hegel? Elle est devenue révolutionnaire. La vaine distinction entre la religion et la philosophie s'est évanouie. Les disciples de Hegel se sont faits théologiens, et sont aux prises avec les théologiens. Hegel, en enfermant des idées françaises, des idées *dix-huitième siècle*, sous des formes allemandes (1), avait rassemblé une mine, et avait prétendu qu'elle ne sauterait pas. Elle a sauté.

En outre, un grand incident, une étonnante péripétie, est survenue. Schelling, le prédécesseur et le maître de Hegel, a reparu sur la scène, et a compliqué la question, en déclarant fausse cette philosophie de Hegel, qui passait pour la continuation et la vulgarisation de ses propres idées. Or, en 1833, M. Cousin, après quatre ou cinq années de silence obstiné sur ce qu'il faut bien appeler, avec toute l'Allemagne, ses *plagiats*, puisqu'il les déguisait si soigneusement, forcé enfin de s'expliquer, écrivit, dans un moment de sincérité, cette phrase qui peint bien l'incertitude finale où l'étude de l'Allemagne l'a laissé : « Les premières » années du Dix-Neuvième Siècle ont vu paraître ce grand sys- » tème (le système de l'*identité absolue*). L'Europe le doit à » l'Allemagne, et l'Allemagne à M. Schelling. *Ce système est* » *le vrai*. Schelling l'a mis au monde, mais il l'a laissé rempli » de lacunes de toute espèce. Hegel, venu après Schelling, déve- » loppa et enrichit ce système, mais en lui donnant à plusieurs » égards une face nouvelle (2). » On se demande donc : Si ce système est *le vrai*, pourquoi M. Cousin n'en parle-t-il plus aujourd'hui? Hegel était déjà mort, quand M. Cousin rapportait ainsi à Schelling l'honneur du système. Aujourd'hui Schelling prétend que Hegel s'est égaré et est tombé dans l'abîme. Pourquoi M. Cou-

(1) Je crois avoir prouvé ce point dans un article de la *Revue Indépendante*. Voyez *Aperçu de la situation de la philosophie en Allemagne*. (Livraison de Mai 1842).

(2) Préface des *Fragments philosophiques*, dans l'édition de 1833.

sin, qui a suivi Hegel, ne prend-il pas la parole pour défendre Hegel ou pour le condamner?

Depuis qu'il a écrit cette malheureuse phrase sur Schelling et sur son système, qui est *le vrai*, M. Cousin est bien embarrassé. Son *voyage à Berlin* aura été l'expédition d'Alexandre dans l'Inde; mais la retraite sera honteuse.

Le *voyage à Berlin* n'ayant pas de suite, que reste-t-il donc à l'Éclectisme? Il lui reste la célèbre *réforme des études philosophiques de* 1815 *à* 1820.

Mais c'est là que le témoignage de Jouffroy devient terrible. Car si quelqu'un devait, après M. Cousin ou avec lui, attacher de l'importance à la *réforme de* 1815 *à* 1820, c'était Jouffroy, puisqu'il est censé l'avoir faite, lui second (M. Bautain ayant déserté). Or on voit comme il se vante de cette *réforme*. Il en laisse tout l'honneur à M. Cousin. C'était, dit-il, un trou où l'on manquait d'air; nous étions devant une lanterne magique qu'on avait oublié d'éclairer, etc., etc.

Quant au *voyage à Berlin*, Jouffroy en avait toujours prophétisé la déplorable issue.

XVII.

Aujourd'hui M. Cousin abandonne Hegel, Schelling, tout le Germanisme, qu'il déclare ne plus comprendre; il les abandonne sans plus de façon que Robespierre ou Lafayette. Cette fois encore, il est *dégoûté du martyre* (1); et il se retire sur sa célèbre *réforme des études philosophiques de* 1815 *à* 1820.

Ou plutôt, se contredisant lui-même jusqu'au bout, et confondant tous nos souvenirs, il appelle maintenant La Romiguière *son maître;* et, par La Romiguière, il se rattache à Condillac, quand il veut encore faire l'esprit fort. Après avoir eu tant de maîtres, depuis Proclus et Platon, il ne sait plus d'ailleurs à qui il ne donnera pas ce nom. C'est une âme en peine. Hier sur la

(1) C'est ce que disait M. Cousin, quand il abandonna ses amis politiques pour se rallier à la Restauration. On se demandait alors et on se demande encore aujourd'hui de quel martyre il était dégoûté.

tombe de M. de Gérando (car cet homme exploite les tombes), il l'appelait son *maître vénéré*, et il réclamait de nouveau Jouffroy comme *son élève chéri* (1). Oui, après avoir mutilé la pensée de Jouffroy, il l'appelle *son élève chéri!*

Mais quand on fait ainsi retraite, il faudrait au moins avoir le courage de le dire. Une retraite, ce n'est pas une fuite, c'est encore un combat. Qu'il s'explique, de grâce, qu'il s'explique cet arbitre de la *philosophie de l'État,* de la philosophie *officielle*, de la seule philosophie permise dans l'enseignement de nos facultés et de nos colléges; qu'il nous dise où nous en sommes (j'entends l'Université et l'État), en nous disant où il en est lui-même.

XVIII.

Décidément M. Cousin s'est fait *éditeur* et *censeur* au besoin. C'est ainsi qu'il sauve l'Éclectisme.

Voici ce qu'un prospectus sorti de son école nous annonce :

« M. Cousin vient de proposer à l'Université une mesure que » le Conseil royal et le ministre de l'instruction publique ont » adoptée; mesure hardie en apparence, au fond pleine de sagesse. » Elle consiste à désigner, sinon à prescrire, aux professeurs de » philosophie de l'Université les ouvrages qui doivent faire le fond » et régler l'esprit de leur enseignement. Rien n'était plus grave » et à la fois plus périlleux, au moment où l'Université vient » d'être l'objet de si violentes et de si injustes attaques, que de » fixer la liste de ces ouvrages, sans laisser aucun regret, sans » exciter aucun ombrage, sans blesser aucun droit légitime. Il y » avait également à craindre de laisser aux professeurs trop et » trop peu de liberté. Pour que l'enseignement de la philosophie » soit sincère et digne, pour qu'il soit donné avec zèle et reçu » avec confiance, il faut qu'il soit libre.... Tels sont, si nous les

(1) Voyez le *Constitutionnel* du 16 de ce mois. Le *Constitutionnel* est le journal officiel de M. Cousin, et ne manque jamais de publier textuellement ses *oraisons funèbres.*

» avons bien pénétrés, les principes qui ont dicté une mesure » que nous croyons décisive pour l'enseignement de la philosophie. » On n'a pas désigné aux professeurs tel ou tel livre, tel ou tel » manuel; c'eût été un pas vers la scolastique. On n'a pas même » indiqué telle ou telle grande école de philosophie, à l'exclusion » de tout le reste. *On a commencé par écarter les contemporains* » avec une fermeté et un désintéressement auxquels tout le monde » rendra hommage. *Les écrivains français du Dix-Huitième Siècle* » *ont même paru trop près de nous*, trop près de nos luttes et de » nos passions. On n'a voulu admettre que les monuments con- » sacrés par le temps et par l'admiration et le respect universels, » le *Discours de la méthode*, la *Recherche de la vérité*, la *Théo-* » *dicée*, en un mot les chefs-d'œuvre les plus accomplis des » plus grands maîtres de la philosophie du Dix-Septième Siècle. » Ce n'est pas, nous en sommes convaincus, que l'Université » renie le Dix-Huitième Siècle et méconnaisse les services qu'il a » rendus à la cause de la liberté et de la raison; mais elle ne veut » emprunter à l'esprit, aujourd'hui épuisé, de cette orageuse » époque, que ce qui convient à l'esprit nouveau, à cet esprit de » modération et de sagesse, de conciliation et de mesure, qu'elle » doit inculquer aux générations qui lui sont confiées. »

Suit la liste des ouvrages de philosophie moderne recommandés par le Conseil royal (arrêté du 12 août 1842). On n'y trouve rien qui puisse blesser les sacristies (1).

(1) Voici cette liste des ouvrages *permis* :

BACON (le livre *de Augmentis scientiarum*, et le *Novum Organum*). — DESCARTES (le Discours de la méthode; les Méditations, avec les objections et les réponses). — PORT-ROYAL (la Logique de). — BOSSUET (Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même, et Traité du libre arbitre). — FÉNELON (Traité de l'existence de Dieu, et Lettres sur divers sujets métaphysiques [1715]). — MALEBRANCHE (Recherche de la vérité; Méditations chrétiennes; Entretiens métaphysiques). — ARNAULD (Traité des vraies et des fausses idées). — BUFFIER (Traité des vérités premières). — LOCKE (Essais sur l'entendement humain). — LEIBNITZ (Nouveaux Essais sur l'entendement, et Théodicée). — CLARKE (De l'existence et des attributs de Dieu). — EULER (Lettres à une princesse d'Allemagne). — FERGUSON (Instituts de philosophie morale). — REID (Œuvres).

Ainsi donc vous abandonnez le Dix-Huitième et le Dix-Neuvième Siècles! Vous abandonnez le système dont vous avez écrit, après cinq ou six ans de délibérations : *Ce système est le vrai.* Pauvre homme qui vous abandonnez vous-même!

Et vous croyez nous ramener à l'époque où parut la *Logique de Port-Royal!* Vous êtes pitoyable.

XIX.

Dernièrement un philosophe arriva tout en sueur à l'Académie; il apportait une nouvelle, et venait proposer un plan.

Il avait découvert (cela était découvert avant qu'il ne le découvrît) que les *Pensées* de Pascal avaient été altérées par ceux qui les publièrent; que l'on avait, en imprimant, changé des mots et supprimé des phrases. Là-dessus, il se mit dans une légitime colère contre le duc de Roannès, qui fut chargé d'éditer le manuscrit de Pascal; et il fit ressortir tout ce que le zèle des Jansénistes mutilant une œuvre posthume avait de criminel. L'Académie fut de son avis.

Puis, comme éclairé d'une grande lumière, il proposa à l'Académie d'accomplir enfin ses destinées, en se livrant à la correction des textes altérés par la mauvaise foi ou par l'ignorance. Si on l'eût écouté, l'Académie se serait mise à la tête de la librairie, pour veiller sur la pureté des textes, et préserver de toute atteinte la sainte pensée des morts. L'Académie se demanda sur quelle herbe M. Cousin avait marché, pour lui proposer de si gigantesques labeurs.

Le croira-t-on? ce jour-là, M. Cousin avait mutilé ou fait mutiler (ce qui est absolument la même chose) le manuscrit de son *élève chéri*, le manuscrit de Jouffroy!

O razza umana!

XX.

Que l'Évangile a dit vrai en parlant de ces hommes qui voient une paille dans l'œil de leur voisin, et qui ne s'aperçoivent pas qu'ils ont une poutre dans le leur!

Je m'engage à prouver que le duc de Roannès, qui n'agissait pas dans un but personnel, et qui avait pour excuse les scrupules religieux, est pur et innocent auprès de M. Cousin, et que les mutilations du manuscrit de Pascal ne sont qu'une bagatelle auprès des mutilations du manuscrit de Jouffroy.

Ce que j'ai déjà cité le prouve de reste. Que M. Cousin apporte donc les rognures du duc de Roannès, et les mette dans la balance avec ses propres rognures, dût-il se borner à celles que je viens de faire connaître; et que l'Académie pèse.

Mais les mutilations que j'ai signalées dans l'œuvre de Jouffroy sont-elles les seules qui aient été commises? Il s'en faut bien.

Ce sont, il est vrai, les seules dont nous puissions réparer le dommage, en rétablissant dans sa pureté le texte original. Car il ne nous a été permis de glaner, après la moisson de M. Cousin, que dans 32 pages seulement, et le volume en a 450. Mais nous pouvons prouver que tout le volume a été directement ou indirectement altéré. Expliquons-nous.

L'impression, comme nous l'avons déjà dit, était arrivée à la feuille 9, lorsque la censure, instruite par la renommée, accourut et s'établit en permanence.

D'abord, et avant tout, l'extrait préparé pour la *Revue des Deux-Mondes* fut empêché de paraître.

Puis on s'occupa du livre même. Les feuilles 8 et 9 furent détruites, et réimprimées avec les suppressions, altérations, falsifications que nous venons de rapporter. Ensuite la censure s'abattit sur les épreuves, et veilla sur le manuscrit.

Les épreuves et le manuscrit ont été soigneusement enlevées au libraire et à l'imprimeur après l'impression. Comment savoir

ce qui a péri? Si on avait anéanti de même jusqu'au dernier exemplaire des feuilles 8 et 9 *premier tirage*, il nous aurait été impossible de découvrir le délit, qui serait resté enseveli dans les ténèbres jusqu'au dernier jugement.

Et pourtant l'édition publiée porte des traces de la mutilation ; mais personne ne s'en serait aperçu.

Ces traces, ce sont ces *blancs* typographiques avec lesquels on remplit les vides.

Les feuilles 8 et 9, qui ont été cartonnées, sont ainsi remplies de *blancs*.

Or ces *blancs*, secourables à la censure pour ses opérations malfaisantes, s'arrêtent-ils à la feuille 9? Non.

La feuille 10, où se continue la confession philosophique de Jouffroy, était déjà composée et en épreuve. Elle a été également mutilée. En voici la preuve irrécusable. Cette feuille, sans qu'on en ait reporté une seule ligne dans les feuilles *cartonnées* qui la précèdent, renferme, comme ces dernières, des *blancs*, avec lesquels on a comblé les lacunes faites par la censure sur les épreuves. Le typographe, pour ne pas déranger la mise en pages des feuilles suivantes, en faisant ce que nous appelons en imprimerie des reports, a *blanchi* à tort et à travers cette feuille 10, par le moyen des *pages courtes* et des *blancs* dans les alinéas.

Ainsi, page 145, un *blanc* accusateur.

Page 146, une page de 27 lignes, au lieu de 28 qui est la longueur de page de l'ouvrage.

Page 147, nouveau *blanc* accusateur.

Page 148, nouvelle page trop courte.

Page 149, gigantesque *blanc* jeté sans façon au beau milieu de la page.

Pages 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, trop courtes et boiteuses, comme le châtiment qui suit le crime dans la fiction d'Homère.

Page 157, nouveau *blanc*.

Puis commence une série interminable de pages courtes, qui continue dans la feuille 11, et ne s'arrête qu'au milieu de cette

feuille, à la page 169. C'est à partir de là seulement que l'impression devient régulière, et la longueur des pages légitime.

La censure s'exerçait dès lors sur le manuscrit; la presse ne faisait plus que suivre la censure, et n'avait plus besoin de *falsifier* son propre labeur.

Il est donc démontré que les altérations qu'a subies le Mémoire sur l'*Organisation des Sciences philosophiques* ne se bornent pas à celles que nous venons de signaler. Toute la fin de ce Mémoire a été censurée; et véritablement nous ne savons pas exactement ce que cette fin contenait. Nous sommes certains matériellement d'une chose : c'est que des suppressions équivalentes, pour l'étendue à celles qui ont été faites dans chacune des feuilles 8 et 9, ont été faites également sur les épreuves de la feuille 10 et sur le commencement de la feuille 11. Ensuite nous perdons toute trace des opérations de la censure.

XXI.

Mais voici autre chose.

Le Mémoire sur l'*Organisation des Sciences philosophiques*, tel qu'on nous l'a donné, ne forme en tout que 277 pages. Quels ouvrages de Jouffroy a-t-on publiés à la suite, pour composer un volume ?

Jouffroy avait bien laissé assez de morceaux importants pour achever ce volume; car on lit dans la Notice de M. Damiron :

« M. Jouffroy a laissé en mourant de très nombreux papiers. » Dans une note de sa main, qui en est en partie le catalogue, je » compte 69 numéros, et dans cette liste ne sont pas compris » nombre de morceaux, de fragments, de rédactions d'élèves ou » de sténographes, qu'il avait cependant recueillis et mis en or- » dre avec soin. »

Eh bien! s'imaginerait-on, après cet aveu, qu'au lieu de choisir ce qu'il y avait de capital, ou de vraiment philosophique, dans

ces 69 numéros, on a comblé un demi-volume avec ce qu'on appelle en librairie du *remplissage!*

C'est d'abord un *Rapport sur le concours relatif aux écoles normales*, qui avait déjà paru au *Moniteur*, et qu'il fallait y laisser.

C'est un *Discours prononcé à la distribution des prix du collége Charlemagne en 1840.* Voyez la belle aubaine! Un discours pédagogique à des enfants, dans une cérémonie universitaire! voilà qui intéresse bien les penseurs, et qui fera grand profit à la philosophie!

Puis vient une vieille leçon de Jouffroy sur l'histoire de la philosophie ancienne, leçon remontant à 1828, et qu'il aurait assurément comprise dans ses *Mélanges* publiés en 1833, s'il l'en eût jugée digne. Mais elle est fort innocente et tout-à-fait inoffensive; voilà pourquoi on l'a choisie.

Viennent ensuite quelques pages intitulées *Faits et pensées sur les signes*, où il n'y a véritablement aucun fait ni aucune pensée qui mérite ce nom.

Enfin le volume s'achève par un lourd fatras intitulé *De la sympathie*, lequel, pour surcroit, n'est pas de Jouffroy, mais d'un de ses élèves.

O censure! voilà de tes œuvres! Tu étais lasse de mutiler ce qui en valait la peine. Tu as mutilé d'un seul coup les deux cents pages qui restaient à remplir.

La censure, c'est le *vide*. Le signe qu'elle laisse après elle, c'est le *vide*, qui se marque tantôt par des *blancs*, tantôt par du *remplissage*, c'est-à-dire encore par du *vide*.

Deux cents pages de *remplissage*, c'est-à-dire de *vide*, après tous les *blancs*, c'est-à-dire tous les *vides* que nous avons indiqués dans la partie du volume où il y a vraiment quelque chose, cela commence à compter (*en vide*, s'entend) dans un volume de 450 pages.

DEUX CENTS PAGES DE VIDE et la conscience nette, voilà un chef-d'œuvre! un chef-d'œuvre de la censure!

Avons-nous donc tort quand nous accusons cette censure d'avoir mutilé, non pas seulement deux feuilles du volume, mais le volume tout entier?

Car que laisse-t-elle échapper, cette censure tyrannique?

Un volume mort, un volume assassiné, c'est vraiment le mot; un volume qui fait le plus grand tort à son aîné, les premiers *Mélanges*, et qui n'est bon, comme nous l'avons dit, qu'à obscurcir l'œuvre philosophique de Jouffroy.

Ah! quel cadeau on fait là à la *postérité!* Vraiment la *postérité* sera bien soucieuse des 69 numéros laissés par Jouffroy en mourant, si elle en juge par le volume aujourd'hui publié!

Il aurait mieux valu cent fois ne pas publier ce volume, et laisser se réaliser l'oracle qui n'avait promis les écrits posthumes de Jouffroy qu'*à la postérité.*

XXII.

Mais ce n'est pas tout encore.— J'entends le lecteur s'impatienter de l'abondance de mes preuves. Qu'il s'en prenne à la censure!

La censure n'a pas voulu laisser paraître ce volume *assassiné* sans le faire précéder d'un certificat, attestant que Jouffroy était *mort* spirituellement avant de mourir, comme son livre lui-même.

Lecteur, vous avez vu ce que M. Damiron dit dans sa Notice au sujet des aveux de Jouffroy. J'ai cité les phrases où l'on parle de cette confession comme d'une confession sérieuse *qui mérite d'être lue avec autant d'intérêt que de respect.* D'où vient donc, je le demande, l'étrange *post-scriptum* ajouté après coup à la Notice, et où l'on s'efforce d'expliquer, d'atténuer, de mitiger et d'embrouiller le sens des aveux de Jouffroy sur son incrédulité?

Il est évident pour nous que la Notice de M. Damiron a été corrigée, et pour ainsi dire cartonnée, comme le reste. Car comment comprendre qu'un homme raisonnable puisse, sans *contrainte* physique ou morale, se contredire à ce point dans le court espace d'une Notice!

A la page XL de cette Notice, se trouve, en effet, un *hiatus*, un *blanc* (toujours des *blancs* là où passe la censure); et ensuite on

lit : — « *Je voulais finir ici.* Cependant il m'a paru impossible de » ne pas donner quelques avertissements sur la nature et le ca- » ractère des morceaux compris dans ce volume. »

Puis vient la plus étrange caractérisation du Mémoire sur l'*Organisation des Sciences philosophiques* qu'il soit possible d'imaginer.

La confession de Jouffroy au sujet du Christianisme, qu'on nous avait donnée précédemment comme une *biographie toute personnelle*, n'est plus qu'une supposition poétique, une hypothèse d'écrivain. On nous dit que ce *morceau capital* pourrait être *mal compris* du lecteur; on nous avertit charitablement que c'est presque *une fiction*. Jouffroy fait *sa confession*, il est vrai; mais ce n'est pas sa confession. Non, c'est *une composition* du genre du *Discours sur la méthode*. L'auteur *y agite les mêmes questions; et, comme Descartes, il y mêle aux discussions dont elles sont le sujet des explications empruntées à la biographie de l'esprit, si l'on peut se servir de ce terme*. Vous tous, donc, qui lirez l'ouvrage posthume de Jouffroy, voyez comme vous auriez pu vous tromper, si on ne vous avertissait pas à l'avance. Vous auriez pris une *composition* d'artiste, une *fiction*, pour la réalité. Vous auriez cru que Jouffroy a pensé sérieusement ce qu'il vous dit. Vous auriez donné une vérité biographique à ce qui n'est que *la biographie de l'esprit en général*. Mais sachez qu'ici *l'examen de conscience a quelquefois l'abandon d'un mouvement presque lyrique*, et que *l'analyse psychologique y touche souvent à la poésie*. Ayez donc égard à cela, et *ne prenez pas en toute rigueur ce qui n'est dit que d'entraînement*.

Ah! timide serviteur de la censure de M. Cousin, vous ne savez pas mentir!

Et pourtant vous ne dites pas la vérité; et lorsque vous annoncez que vous allez *vous expliquer sans détour ni fausse réserve sur la question qu'on ne manquera pas de se poser : Que croyait M. Jouffroy?* vous continuez à vous envelopper de détours.

Suivant vous, Jouffroy, au regard du Christianisme, *succomba un moment*. C'est un détour! Jouffroy, une fois sorti du Christianisme, n'y est jamais rentré,

Suivant vous, ce ne fut pas la philosophie, ce ne fut pas l'École Normale, ce ne fut pas M. Cousin qui lui apporta l'incrédulité et l'en troubla. Nouveau détour! L'écrit même que vous éditez, ou que vous êtes censé éditer (car un homme qui agit sous la contrainte morale n'est plus un homme), cet écrit dit amplement ce que vous dissimulez.

Suivant vous, Jouffroy a montré qu'il était *rentré dans le Christianisme*. Détour, toujours détour! Vous le prouvez, dites-vous, par un Rapport sur les écoles normales primaires et par un Discours de distribution de prix dans un collége. Cette preuve est ridicule. Mais vous le prouvez aussi par *la grande leçon de Jouffroy sur la destinée humaine* publiée dans les premiers *Mélanges*. Ah! ici vous avez compté trop facilement sur l'oubli de vos lecteurs. Nous avons cité plus haut quelques extraits de cette *grande leçon* où Jouffroy donna la main aux disciples de Saint-Simon, tout en les combattant; nous aurions pu la citer tout entière; elle signifie d'un bout à l'autre que *la mission du Christianisme est terminée* (ce sont les propres termes de Jouffroy), et que *la Philosophie doit remplacer le Christianisme;* elle se termine par cette phrase : « Le Christianisme (dont la mission est terminée) *sera la dernière des religions.* »

Et voilà ce qu'on nous donne pour la preuve éclatante et sans réplique du retour de Jouffroy au Christianisme! En vérité, qui trompe-t-on donc ici?

CONCLUSION.

Vains efforts de l'hypocrisie ou de la peur! La pensée de Jouffroy échappe; la voilà gravée de nouveau; et, comme ces héros de Tacite qui paraissaient d'autant plus qu'on avait supprimé leurs images, elle brillera d'autant plus qu'on a voulu l'anéantir.

Notre tâche est finie. Car que nous fait le reste! Quiconque lira ces pages verra bien que c'est l'intérêt de la vérité et de la philosophie, autant que le souvenir de Jouffroy et l'amour de la justice, qui nous les ont fait écrire : *Vitam impendere vero.*

Si la confusion du coupable n'avait pas été nécessaire, nous ne l'aurions pas même cherchée. Devant l'avenir de la pensée humaine, tout le reste est bien petit, et disparaît à nos yeux.

Nous avions songé, il est vrai, à finir par des considérations sur ce qu'un pareil scandale a de grave pour l'État. Qu'est-ce que l'enseignement de la philosophie en France, si ceux qui en sont chargés exercent impunément de tels abus de pouvoir! Qu'est-ce que l'État, si l'homme investi du pontificat philosophique dans cet État, et revêtu d'ailleurs des plus hautes dignités de cet État, peut sans scrupule commettre de pareilles actions et se couvrir de pareilles taches!

Mais à quoi bon, et cela nous regarde-t-il?

Si nous étions de l'Académie des Sciences *morales*, nous pourrions, en vertu de ce titre même, engager notre compagnie à protester avec nous contre un outrage à la *moralité* humaine.

Si nous étions de l'Académie Française, nous profiterions de l'invitation faite par M. Cousin, à l'occasion des censures exercées, il y a deux siècles, sur le manuscrit de Pascal, pour demander, au nom de cette Académie, la remise du manuscrit de Jouffroy.

Si surtout nous avions l'honneur de professer la Philosophie, fût-ce dans le plus obscur des colléges, nous détournerions notre pensée de ceux qui ne craignent pas de faire un mélange adultère de la philosophie et du mensonge, et qui ne se font pas scrupule de déshonorer les morts, dans l'intérêt de leur puissance ou plutôt de leur tyrannie. Et si ceux-là prétendaient s'immiscer dans notre enseignement et fouiller dans notre conscience, nous donnerions notre démission, et nous ne subirions pas leur joug.

Mais comme nous ne sommes ni académicien ni professeur, nous laisserons l'Institut et l'Université réfléchir à ce qu'ils ont à faire.

Et maintenant que le devoir pénible que nous nous étions imposé est rempli, nous n'ajouterons plus que ces paroles, empruntées à Jouffroy lui-même, et qui nous ont servi d'épigraphe :

— « Rien n'est si fragile qu'une domination purement fondée » sur la force. Des maîtres sans morale et sans croyances ne » s'accordent pas long-temps; ils se détruisent, après avoir dé- » truit l'ennemi commun. Le monde est plein de causes secrètes » qui apparaissent tout-à-coup à la voix de la Providence, et » rompent brusquement comme un fil les plus habiles échafau- » dages humains. »

M. COUSIN

AUTEUR DE LA MUTILATION

D'UN ÉCRIT POSTHUME

DE

TH. JOUFFROY.

« Qu'on veuille bien considérer que l'Éclectisme est toute « la philosophie que l'on enseigne depuis quinze ans à nos en- « fants, et que non-seulement nos enfants, mais le public lui- « même, sont depuis quinze ans victimes de cette fausse philo- « sophie. Si peu d'hommes ont le loisir ou prennent la peine « d'examiner les problèmes philosophiques, qu'on s'en remet « facilement sur ce sujet, le plus important néanmoins pour « l'État et pour les particuliers, à ceux qui sont officiellement « chargés de professer sur ces matières. Or, si ces philosophes « accrédités et investis d'une certaine autorité dans l'État n'ont « pour toute philosophie, sous les grands mots dont ils s'abri- « tent, qu'un déplorable pyrrhonisme, voyez quel dommage en « résulte ! Bacon disait du scepticisme : *Le sceptique ôte à no- « tre âme toutes ses forces, et le vrai philosophe lui en rend « l'usage.* Voilà le tort que, suivant nous, l'Éclectisme fait à « la France : il enchaîne les esprits, il ôte à l'intelligence ses « forces, comme dit Bacon ; il empêche tout sentiment reli- « gieux, social, patriotique, de germer et de croître ; il jette « dans la société et dans le gouvernement de la société non « pas seulement de la léthargie et une lâche torpeur, mais le « principe de la démoralisation et de la corruption. En sorte « que nous dirions volontiers de l'Éclectisme ce que Bacon disait « encore du scepticisme : *La patrie et l'humanité réclament « contre cette philosophie oiseuse.* »

(RÉFUTATION DE L'ÉCLECTISME, 1837.)

PREMIÈRE PARTIE.

Des journaux qui ont pris la défense de M. Cousin, et de cette défense en général.

I.

Nous avions intitulé notre premier article : *De la mutilation d'un écrit posthume de Th. Jouffroy.* Nous intitulons celui-ci :

M. COUSIN *auteur de la mutilation d'un écrit posthume de Th. Jouffroy*. Voilà ce que les insinuations ou les menaces de M. Cousin auront obtenu.

Avant de parler de ces insinuations et menaces, qui nous forcent, malgré nous, à revenir sur cette affaire, disons un mot de la défense de M. Cousin en général.

M. Cousin, attaqué directement, ne s'est pas défendu lui-même. Il s'est fait défendre.

Le *Constitutionnel*, le *Courrier*, et le *Siècle*, sont les journaux qui ont pris la défense de M. Cousin, et ils sont les seuls.

Comment cette défense a-t-elle été présentée?

On n'a pas osé braver le sentiment public relativement à la gravité du méfait; on n'a pas essayé non plus de nier ce méfait : mais on en a rejeté impitoyablement toute la honte sur *le seul M. Damiron*. Ainsi, on a sacrifié sans pitié, pour l'utilité de M. Cousin, un homme qui méritait d'être plaint, un homme dont le tort était surtout d'avoir obéi à M. Cousin. A voir ces journaux si coulants au sujet de M. Cousin, si sévères pour M. Damiron, on se demande si ce ne serait pas d'eux, par hasard, que Juvénal aurait écrit :

> Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

Quant à nous, qui préférons la devise :

> Parcere subjectis et debellare superbos,

nous défendrons M. Damiron, fût-ce contre lui-même. Quand un homme reconnaît sa faute, insister et le frapper dans la poussière est une action peu noble, pour ne pas la qualifier plus sévèrement. Mais le frapper ainsi pour en sauver un autre évidemment plus coupable, et faire cela non pas seulement par suite d'anciennes liaisons ou de liaisons encore subsistantes, mais dans un but d'avenir plus ou moins entaché d'égoïsme, voilà ce qu'on peut appeler, sans exagération, une déplorable erreur. Or nous craignons que les trois journaux dont il est question n'aient commis cette erreur. Écraser, comme ils l'ont fait, M. Damiron dans l'intérêt de M. Cousin, c'est foudroyer, du haut de Montjouy, Barcelone repentante, pour avoir la faculté de s'allier avec les Anglais, dont on aperçoit les voiles flottant à l'horizon.

La voile du *Premier Mars* peut en effet reparaître ; elle n'est pas tellement cachée qu'on ne la découvre avec de bons yeux ; et si le *Constitutionnel*, par exemple, veut bien interroger sa con-

science, peut-être trouvera-t-il qu'en défendant le philosophe accusé d'avoir mutilé la pensée d'un autre philosophe, il n'a défendu qu'un ancien ministre, objet de ses regrets et de ses soupirs.

Nous pouvons dire cela avec d'autant plus de raison que ce n'est qu'à l'être abstrait qu'on appelle un journal que notre remarque s'adresse. Les journaux ont des centres d'attraction vers lesquels ils gravitent aveuglément. En outre, la rapidité de leur publication empêche souvent les hommes honorables qui les rédigent et les signent de prendre une connaissance exacte des questions qui y sont traitées. D'une part donc, la tendance générale de leur politique, et, d'autre part, cette nécessité de paraître éclairé quand on ne l'est pas, entraînent fréquemment les journaux dans des actes de complaisance plus ou moins coupables. Or c'est ce qui est arrivé cette fois. On savait d'avance que M. Cousin serait défendu là où il l'a été; et nous pouvons ajouter qu'il avait lui-même annoncé que le *Constitutionnel*, au moins, ne lui ferait pas défaut.

En fait, c'est réellement M. Cousin qui s'est défendu dans les trois journaux en question; les notes insérées ont été rédigées par lui ou sous ses yeux. Certes, il n'entre pas dans notre pensée de comparer en aucune façon la défense au délit qui l'a rendue nécessaire. Mais pourtant, en laissant l'accusé parler en leur place sous le voile complaisant de l'anonyme, en le laissant juger dans sa propre cause, ces journaux se trouvent avoir agi sous son influence, et avoir abdiqué, pour lui rendre service, leur propre jugement, comme M. Damiron dans le fait qui a donné lieu à toute cette polémique.

II.

Quoi qu'il en soit, nous qui avons accusé, nous voici donc accusé à notre tour!

Grâce à Dieu, nous ne sommes pas accusé, du moins, d'avoir empêché la vérité de se faire jour, ni d'avoir altéré la pensée des morts, ni d'avoir falsifié des écrits, ni d'avoir mutilé un testament. Mais enfin nous sommes accusé.

Et de quoi? faut-il le dire?,... *De n'avoir pas accusé le seul M. Damiron.*

Oh! ici notre conscience se révolte. Si nous n'avions dû accuser que *le seul M. Damiron*, nous n'eussions accusé personne. Nous aurions supposé que les mutilations, altérations et falsifications s'étaient opérées toutes seules et par miracle. Car nous savons de

science certaine que M. Damiron ne les a faites que forcé et contraint.

M. Damiron accomplissait fidèlement sa tâche d'éditeur, quand M. Cousin l'a violemment interrompu dans cette fonction, et ne lui a donné que le choix ou d'anéantir complétement la publication des manuscrits de Jouffroy, ou de les falsifier. M. Damiron a pris ce dernier parti; il l'avoue, il se déclare coupable. Mais M. Cousin est-il innocent ?

M. Cousin a lu les feuilles qui étaient déjà imprimées et qui ont été cartonnées pour lui obéir; il a donc connu tous les traits qui le concernaient et qui ont été ou supprimés ou changés. C'est sur ces traits qu'il s'est fondé pour empêcher la publication. Il a signalé ces traits à M. Damiron, il les a peut-être notés de sa main. Ces traits ont été changés; M. Damiron se reconnaît coupable de ces changements. Mais M. Cousin est-il innocent?

M. Cousin a prétendu, pour empêcher la publication, que la veuve de Jouffroy, étant son héritière, avait un droit absolu sur ses manuscrits; qu'il fallait considérer l'intérêt de cette veuve et de ses enfants; que la pension universitaire qu'on a faite à cette veuve ne pourrait être continuée si le livre voyait la lumière. M. Damiron a eu la faiblesse de croire M. Cousin, et il a agi en conséquence. Il se reconnaît coupable. Mais M. Cousin est-il innocent?

M. Cousin a fait intervenir aussi dans sa propre cause l'Université; et, si nous sommes bien informé, deux réunions, au moins officieuses, de quelques-uns des membres du conseil suprême de cette Université ont eu lieu à ce sujet. Il a donc, par cette voie, et au nom de ce conseil, intimidé, troublé, démoralisé M. Damiron, qui, se voyant exposé à la désapprobation du corps dont il fait partie, n'a pas osé encourir une pareille désapprobation, et, ne pouvant toutefois se décider à supprimer un legs qu'il regardait, avant toutes ces persécutions, comme sacré, s'est décidé à accomplir ce legs tout en le mutilant. M. Damiron s'avoue coupable de n'avoir pas bravé cette haute désapprobation soulevée par M. Cousin. Mais M. Cousin, qui l'avait soulevée, est-il innocent?

Suffira-t-il donc, pour qu'il soit réputé innocent et renvoyé de l'accusation, qu'il dise : Ce n'est pas moi qui ai accompli matériellement le crime, c'est M. Damiron?

Eh! sans doute, c'est M. Damiron qui a été votre instrument, parce que vous l'avez forcé à l'être. Mais c'est vous qui avez accompli intellectuellement le crime.

Monsieur Cousin, vous êtes de ceux qui ont fait les lois de septembre et qui les appliquent. Or que disent ces lois? Poursuivent-elles seulement les faits *matériels*? Ne remontent-elles pas aux auteurs *intellectuels* de ces faits? Qu'une émeute ait lieu, et, d'après les lois que vous avez votées, tout écrit que la Cour des Pairs, où vous avez l'honneur de siéger, regardera comme connivant à cette émeute, même indépendamment de toute volonté précise de l'auteur de cet écrit, sera incriminé, et l'écrivain condamné, soit comme complice, soit comme auteur et cause première de la révolte et de tous les maux qui en seront résultés. Voilà la loi que vous avez votée, et dont vous êtes un des gardiens et des applicateurs. Cette loi, suivant nous, est injuste, en ce qu'elle néglige ou plutôt supprime un intermédiaire indispensable, la volonté ou le désir de produire le crime. Elle viole de cette façon le premier principe de toute saine législation, de toute pénalité légitime. Car elle punit, même lorsque la volonté du crime est absente. Elle suppose, en effet, une volonté générale du mal, et impute à cette volonté un mal particulier et défini, sans liaison manifestée, sans rapport démontré et certain entre cette volonté et le fait qui s'est produit. Mais cette loi a raison lorsque, ne se contentant pas des agents matériels du crime, elle remonte aux auteurs intellectuels du crime, lorsqu'elle dit : Un crime n'est pas seulement le fait de celui qui l'accomplit matériellement; il est encore le fait de celui qui le cause, en le provoquant, en l'ordonnant, ou en l'amenant par des voies quelconques.

Eh bien! je veux vous appliquer votre loi, mais en la dépouillant de ce qu'elle a d'injuste. Et ainsi ce n'est pas même votre loi, mais la justice ordinaire, que je veux vous appliquer.

Un délit a été commis. Celui qui l'a commis matériellement se reconnaît coupable. Mais vous voulez qu'il soit le seul coupable. Et moi je dis que vous êtes coupable aussi, et plus que l'homme qui vous a servi d'instrument; car vous êtes l'auteur du délit.

Si nous vous appliquions la justice des lois de septembre, nous dirions : — Lors même que M. Damiron eût agi sans être poussé par M. Cousin, M. Cousin serait coupable. Car M. Damiron est l'élève de M. Cousin; son intérêt est lié à celui de M. Cousin; il a vu le tort que les aveux de Jouffroy faisaient à l'Éclectisme, et il a voulu sauver l'Éclectisme. Donc l'Éclectisme en général est coupable de la fraude qu'il a commise. Donc le chef de l'Éclectisme, le maître de M. Damiron, celui qui l'a inspiré, celui qui l'a nourri de son

esprit, est coupable. En un mot, nous vous ferions un *procès de tendance*, et nous vous condamnerions comme la haute Cour de justice dont vous faites partie a condamné, il y a un an à peine, le rédacteur du *Journal du Peuple*, dans le procès Quénisset. Mais loin de nous cette législation exceptionnelle. Nous ne vous condamnons pas comme Dupoty a été condamné, par *tendance*. Nous jugeons d'après la justice ordinaire, et suivant les voies directes de l'équité.

Tous les jours, dans les tribunaux, on poursuit à la fois celui qui a voulu, qui a ordonné un crime, et celui qui l'a exécuté matériellement.

Or, dans le cas présent, est-ce M. Damiron qui a voulu le crime? Non, c'est vous.

Il y a un fait éclatant, solennel, aussi clair que la lumière, qui prouve que ce n'est pas M. Damiron qui a eu le premier l'idée du crime, mais que c'est vous.

Ce fait, je viens de le dire : *M. Damiron accomplissait fidèlement sa tâche d'éditeur, lorsque vous l'avez violemment interrompu dans cette fonction, ne lui laissant que le choix d'anéantir complètement la publication des manuscrits de Jouffroy ou de les falsifier.*

Le délit n'aurait pas été commis sans vous, sans votre intervention, sans votre volonté : donc vous êtes l'auteur du délit.

III.

Toute la défense de M. Cousin roule sur un point; elle consiste à dire : Si on m'eût laissé faire, j'aurais accompli le crime tout autrement; je n'aurais pas fait de maladresse; les écrits de Jouffroy n'auraient pas vu le jour; et ainsi il n'y aurait pas de corps de délit; ni M. Damiron ni moi, ne serions en cause; et tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Et là-dessus M. Cousin abandonne, désavoue, flétrit et déshonore son *dernier disciple*, M. Damiron : — Oh! le maladroit qui s'est laissé prendre! Pourquoi ne m'a-t-il pas écouté? Je lui disais bien qu'il n'y avait que risque et malheur à remuer les vieilles guenilles que lui avait laissées Jouffroy? Tant pis pour lui s'il lui arrive mal. Pourquoi s'est-il fourré dans cette galère? Quant à moi, je me lave les mains de tout ce qui a été fait. Je voulais anéantir ce qu'il

a voulu publier ; donc je ne voulais rien y changer ; car ce qu'on anéantit, on ne le change pas. J'ai proposé un avis, on ne l'a pas écouté ; je suis donc innocent de tout ce qui arrive, et j'ai même le droit de dire que je suis ignorant du fait. Je suis comme un général qui aurait proposé son plan avant la bataille, et dont on n'aurait pas suivi les idées. La bataille perdue, a-t-on le droit de lui reprocher la défaite? Vous vous êtes mis dans un mauvais cas : cela me concerne-t-il? Il fallait suivre en tout mon conseil, sans y rien changer. Je ne voulais pas de *mezzo termine*, moi. Une bonne suppression. Si on m'eût donné les manuscrits de Jouffroy, je les aurais jetés dans un puits, comme fit Roland du premier fusil inventé par le démon ; et il n'y aurait eu que *la postérité* qui aurait connu le fusil de Jouffroy. Mais la postérité s'en serait-elle souciée? Cela eût pu faire, tout au plus, par la suite, une esclandre d'érudits, comme mes recherches sur le manuscrit de Pascal. Mais nous n'aurions pas été présents à la discussion. Et l'on veut que je prenne part au chagrin de M. Damiron, que je m'en reconnaisse responsable! On veut que je le défende, que je me porte solidaire du tort qu'il nous a fait! Mais, en vérité, cela est absurde. Qui souffre le plus de tout cela? C'est moi. Qui donc a le plus à se plaindre? C'est moi.

Voilà, en résumé, la défense de M. Cousin. En doute-t-on? Qu'on relise les notes officielles des journaux qui lui ont ouvert une porte si complaisante.

DEUXIÈME PARTIE.

De l'inimitié personnelle que M. Cousin nous suppose contre lui.

I.

Nous allions sans délai les citer et les discuter, ces notes, vrais chefs-d'œuvre de diplomatie, si l'on peut appeler ainsi le mensonge habilement distillé. Mais une crainte nous arrête.

Quel est le reproche que M. Cousin nous a fait adresser par les journaux, et par lequel il a infirmé notre témoignage? Celui d'être son *ennemi personnel*. Sommes-nous donc l'ennemi personnel de M. Cousin? Est-ce par un esprit de haine que nous avons pris en main le rétablissement de la pensée de Jouffroy? Est-ce par un esprit de haine qu'aujourd'hui nous revenons sur ce sujet? Non, ce reproche est encore un mensonge. Nous sentons dans notre

cœur que nous sommes le juge de M. Cousin, et non pas son ennemi.

Mais on ne lit pas dans les cœurs, les cœurs ne paraissent pas à nu ; et puisque M. Cousin affirme que nous avons une inimitié personnelle contre lui, puisque plusieurs journaux se sont faits les échos de M. Cousin, il faut, avant d'aller plus loin, nous défendre contre ce reproche d'être mû par le bas sentiment d'une inimitié personnelle.

Nous entendons, en effet, deux voix qui portent à nos oreilles des conseils bien divers. L'une nous dit : Continue, tu as encore ici un devoir à remplir. Mais en même temps une autre voix nous dit : Si tu poursuis, on va t'accuser de plus belle d'agir par de mauvais motifs.

J'ai écouté ces deux voix, et pesé leurs conseils. J'accomplirai ce que je regarde comme un devoir. Mais j'ai besoin de montrer en quel sens je suis l'ennemi de M. Cousin, et comment je ne suis nullement l'ennemi de sa personne.

Lecteur, ce qui va suivre est ma justification. Elle n'a pas été, comme vous le verrez, préparée pour la cause. Lisez-la donc, avant de passer outre. Interrompre un moment ce qui nous occupe n'est pas seulement nécessaire pour moi, mais peut-être aussi pour vous, si vous voulez juger en toute connaissance dans le procès actuel.

II.

Il y a déjà plusieurs années que réfutant, dans un livre, la fausse philosophie de M. Cousin, je m'interrompais de même pour repousser le même reproche.

« Il est nécessaire, disais-je, avant de continuer la réfutation du système, que je m'explique sur les sentiments que j'ai pour l'auteur.

« Je l'ai beaucoup admiré, mais aujourd'hui je le plains. Je me rends cette justice que rien de personnel, rien qui sente l'égoïsme et l'intérêt privé, ne m'aveugle à son égard et ne me passionne contre lui. Tout ce qu'il pourrait y avoir de personnel en moi qui influât sur mon jugement, ce serait le ressentiment d'avoir été trompé.

« Nous avons eu l'exemple de tant de déceptions, nous avons vu tant d'hommes abjurer leurs croyances, nous avons prodigué tant de fois mal à propos notre attention, notre estime, notre sympathie, notre admiration même ; oui, la génération présente a fait de si rudes expériences en ce genre, qu'elle ne doit plus se sentir que de la réserve envers ceux qui osent encore lui parler de philosophie et d'at-

tachement à des principes. Ah! moi qui écris ces lignes, combien n'ai-je pas été trompé! Où sont-ils ces sages dont, jeune, j'écoutais la parole avec un religieux transport, dont je ne m'approchais qu'avec respect, comme le sectateur d'une religion s'approche du dieu qui va parler et rendre ses oracles? Où sont-ils ceux qui m'ont fait entendre d'austères leçons de liberté et de vertu? Je reconnais bien maintenant pourquoi, malgré l'attrait que je me sentais pour eux, je n'ai jamais reçu d'eux aucune véritable impulsion; pourquoi la parole d'un philosophe ignoré (1), cette parole substantielle et claire, entendue une seule fois, m'a plus frappé et plus éclairé que n'ont fait leurs discours retentissants. Lui, s'il vivait encore, il serait encore avec le peuple, qu'il voulait régénérer : eux, ils sont passés dans les rangs de l'aristocratie; philosophes parvenus, ils ont crucifié la philosophie sur toutes les croix, ils l'ont accolée à toutes les Chartes; et aujourd'hui qu'il ne leur en reste plus que le cadavre, ils voudraient vendre ce cadavre à la religion du Moyen Age, menteurs à la fois envers la Philosophie et envers le Christianisme. Mais si ces hommes ont trahi la Philosophie, c'est que réellement ils n'en ont connu que le nom; c'est à eux-mêmes qu'ils ont manqué, et non à la Philosophie.

« Oui, en effet (je fais de vains efforts pour arrêter une vérité qui veut s'échapper de mon cœur), j'ai connu M. Cousin prêchant les idées les plus révolutionnaires, je l'ai connu mêlé à l'insurrection du Carbonarisme, puis je l'ai connu rallié à la Restauration. Vous aviez changé, dites-vous, vous aviez changé de système à Berlin. Mais nous, nous n'avions pas changé. Voulez-vous donc être un tel tyran de la pensée, que le monde tout entier soit obligé de changer quand vous changez de système? Changer, pour un philosophe, c'est développer son principe de certitude, ce n'est pas l'abandonner brusquement pour en prendre un autre. Où preniez-vous, je vous le demande, votre certitude quand vous combattiez dans nos rangs? où la prenez-vous donc maintenant que vous nous abandonnez? Vous avez changé, dites-vous : nous, encore une fois, nous ne changeons pas; nous avons toujours la même foi dans la tradition de la Révolution Française : nous voulons continuer le combat.

« Nous le continuâmes en effet, et la révolution de juillet arriva. Je me rappelle que, pendant ces journées, je vis entrer M. Cousin au journal que j'avais fondé avec mon ami M. Dubois. Ce jour,

(1) Saint-Simon.

j'avais imprimé et signé le *Globe*, malgré les Ordonnances. M. Cousin était indigné. « Vous compromettez vos amis, me dit-il. La Res-« tauration est encore nécessaire pendant cinquante ans. Quant à « moi, je déclare que le drapeau blanc sera toujours mon drapeau. » Je ris de ses prophéties. Un mois ou deux après, il inscrivait en tête d'un volume de sa traduction de Platon qu'il avait pris une part active à la révolution de juillet; il se vantait devant la postérité de s'être emparé hardiment de la municipalité de son arrondissement, et il dédiait ce volume à la mémoire de Farcy, *mort pour les lois* (1).

« Si Farcy est mort pour les lois, nous combattions donc pour les lois quand vous vouliez nous empêcher de combattre!

« Mais pourquoi cette inscription adressée par vous à la postérité à l'occasion de la mort de Farcy? Farcy n'était plus de votre école quand il est mort en combattant. J'en atteste les dernières pages qu'il a écrites, et qui sont loin, bien loin de votre Éclectisme (2). Farcy était un jeune homme généreux, qui, voyant le peuple livré à la mitraille, trouva mauvais ce que vous faisiez, vous qui vouliez nous empêcher de combattre, le dit à ses amis, le dit plusieurs fois hautement, et s'en alla mourir. Farcy appartient à notre cause, à notre tradition, et non à la vôtre. Sa mort est trop belle pour que nous ne la revendiquions pas, et pour que nous ne vous demandions pas de quel droit vous avez fait votre profit de son martyre.

« Vous avez fait pour Farcy ce que vous aviez déjà fait pour Santa-Rosa, de la même façon, dans une dédicace, quand vous avez falsifié l'histoire, en insinuant en tête d'un autre volume de votre Platon que Santa-Rosa n'appartenait pas au parti révolutionnaire, et qu'il n'avait agi que dans l'intérêt politique de la maison de Savoie.

« Vos dédicaces sont sans doute chose glorieuse pour ceux à qui vous les décernez; mais pourtant, quand ils ont cru mourir pour leur cause, vous avez tort de les faire mourir pour le compte de votre Éclectisme.

« Il est vrai encore que telle est sur vous la séduction de votre système, qu'il a presque effacé dans votre mémoire le souvenir de

(1) C'est aussi ce que porte l'inscription consacrée à Farcy sur la place du Carrousel, et rédigée par M. Cousin.

(2) Voyez dans le *Globe* de 1830, mois de juillet, un article de Farcy sur un ouvrage de Benjamin Constant.

votre propre passé. A peine vous rappelez-vous combien vous avez été révolutionnaire. Il ne m'étonnerait pas que vous eussiez perdu le souvenir du Carbonarisme, par cette raison que vous ne figuriez pas de votre personne dans nos ventes. Combien en effet se sont plaints (et je vous citerai entre autres Sautelet, ce camarade de votre enfance et de la mienne, qui fut longtemps sous votre discipline, et qui s'est tué ayant perdu toute confiance généreuse et toute religion de la vie), combien, dis-je, se sont plaints que vous ressemblien, à cet égard, à la femme de l'Écriture, *quæ comedit, et tergens os suum, dicit : Non sum operata malum.*

« Je crois, moi, que l'on vous juge mal, qu'il n'y a chez vous dans ces sortes d'oubli qu'une erreur involontaire, et que c'est le système auquel vous vous êtes à la fin fixé qui égare ainsi votre imagination, et vous fait passer l'éponge sur des années de jeunesse qui ne s'accordent pas bien avec ce système. Mais cela étant, je n'en déteste que davantage votre système.

« Quand nous lisons dans l'histoire qu'un homme a abandonné un beau jour le parti auquel il appartenait, nous sommes parfaitement désintéressés dans le jugement que nous portons : c'est que cet homme a vécu dans un autre temps que nous. Mais si nous avions vécu avec cet homme, et appartenu au parti abandonné par lui, le jugement que nous porterions de lui serait, quoi que nous fassions, empreint de notre personnalité ; car et nos espérances déçues, et le souvenir douloureux des amis morts à la peine, soit qu'ils aient été frappés dans le combat ou qu'ils n'aient pu supporter plus longtemps la vie, et même le regret que nous éprouvons de ceux que de mauvais exemples donnés de haut ont fini par égarer, nous reviendraient malgré nous. Voilà, je le confesse, le cas où je me trouve. Mais voilà aussi, je le répète, tout ce que je sens en moi de ressentiment personnel contre M. Cousin ; car, du reste, je puis dire de lui : *Nec beneficio, nec injuria cognitus.*

« Je crois, en vérité, que j'aurais la même chaleur contre M. Cousin, en tant qu'il représente son système, lors même que je ne l'aurais jamais connu personnellement. Il peut y avoir seulement, dans cette circonstance que je l'ai connu, un motif de plus pour moi de faire triompher contre lui des idées que je crois plus vraies que les siennes et plus profitables à l'humanité.

« Si je n'avais pas cette chaleur, ou si j'avais honte de la montrer, ou encore si j'employais la ruse pour la déguiser adroitement, je démentirais moi-même la doctrine que j'ai émise, que le philo-

sophe n'est pas une pensée seulement, une pensée abstraite, mais une pensée entée sur un sentiment.

« Pour qu'un homme ait le droit d'en juger un autre, il faut que le sentiment au nom duquel il le juge soit pur de motifs égoïstes et intéressés : voilà la règle. Mais vouloir détruire le sentiment, vouloir que nous jugions indépendamment d'un sentiment, ceci est absurde ; et je ne connais en vérité que l'Éclectisme qui ait prétendu opérer dans le philosophe cette mutilation.

« Je m'interroge donc, je me scrute au fond du cœur, *intus et in cute*, et je me demande :

« Est-ce un sentiment personnel qui nous anime, quand nous reprochons à M. Cousin ses variations politiques? Non, c'est une conviction philosophique. Pour ne pas être blessé de ce qu'il a fait en politique, il faudrait que nous fussions nous-même de sa philosophie. Or son Éclectisme philosophique n'ayant pas notre foi, son Éclectisme politique ne peut avoir notre assentiment. Notre chaleur sur ce point est grande, il est vrai ; mais c'est que notre conviction est profonde.

« Est-ce encore une passion personnelle qui nous fait nous indigner contre M. Cousin, parce qu'il a déprécié, insulté la tradition philosophique du Dix-Huitième Siècle, sans avoir à donner pour excuse aucun attachement sincère pour le Christianisme ? Eh ! que serions-nous donc, si nous n'avions pas un juste ressentiment pour les dénigrements que l'Éclectisme a prodigués à la grande tradition française ! Avec quel aveuglement, en effet, avec quel absurde dédain, les éclectiques ont traité les grands hommes dont la pensée a produit la Révolution, et ne s'arrêtera pas là ! M. Cousin a été plus modéré peut-être que ses élèves ; mais comment lui-même a-t-il traité nos pères, nos devanciers, ceux dont la pensée a engendré notre pensée ? quel sentiment en a-t-il eu, quel hommage leur a-t-il rendu ? On trouve à peine dans ses ouvrages quinze ou vingt lignes consacrées aux penseurs de la France : et quelles lignes ! Obligé de citer Voltaire, voici ce qu'il en dira : « Qu'est-ce que Voltaire, mes-« sieurs ? Le bon sens universel et superficiel : or, à ce degré, le « bon sens mène toujours au scepticisme (1). » Voilà comment M. Cousin comprend le scepticisme de Voltaire ! Le scepticisme du Dix-Huitième Siècle venant de ce que Voltaire n'avait qu'un *bon sens superficiel !* Obligé de citer Rousseau, il veut qu'on néglige « ses

(1) *Cours de l'histoire de la philosophie*, tom. II, p. 12.

« premiers ouvrages, où Rousseau, dit-il, s'ignorait et se cherchait « lui-même (1), » et il ne voit d'ailleurs dans Rousseau « qu'un « système brillant et prononcé de spiritualisme, sous des formes « plus ou moins sévères (2). » Il appelle Diderot un philosophe obscur, et s'étonne que Buhle ait consacré une si grande place dans son Histoire à cet homme, « qui ne fut, dit-il, ni métaphysicien, ni « moraliste, ni politique (3). » Ailleurs, Diderot n'est pour lui remarquable que « par ses idées sur la théorie des beaux-arts ; c'est « un critique paradoxal et enthousiaste (4). » Voilà le Dix-Huitième Siècle pour M. Cousin ! Ainsi, tant que M. Cousin a occupé sa chaire, voilà les seuls hommages que les penseurs de la France aient reçus de lui ! Ah ! l'Allemagne était plus équitable envers eux que son disciple. Goëthe ne trouvait pas que Diderot fût un philosophe si méprisable, et l'Allemagne ne trouve pas apparemment aujourd'hui que Voltaire soit un homme si superficiel, puisque tant de ses écrivains répètent maintenant le scepticisme de Voltaire !

« Mais ce n'était pas assez pour M. Cousin de ne voir dans tout le Dix-Huitième Siècle de penseur un peu respectable que Condillac, ce n'était pas assez que de sacrifier la pensée vivante du Dix-Huitième Siècle et de la France aux élucubrations insignifiantes des psychologues de l'Écosse et des moindres penseurs de l'Allemagne : il fallait faire plus, il fallait courber ce géant, le Dix-Huitième Siècle, avec toutes ses aspirations d'avenir, aux pieds d'un maître, et c'est ce que M. Cousin a fait. Mais aux pieds de quel maître, grand Dieu ! le croirait-on ? aux pieds de Louis XVIII.

« Ah ! courtisan, c'était en 1829 que vous disiez à la jeunesse : — « Une *autorité supérieure* a tranché la question. *Celui qui a fait la « Charte a porté un jugement péremptoire sur le Dix-Huitième « Siècle.* Il a fait la part du bien et celle du mal ; il a condamné ce « qui était condamnable, il a légitimé ce qui était légitime... En der- « nière analyse, tout examiné et pesé, la part du bien et du mal « équitablement faite, il me semble, et je n'hésite pas à conclure, « avec mes deux honorables collègues et amis M. Guizot et M. Vil- « lemain, que le Dix-Huitième Siècle en masse est un des plus « grands siècles qui aient paru dans le monde. La mission que lui

(1) C'est apparemment le *Discours sur l'inégalité des conditions* qui ne plaît pas à M. Cousin. Quel dommage que le *Contrat social* ne soit pas aussi de ces premiers ouvrages !

(2) *Cours de l'histoire de la philosophie*, tom. II, p. 11.

(3) *Fragments*, p. 112.

(4) *Cours de l'histoire de la philosophie*, tom. II, p. 38.

« imposait l'histoire était d'en finir avec le Moyen Age ; il a rempli « cette tragique mission, il n'a rempli que celle-là. Il a détruit, il « n'a rien élevé ; il ne pouvait faire davantage. Sur l'abîme de l'im- « mense révolution qu'il a ouverte et qu'il a fermée, le Dix-Hui- « tième Siècle n'a guère laissé que des abstractions ; mais ces abstrac- « tions sont des vérités immortelles qui contiennent l'avenir. Le « Dix-Neuvième Siècle les a recueillies ; sa mission est de les réa- « liser en leur imprimant une organisation vigoureuse... Cette « organisation naissante est la Charte, que l'Europe doit à la France, « que la France doit à la noble dynastie qui marche à sa tête (1). »

« Quel amas de contradictions ! Si le Dix-Huitième Siècle est un des plus grands siècles qui aient paru dans le monde, si sa mission a été d'en finir avec le Moyen Age, s'il a accompli cette mission, il a donc détruit la religion de ce Moyen Age et l'organisation sociale de ce Moyen Age ; et par conséquent, s'il n'a rien mis à la place, la mission du Dix-Neuvième Siècle sera d'élever un nouvel édifice pour remplacer celui qui est tombé en ruines : il s'agit donc pour l'avenir d'une organisation religieuse et sociale à la fois. Mais quels yeux il faut avoir pour découvrir un tel système dans la Charte de Louis XVIII, et pour faire de ce monarque le Moïse de l'avenir ! Quel philosophe il faut être pour soumettre la philosophie à cette *autorité supérieure*, pour regarder comme *péremptoire* le jugement qu'un tel homme a pu porter sur le Dix-Huitième Siècle ! Ah ! vous prenez le transitoire pour le durable, vous êtes dupe d'un incident. Les abstractions du Dix-Huitième Siècle, que nous avons recueillies sur les bords de l'abîme, sont, comme vous dites, des vérités immortelles qui contiennent l'avenir. Mais l'avenir n'est pas ce misérable présent que des courtisans imbéciles adorent aux Tuileries. L'avenir, ce sera ce que, développée, produira la pensée du Dix-Huitième Siècle. En dernière analyse, tout examiné et tout pesé, pour parler comme vous, nous croyons que le Dix-Huitième Siècle a visé plus haut et ira plus loin que vous ne vous l'êtes imaginé dans vos chaires, vous et vos honorables collègues et amis M. Guizot et M. Villemain, et plus loin aussi que ne l'a voulu sur son trône votre respectable maître Louis XVIII.

« Comment veut-on que nous n'ayons pas de chaleur contre l'homme qui a fait un pareil abus de la science, qui a mis aussi platement le Dix-Huitième Siècle aux pieds de Louis XVIII, qui a

(1) *Cours de l'histoire de la philosophie*, tom. I, pag. 56-59.

fait juger Voltaire, Diderot, Jean-Jacques, ces grands hommes, par l'autorité supérieure de l'auteur de la Charte?

« Comment veut-on que nous n'ayons pas quelque indignation quand nous voyons M. Cousin répéter aujourd'hui, et même avec plus d'assurance, ce qu'il disait sous la Restauration? Cette Restauration, qui devait durer au moins cinquante ans suivant lui et ses collègues, étant tombée, ils ont fait à sa suite la Quasi-Restauration. Ne pouvant pas conserver le drapeau blanc, ils ont consenti à reprendre le drapeau tricolore; mais c'est pour eux tout de même. « *Je persiste*, dit M. Cousin (1). Des convictions fondées, non sur « des circonstances passagères, mais sur une étude approfondie de « l'humanité et de l'histoire, ne s'ébranlent point au vent de la « première tempête. Trois jours n'ont point changé la nature des « choses. » Il est vrai, trois jours n'ont pas changé la nature des choses; ce qui est aujourd'hui ressemble beaucoup à ce qui était avant ces trois jours. Mais voulez-vous que je vous dise pourquoi? c'est que vous avez professé l'Éclectisme sous la Restauration. Vous vous êtes mis, vous penseur, à la suite des choses, les choses sont restées ce qu'elles étaient. S'il ne s'élevait pas d'autres penseurs que vous, la nature des choses ne changerait jamais.

« Il faut convenir que M. Cousin, de même que ses collègues, fait tous ses efforts pour que la nature des choses ne change pas. « Il est content, dit-il, de l'état présent du monde, et il s'y tient. » On s'y tiendrait à moins, quand on n'a pas dans le cœur d'autre religion que l'Éclectisme. M. Cousin n'est-il pas à la Chambre des Pairs, au Conseil royal de l'Université, à la Faculté, à l'École Normale, à l'Académie, au Journal des Savants, à la Commission littéraire? J'ignore si je n'oublie pas quelqu'une de ses fonctions. Où est le temps où il montait à sa chaire pour laisser tomber des paroles telles que celles-ci : « Je me rendrai à moi-même ce témoi- « gnage, qu'au milieu des agitations de notre époque, parmi les « chances diverses des événements politiques auxquels j'ai pu être « mêlé, mes vœux n'ont jamais dépassé cette enceinte. Dévoué « tout entier à la philosophie, après avoir eu l'honneur de souf- « frir un peu pour elle, je viens lui consacrer, sans retour et sans « réserve, tout ce qui me reste de force et de vie (2). » On le couvrait alors d'applaudissements. Alors aussi il parlait de son *étoile philosophique*. « Le public, disait-il en 1828, verra mon but, mes « desseins, et pour ainsi dire cette étoile philosophique, etc. » Le

(1) *Préface* de la deuxième édition de ses *Fragments*, 1835.
(2) *Cours* de 1828.

public voit aujourd'hui ce qu'il ne voyait pas clairement alors. Il voit l'Éclectisme à l'œuvre, il voit le système mis en pratique. Voilà donc où son étoile a conduit M. Cousin!

« Il est vrai que M. Cousin nous dira qu'il est toujours dévoué à la philosophie, et que c'est pour la plus grande gloire de la philosophie qu'il travaille en ce moment. Que pouvait-il faire de mieux, ayant formulé l'Éclectisme, que de propager l'Éclectisme? Il lui fallait donc être une puissance. Or quelle puissance, en ce temps, a de l'éclat et de la solidité sans argent? Il lui fallait donc de l'argent. Et pour être une puissance durable, il fallait s'allier avec toutes les puissances. Et M. Cousin s'est allié avec toutes les puissances. Il y a deux puissances surtout, deux très-anciennes puissances, contre lesquelles la philosophie moderne avait toujours été en guerre : ce sont les rois et les prêtres. M. Cousin s'est fait courtisan des rois et des prêtres. Il rédige lui-même des *Catéchismes* très-orthodoxes, à ce qu'il assure, et il vote à la Chambre des Pairs avec plus d'acharnement qu'aucun vieux courtisan dans les procès de régicides, oubliant qu'il lisait autrefois en secret à ses élèves les journaux de Marat, après qu'il avait dans sa leçon publique excusé *les fautes du dernier des Brutus* (1).

« Je n'attaque pas l'opinion du juge qui siége au Luxembourg; mais je demande s'il n'est pas bien malheureux que le même homme qui a prononcé cette phrase sur le dernier des Brutus, et quelques autres semblables, devant la jeunesse studieuse qui venait étudier auprès de lui la philosophie, se soit montré le plus violent partisan des condamnations à mort dans les procès des révolutionnaires accusés de régicide. N'est-il pas odieux, par exemple, que dans le procès récent de Lavaux, reconnu innocent par la Chambre des Pairs, M. Cousin se soit levé *six fois* pour demander la mort? Il est vrai qu'en cas de condamnation la grâce royale était prête; elle n'eut à s'exercer que sur une seule tête. Il est notoire aujourd'hui que des erreurs judiciaires ont eu lieu ; il vient d'être révélé, dans un procès qui se juge maintenant en cour d'assises, que des hommes ont été envoyés à l'échafaud par une méprise. Et M. Cousin a été de tous les opinants le plus véhément pour qu'on envoyât ces hommes à l'échafaud! Que n'a-t-il pas dit pour la condamnation à mort des accusés Pepin et Morey! Il avait élevé son vote à la hauteur d'une théorie. Il voulait montrer, disait-il, aux bourgeois,

(1) « Je connais les fautes du dernier des Brutus, je pourrais les dire ; mais il y a « pour cet homme au fond de mon cœur *une invincible tendresse.* » Phrase célèbre de M. Cousin.

aux gardes nationaux, qu'on saurait aussi les frapper quand ils conspireraient ; et il a contribué à faire frapper des hommes qu'on nous dit aujourd'hui innocents des faits qui leur étaient imputés ! Et il avait fait autrefois, sinon l'apologie, au moins l'excuse de Brutus ! et il avait pris part à la conspiration du Carbonarisme ! et il lisait à ses élèves en petit comité les journaux les plus incendiaires des sans-culottes de 93 ! et j'ai entendu moi-même M. Thiers, à qui M. Cousin reprochait son admiration pour Robespierre, lui reprocher à son tour sa tendre sympathie pour Marat ! Qu'on ne parle plus des lâchetés du chancelier Bacon : je connais dans l'histoire de la philosophie des lâchetés plus grandes et sans compensation (1).

« Juste Lipse, cet autre éclectique, revenu de ses erreurs, conseillait aux princes le fer et le feu. Mais, plus heureux que Juste Lipse, M. Cousin a l'avantage d'appliquer ses nouveaux principes. Et devenu ainsi une puissance, revêtu d'armes à son usage, d'armes de toute espèce, invulnérable et monté sur le faîte, il nous dédaigne, et nous dit doctoralement : « La nature des choses n'a pas changé ; quant à moi, je me conforme à la nature des choses. »

« Mais ne voyez-vous pas que c'est là un cercle vicieux ? Comment, encore une fois, la nature des choses changerait-elle, si la philosophie s'emploie à arrêter le développement du monde ? Si la pensée décrète l'immobilité, comment voulez-vous que l'Humanité fasse des progrès ?

« Le dernier mot de votre philosophie est un impasse. Vous dites : « L'Humanité en est à tel point ; » et vous vous conduisez de façon qu'elle ne puisse faire un seul pas en avant. C'est un cercle vicieux, je vous le dis encore, qu'un tel raisonnement. Vous êtes dupe de la plus étrange illusion que jamais penseur se soit faite. Narcisse se mirait dans l'eau, et il aimait son image. Vous, vous confondez, faute d'idéal, la philosophie avec le monde présent, et vous retrouvez partout votre philosophie dans le miroir de ce monde. Comment, je vous le demande, en serait-il autrement ? Vous ne donnez pas au monde plus qu'il n'a ; il vous rend juste tout ce que vous lui donnez. Cela doit être. Votre illusion est évidente.

« Vantez-vous donc maintenant de la preuve *à posteriori* que

(1) Nous devons dire, pour être juste, que, dans les derniers procès jugés par la Chambre des Pairs, M. Cousin a eu une conduite modérée, et qu'il a souvent incliné aux mesures les plus clémentes. Si nos reproches ont contribué à ce changement, nous nous en félicitons.

le monde présent vous fournit! Prenez un air de triomphe pour nous dire que l'Éclectisme fait tous les jours de nouvelles conquêtes; que « le nom d'Éclectisme a retenti d'un bout de l'Europe à l'autre, » depuis que votre voix l'a prononcé? Proclamez-vous un grand philosophe, « parce que l'esprit du Dix-Neuvième Siècle s'est reconnu dans l'Éclectisme (1). »

« Il a dû s'y reconnaître, en effet; car c'était lui-même qui composait tout votre idéal. C'est lui que vous réfléchissiez : comment ne se serait-il pas reconnu? Vous avez appelé la nature actuelle des choses *Éclectisme*, et la nature actuelle des choses vous répond *Éclectisme*.

« Ce n'est pas là une philosophie. Que diriez-vous d'un peintre qui, au lieu d'un tableau, vous présenterait un miroir, et vous dirait : Ce miroir est le chef-d'œuvre de l'art; car il réfléchit parfaitement la nature; ce miroir est donc en lui-même un tableau, une peinture? Vous diriez que cet homme est insensé, qu'une glace est un produit de l'industrie, et non de l'art. Vous êtes ce peintre, votre Éclectisme est cette glace qui réfléchit la nature des choses et n'y ajoute rien. Votre prétendue philosophie est à la philosophie véritable ce que l'industrie est à l'art.

« Et M. Cousin est en ce moment le pouvoir éducateur de la France! Il exerce un empire officiel, sans limite et sans contrôle, sur l'enseignement de la philosophie, et par là sur toute l'éducation publique. Quel professeur n'est pas sous sa tutelle, sous sa loi, sous son gouvernement? Il use et abuse de son autorité. Il propage à son aise l'Éclectisme par la voie du *Compelle intrare*. Ah! quand nous pensons à ce que devrait être dans l'État le pouvoir éducateur, à ce qu'il sera dans l'avenir, l'éducation de nos enfants ainsi livrée à M. Cousin nous remplit le cœur de tristesse. Quoi! vous n'avez pas d'autre idéal que le fait présent, pas d'autre principe, pas d'autre foi, pas d'autre religion; et vous êtes le pouvoir éducateur de la France! Au moins ne nous refuserez-vous pas le droit constitutionnel de réclamer contre votre magistrature, et de trouver que votre tyrannie philosophique est exorbitante.

« Le lecteur est à même de juger maintenant si les reproches que nous avons à faire à M. Cousin sont le produit d'une passion personnelle, ou s'ils tiennent à des motifs sociaux et à notre conviction philosophique.

« Faut-il donc, à cause des personnes, ménager à tel point

(1) *Préface des Fragments*, 1833.

l'erreur, qu'on la laisse régner à son aise dans le monde? Serons-nous aussi utiles que nous pouvons l'être à ceux qui souffrent, si nous craignons de faire de la peine à ceux qui triomphent et qui oublient ceux qui souffrent? Quand on s'occupe des choses philosophiques, peut-on rien faire de mieux que d'imiter à propos dans leurs actions les grands maîtres de la philosophie? Or les plus sages et les plus calmes des hommes n'ont-ils pas donné l'exemple d'une justice sévère? »

III.

Lecteur, voilà en quel sens je suis l'ennemi de M. Cousin, et me fais gloire de l'être. Dans ces pages, qui, je le répète, ne sont pas fabriquées à dessein pour me défendre aujourd'hui, puisqu'elles sont écrites et imprimées depuis des années, vous avez pu découvrir tous mes sentiments, que je n'ai d'ailleurs jamais cachés, mais que j'ai au contraire avoués et proclamés chaque fois que l'occasion s'en est offerte.

C'est donc à dire que je suis l'ennemi de ce que M. Cousin appelle sa philosophie. Pour cela, j'en conviens. Je suis l'ennemi et, si l'on veut, *l'ennemi personnel* de cette philosophie qu'il proclamait en 1833 *la philosophie de l'État*, et dont il a écrit si orgueilleusement : *Le nom d'Éclectisme a retenti d'un bout de l'Europe à l'autre, parce que l'esprit du Dix-Neuvième Siècle s'est reconnu dans l'Éclectisme*. Quant à moi, quoi qu'il puisse m'arriver, je ne veux pas m'y reconnaître; et je dirais plutôt, comme cet ancien philosophe à qui Denys le Tyran ne laissait que le choix de l'approuver ou d'aller en prison : *Qu'on me conduise aux Carrières*.

Après cela, est-ce ma faute à moi si M. Cousin ressemble à son système, et si, lorsque je poursuis son système, c'est lui que je semble attaquer? Il y a eu des philosophes (à ce que l'on dit, du moins) qui ne ressemblaient pas à leurs idées; mais ce n'est pas M. Cousin. J'ai montré ailleurs que l'Éclectisme de M. Cousin n'est que le nom pompeux donné par lui-même à ses variations successives.

Certes, personne ne respecte plus que nous l'évolution sincère d'un philosophe. Nous comprenons à merveille qu'il y ait dans la vie d'un penseur diverses phases, que le génie ait un développement et revête successivement des formes en apparence fort différentes,

qu'il ait une enfance, une jeunesse, une virilité, et que sa décadence nécessaire, révélant le fini de l'homme, inspire même du respect et de la piété. Mais une évolution qui n'est qu'une série de variations, et qui n'aboutit qu'à légitimer le fait et à immobiliser le présent, une évolution qui semble, en définitive, n'avoir eu pour but que l'élévation d'un homme et sa fortune particulière, n'a rien à nos yeux de bien respectable.

L'Éclectisme est la formule philosophique d'un homme dépourvu de tradition et d'idéal. Un tel homme est indifférent ou sceptique par nature ; il peut avoir une belle, une vaste intelligence, mais son aspiration manque de base et de but, et par conséquent de règle. Or quand un système se réduit ainsi, faute de lien avec l'Humanité, à n'être, pour tout dire, que le nom propre de son auteur, comment séparer ces deux choses, l'homme et le système, de manière que, frappant sur le système, il n'en rejaillisse pas quelque chose sur l'homme? J'ai déjà déclaré ailleurs et je déclare de nouveau ici que, pour ma part, je regarde cela comme impossible.

Quand donc, par exemple, je reproche à M. Cousin *de n'avoir pas d'autre idéal que le fait présent, pas d'autre principe, pas d'autre foi, pas d'autre religion, et d'être le pouvoir éducateur de la France*, on dit que j'attaque personnellement M. Cousin, que je suis l'ennemi personnel de M. Cousin ; tandis que réellement j'attaque, *dans le pouvoir éducateur actuel de la France*, le défaut d'idéal, l'adoration idolâtrique du fait, le déficit de toute foi, l'absence de toute religion.

Mais on ajoute que j'y mets trop de zèle, pour que ce zèle soit pur, philosophique, et désintéressé !

Eh ! que sommes-nous donc, nous tous qui parlons philosophie ou politique, si nous n'avons pas le zèle de la vérité, et, par une conséquence nécessaire, la haine de l'erreur ! Ne peut-on avoir du zèle sans être coupable de quelque sentiment méprisable? Pour moi je pense et je sens que le zèle de la vérité et la haine de l'erreur sont au contraire un préservatif assuré contre les sentiments égoïstes et intéressés. Tout homme qui s'est élevé véritablement aux idées générales n'a pas de haine pour les personnes.

Montlosier, de nos jours, quand il dénonçait les Jésuites, était-il *l'ennemi personnel* des Jésuites ? Autant vaudrait demander si Pascal était *l'ennemi personnel* d'Escobard, si Socrate était *l'ennemi personnel* des Sophistes de son temps, ou enfin si notre maître à

tous, Jésus, était *l'ennemi personnel* des marchands qu'il chassait du Temple.

Pour qu'on puisse accuser justement un homme d'avoir une inimitié personnelle contre un autre, il faut qu'on puisse formuler ou au moins soupçonner les causes de cette inimitié. Or je défie bien M. Cousin de baser les motifs de la haine qu'il me suppose contre lui, autrement que sur ce point, mon amour du vrai et ma haine du faux. Et cela est si certain, que dans les notes officielles de sa défense, où il dénonce au public mon *inimitié personnelle*, il la déclare en même temps *inexplicable*.

Inexplicable !... Oh ! oui, je le crois bien, elle est inexplicable par des motifs personnels. Si vous ne savez attribuer à vos adversaires que des motifs égoïstes et intéressés, vous avez raison ; l'inimitié que vous me supposez contre vous est, sous ce rapport, inexplicable, car elle n'existe pas.

Mais, homme doué de tant d'intelligence et qui faites semblant de ne pas comprendre, faut-il donc vous expliquer pourquoi je parais votre ennemi ? C'est que je vous regarde, avec votre Éclectisme, qui ne vous quitte pas, qui marche toujours avec vous, comme une calamité publique.

Vous infiltrez depuis vingt ans à la jeunesse les plus pernicieuses erreurs, et il y a longtemps que pour m'excuser d'avoir attaché trop d'importance à votre Éclectisme et employé trop de temps à le réfuter, j'ai écrit cette page, qu'en cette occasion-ci j'ai prise pour épigraphe :

« Qu'on veuille bien considérer (disais-je) que ces erreurs (les « erreurs de l'Éclectisme) sont toute la philosophie que l'on en- « seigne depuis quinze ans à nos enfants, et que non-seulement nos « enfants, mais le public lui-même, sont depuis quinze ans victimes « de cette fausse philosophie. Si peu d'hommes ont le loisir ou « prennent la peine d'examiner les problèmes philosophiques, qu'on « s'en remet facilement sur ce sujet, le plus important néanmoins « pour l'État et pour les particuliers, à ceux qui sont officiellement « chargés de professer sur ces matières. Or si ces philosophes ac- « crédités et investis d'une certaine autorité dans l'État n'ont pour « toute philosophie, sous les grands mots dont ils s'abritent, qu'un « déplorable pyrrhonisme, voyez quel dommage en résulte ! Bacon « disait du scepticisme : *Le sceptique ôte à notre âme toutes ses « forces, et le vrai philosophe lui en rend l'usage.* Voilà le tort que, « suivant nous, l'Éclectisme fait à la France : il enchaîne les esprits, « il ôte à l'intelligence ses forces, comme dit Bacon ; il empêche tout

« sentiment religieux, social, patriotique, de germer et de croître ;
« il jette dans la société et dans le gouvernement de la société non
« pas seulement de la léthargie et une lâche torpeur, mais le prin-
« cipe de la démoralisation et de la corruption. En sorte que nous
« dirions volontiers de l'Éclectisme ce que Bacon disait encore du
« scepticisme : *La patrie et l'humanité réclament contre cette philo-*
« *sophie oiseuse.* »

TROISIÈME PARTIE.

Défense de M. Damiron.

I.

En cette occasion donc, où il s'agissait encore, au premier chef et de toute façon, de cette philosophie oiseuse contre laquelle, suivant Bacon, la patrie et l'humanité réclament d'un commun accord (car Éclectisme et Scepticisme c'est la même chose) ; en cette occasion, dis-je, ce que vous appelez le déchaînement de notre inimitié est-il un phénomène si étrange?

Il s'agissait d'un délit évidemment commis au profit de l'Éclectisme; et vous vouliez que je n'accusasse pas de ce délit l'Éclectisme, qui ne vous quitte jamais, qui marche toujours avec vous !

Et vous vouliez que j'accusasse uniquement M. Damiron, que je savais incapable d'une pareille initiative !

Le crime est à celui à qui le crime sert : *Is fecit cui prodest, vel cui prodesse debebit :* voilà un axiome que l'on applique tous les jours dans tous les tribunaux du monde, et qui en effet ne souffre guère d'exception. Un crime est-il découvert, on cherche celui ou ceux qui avaient intérêt à ce qu'il fût commis ; et même, sans autre indice, on les arrête souvent par précaution. Des indices se montrent-ils ensuite, on leur fait leur procès, et on base ce procès sur l'intérêt qu'ils avaient à la perpétration du crime. Réciproquement, les défenseurs des accusés croient leur cause gagnée, lorsqu'ils ont démontré que leurs clients n'avaient pas intérêt au crime. En un mot, cet axiome est la lumière de la justice. C'est ce que dit Cicéron, c'est ce que répètent après lui tous les grands maîtres de l'art judiciaire. Et ils ont raison. Car qui fait le mal dans le monde, qui commet des délits, des crimes? N'est-ce pas un seul mobile, *l'intérêt privé, l'égoïsme?* C'est ce mobile unique du mal, appelé par les anciennes religions le Diable, Satan, Python, le Serpent, et de mille

autres noms, c'est ce grand *séparateur*, qui, en nous *séparant* de l'Humanité, et par là de Dieu, nous fait coupables. Aimez, comme dit Jésus, Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même, vous ne serez jamais coupable ; vous serez ce que l'Évangile appelle un homme *de bonne volonté*, quand cet Évangile nous représente les anges chantant dans le ciel : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*. Mais l'Éclectisme n'a jamais compris l'Évangile.

Or donc, si l'axiome *Is fecit cui prodest* est vrai, qui avait commis le délit de censure et d'étouffement sur la pensée de Jouffroy? Qui, sinon l'Éclectisme?

Car, on ne peut se le dissimuler, l'intérêt pour l'Éclectisme d'étouffer la pensée de Jouffroy était immense. J'ai montré cette vérité dans mon premier article ; et qui ne la voit d'ailleurs aujourd'hui ?

D'où vient, en effet, le grand retentissement qu'a eu cette affaire? Est-ce seulement le scandale produit par l'altération d'un manuscrit qui en est cause? Ce scandale, sans doute, a soulevé toutes les consciences ; mais la raison de l'éclat que ce scandale a fait est plus profonde, et tient à l'intérêt immense que l'Éclectisme avait à commettre cette mutilation. La révélation de Jouffroy frappe, en effet, de mort, en la démasquant, la philosophie de M. Cousin. Dans un jour de bonne foi, M. Cousin avait dit : « On m'accuse de n'avoir fait qu'un obscur synchrétisme, de n'avoir rien découvert qui m'appartienne, d'avoir seulement exposé ou publié sous mon nom les idées des autres. J'ai fait plus qu'un livre, plus qu'un système. *J'ai fait Jouffroy*, et Jouffroy est *presque* un homme. » Jouffroy, en déclarant nuls quant à lui et votre enseignement et votre philosophie, en protestant qu'il n'était pas votre œuvre, vous arrachait ce qui, suivant vous, était *presque* une œuvre.

Aussi vous êtes-vous levé comme un dragon pour empêcher le fantôme de Jouffroy de revenir sur la terre. Vous aviez scellé sa tombe par un discours mystérieux dont nous avons expliqué le sens, et vous ne vouliez pas qu'elle se rouvrît. Vous aviez promis ironiquement les écrits posthumes de votre disciple *à la postérité*, et, conséquent avec vous-même, vous avez tout fait pour que les vivants ne les connussent pas. Il n'a pas tenu à vous qu'il n'en fût ainsi ; et si quelque chose a vu le jour, c'est à M. Damiron que nous le devons.

Oui (et ceci vous condamne d'une façon irrémissible), quelle que soit la faute que M. Damiron a commise, cette faute est ce qui a

sauvé la protestation de Jouffroy, que vous vouliez étouffer à jamais dans le froid cercueil où reposent ses cendres.

Tous les jours, pour échapper à un plus grand mal, on se résout à un moindre. Un prisonnier se mutile ou s'expose à mourir pour se sauver du cachot. Brutus contrefait l'idiot, pour tromper ses observateurs.

Ainsi a raisonné M. Damiron pour sauver le manuscrit de Jouffroy. Il a mal raisonné, il a mal agi; il a été faible, il a craint votre ressentiment; il n'a pas su vous braver, rompre avec vous, et vivre libre, heureux du sentiment d'un devoir accompli. Mais, s'il n'a pas osé vous résister, il n'a pas du moins voulu vous complaire jusqu'au bout, vous suivre jusque dans le mal plus grand que vous lui proposiez, la censure absolue, c'est-à-dire l'extinction absolue de cette pensée d'un mort, écrite pour protester contre vous tant que vivra le souvenir de votre Éclectisme.

Et moi qui avais le sentiment que tel avait été le rôle de M. Damiron dans cette déplorable affaire, vous auriez voulu que je l'accusasse tout seul !

Ah ! je le répète, je n'aurais en ce cas accusé personne.

M. Damiron avait imprimé d'abord fidèlement le manuscrit de Jouffroy. J'en avais la preuve, puisque les feuilles 8 et 9 du volume, *premier tirage*, imprimées par ses soins sans mutilation, avaient survécu dans quelques exemplaires. Comment donc aurais-je pu l'accuser d'avoir tout fait, tout fait à lui seul? Je le demande, n'est-il pas contre la raison de supposer qu'il ait lu les épreuves et donné le bon à tirer, pour se raviser plus tard et mutiler ces feuilles? Mais, s'il voulait mutiler, il aurait mutilé tout d'abord. Il n'aurait pas imprimé pour réimprimer ensuite avec des mutilations. Avant de confier le manuscrit à la presse, il aurait pu le changer à sa guise. Plus tard, en lisant les épreuves, il pouvait mutiler à son aise. Il ne l'avait pas fait; il avait imprimé sans changement, sans altération, sans mutilation. Donc si ensuite il a fait détruire ce premier travail, c'est qu'il a été contraint, par une autre conscience et volonté que la sienne, de faire ce qu'il n'avait pas fait d'abord.

Et vous vouliez que je l'accusasse d'avoir tout fait, *proprio motu*, sans la participation de personne... pas même de vous!

Mais songez donc que, si je vous connais, je le connais aussi. Songez que, cinq ans durant, je l'ai vu chaque jour fidèle à ses devoirs, loyal, honnête, d'une réputation intacte et méritée. Sa vie

tout entière était là pour repousser le soupçon que lui seul eût tout fait.

Car, s'il eût tout fait, quel homme était-il donc, puisqu'il n'avait pas même les motifs de passion ou d'intérêt direct et personnel que vous avez? Comment expliquer une pareille action, ou, pour mieux dire, une pareille folie, si elle eût été sienne complétement? Personne n'a vécu plus intimement avec Jouffroy; personne par conséquent n'a mieux su les pensées de Jouffroy sur vous. Sa cause, après tout, est celle de Jouffroy; les reproches que Jouffroy vous fait, il a le droit aussi de vous les faire. Et il aurait supprimé les pensées de son ami, sans y être contraint, sans y être même convié par personne, uniquement par prudence personnelle, et pour ne pas vous blesser! Mais un tel homme serait le plus lâche et le plus vil des adulateurs!

J'ajoute qu'il serait le plus absurde des hommes. Car, enfin, les mutilations qu'il a faites n'empêchent pas que l'ouvrage ne vous soit extrêmement défavorable et funeste. S'il avait agi spontanément, qu'aurait-il donc dû faire? Évidemment ne pas le publier du tout, le supprimer tout à fait, le renvoyer comme vous *à la postérité*.

Puis, en examinant, il était facile de s'apercevoir que tout, dans son travail d'éditeur, portait la trace d'une sorte de violence morale exercée sur lui. Sa Notice a été allongée après coup, et les dernières pages ne s'accordent pas avec les premières. Dans les premières, il parle comme un homme qui écrit librement; dans les dernières, on sent l'embarras et la contrainte d'un homme effrayé et qui a des remords.

Il y a un autre trait évident de la sincérité de M. Damiron avant qu'on le troublât dans son rôle d'éditeur, un trait irrécusable pour tout juge impartial et dont le cœur n'est pas glacé. Il y a un endroit dans cette Notice où, parlant des morceaux dont il se fait l'éditeur, il dit : « Tous sont rédigés et écrits de la main de Jouffroy. Ici tout « émane du maître lui-même ; non que tout soit en l'état où il l'au- « rait pu mettre, s'il l'avait revu, corrigé et arrangé pour l'impres- « sion; mais tout est du moins tel que, d'un premier jet, il l'a pro- « duit et exprimé. » Et M. Damiron, qui a écrit cela, aurait été l'auteur, le seul auteur des altérations! C'est lui, lui seul, qui en aurait conçu l'idée spontanément! C'est lui seul qui les aurait faites librement, volontairement! Non, cela est impossible. Le trait le plus fort que de Maistre ait pu trouver pour peindre le bourreau, c'est son calme avant et après son épouvantable office. Il dort, dit-il,

puis il tue, puis il dort. Un homme qui écrit froidement : « Voici la pensée fidèle de mon ami, telle que, d'un premier jet, il l'a produite et exprimée, » au moment où, de son chef, par une lâcheté de son propre cœur, sans contrainte, sans violence, il vient de la mutiler, ressemblerait au bourreau, il en aurait l'insensibilité machinale.

Comment M. Cousin n'a-t-il pas réfléchi à l'affreuse position qu'il faisait à M. Damiron en l'abandonnant comme il l'abandonne aujourd'hui !

Dans sa situation réelle, M. Damiron a commis une faute ; mais il n'a qu'une part de responsabilité. Il n'a pas agi seul, de son propre mouvement. Loin de là, il n'a fait que céder, obéir ; et encore a-t-il pu se dissimuler à lui-même qu'il faisait mal de céder ; il a pu revêtir sa faiblesse de certaines couleurs. Mais dans la situation que lui fait aujourd'hui M. Cousin, quelle différence ! Il a de son action tous les démérites ; initiative et exécution, tout lui appartient. Quand on lui reproche le calme et l'insensibilité du bourreau, quand on met en contraste ses paroles et son acte, il n'a rien à répondre.

QUATRIÈME PARTIE.

M. Cousin est coupable.

I.

Or, je le dis avec une profonde conviction, M. Damiron ne méritait pas cela, et M. Cousin a ajouté une mauvaise action à une mauvaise action. Il avait forcé M. Damiron à mutiler le manuscrit de Jouffroy, il ne lui manquait que de sacrifier M. Damiron au soin de sa propre défense.

J'avoue que puisque la chose a ainsi tourné, et que M. Damiron souffre plus qu'il ne devait souffrir, je me sens en partie responsable de ses chagrins ; car ayant accusé M. Cousin au premier chef, c'est M. Damiron seul que j'ai frappé.

Facit indignatio versus. Je ne sais pas railler, mais j'emploierai jusqu'à des armes que je ne manie pas ordinairement, pour montrer la perfidie de M. Cousin en cette occasion.

Voyons donc enfin cette défense, devant laquelle, certes, nous ne reculons pas, pour l'avoir ajournée jusqu'ici. Mais il convient de dire d'abord que cette défense s'est fait fort attendre, et voici pourquoi.

Que fait le sage Rominagrobis, ce philosophe éclectique des chats, qui a tant de tours dans son sac ? Voyant que souris et rats,

tous ont appris à le connaître, il fait le mort. Faire le mort, c'est le grand art des diplomates, quand ils n'ont pas la chance pour eux. Ils se tiennent cois, on les dit malades, mourants; ils attendent ce que pourra leur amener le hasard, et secrètement ils préparent ce hasard. M. Cousin a donc fait le mort.

L'*Univers* avait dénoncé la mutilation avant nous, dès les premiers jours de décembre; mais jusqu'au 11, où a paru son premier *memorandum*, M. Cousin n'avait pas donné signe de vie. On le disait fort occupé de sa restitution des mutilations de Pascal. Les mutilations de Jouffroy étaient faites depuis longtemps; il n'y pensait plus, ou paraissait n'y plus penser.

Il laissait M. Damiron se dépêtrer tout seul de l'affaire, ou s'y empêtrer; c'était déjà un signe qu'il soutiendrait plus tard que M. Damiron *tout seul* avait tout fait. Il revoyait au besoin (et nous en savons quelque chose) les lettres du trop généreux M. Damiron en réponse à l'*Univers* et au *National*. Il observait, s'il ne les dirigeait pas, les aveux de M. Damiron. Frappez-moi, s'écriait M. Damiron dans ces lettres ; c'est moi qui ai tout fait. — Bravo ! disait en lui-même M. Cousin ; s'il a tout fait, il est clair que je n'ai rien fait.

Cela dura dix jours; enfin, le onzième, M. Cousin, cessa de faire le mort, et, comme Rominagrobis, il tomba fort éveillé du sac de farine où il avait paru endormi pour l'éternité.

M. Damiron s'était perdu par ses aveux.

Quoi! mes enfants, dit alors M. Cousin à ses alliés (c'est au *Courrier français* qu'il parla tout d'abord), on prétend que je suis pour quelque chose dans une assez vilaine affaire. Sachez qu'il n'en est rien, et faites-le savoir au public. Mettez en avant l'intérêt de l'Université, cette sage et pudique Université, la fille aînée de nos rois. Il ne faut pas que la femme de César soit même soupçonnée.

Et là-dessus parut la première note diplomatique où la cause du César universitaire fut défendue. La voici :

« Plusieurs journaux s'entretiennent des mutilations et des trans-
« formations qu'a subies, entre les mains de l'éditeur, un écrit pos-
« thume de M. Jouffroy. *Nous partageons le juste étonnement que*
« *cet acte de censure a provoqué. On peut ajourner une publication,*
« *en vue des convenances ou de l'intérêt général, quand on n'a pas*
« *reçu le mandat impératif de saisir le public sans délai de la der-*
« *nière pensée d'un mourant. Mais il faut respecter cette pensée,*
« *quand on l'expose au grand jour, et n'imprimer que ce que l'au-*
« *teur a écrit.* Quelques feuilles ont supposé que l'éditeur du livre de

« M. Jouffroy avait agi, en le dénaturant ainsi, *à l'instigation de* « *M. Cousin*. Par une sollicitude que l'on comprendra, *pour la ré-* « *putation de l'Université*, nous avons voulu remonter à la source « de ces bruits ; et nous sommes autorisés à dire que M. Cousin *n'a ni* « *demandé, ni indiqué, ni connu les corrections, additions ou sup-* « *pressions qu'il a plu à l'éditeur d'opérer*. M. Cousin a donné *le* « *conseil d'ajourner cette publication*, et il l'a motivé *sur l'intérêt* « *qu'il porte à la mémoire de M. Jouffroy*. Mais il se défend haute- « ment de toute autre responsabilité. »

N'avais-je pas raison d'affirmer que la défense de M. Cousin consiste à dire : *Si on m'eût laissé faire, j'aurais accompli le crime tout autrement ; je n'aurais pas fait de maladresse ; les écrits de Jouffroy n'auraient pas vu le jour ; et ainsi il n'y aurait pas de corps de délit.*

Mais que cette note de M. Cousin est habile ! Il faut lui rendre justice. Nous ne dirons pas qu'on voit bien là un homme qui a été ministre, et qui veut l'être encore ; nous croyons qu'on peut être ministre et ambassadeur, et ne pas savoir si bien rédiger une pièce diplomatique.

Voyez, en effet, avec quel art M. Cousin dispose à l'avance sa défense personnelle, sans qu'il y paraisse, dans cet axiome préparatoire : *On peut ajourner une publication en vue des convenances ou de l'intérêt général, quand on n'a pas reçu le mandat impératif de saisir le public sans délai de la dernière pensée d'un mourant.* Cette phrase se glisse dans l'esprit du lecteur, comme une vérité simple et incontestable. Ce lecteur, ignorant l'usage qu'on veut en faire, l'accepte sans la regarder de trop près, parce qu'elle semble n'être qu'une préparation à cette restriction d'une morale sévère : *Mais il faut respecter cette pensée quand on l'expose au grand jour, et n'imprimer que ce que l'auteur a écrit.* Alors, mais alors seulement, vient le fait particulier, et le lecteur apprend avec édification que M. Cousin *a donné le conseil d'ajourner la publication*, et qu'il l'a motivé *sur l'intérêt qu'il porte à la mémoire de Jouffroy*. M. Cousin n'a donc pas manqué à la morale la plus stricte ; il a pour lui l'axiome préparatoire : *On peut ajourner une publication en vue des convenances ou de l'intérêt général*, etc. ; il a, de plus, *l'intérêt qu'il porte à la mémoire de Jouffroy*. — Le pauvre homme !

Mais pourtant si M. Cousin n'avait voulu ajourner qu'en vue de son intérêt propre, la question changerait de face.

Et si ce prétendu motif de *l'intérêt qu'il porte à la mémoire de*

Jouffroy n'était qu'une dérision, la question changerait encore, et prendrait une autre tournure.

Et si M. Cousin n'avait pas donné un simple conseil, s'il était intervenu sans avoir été consulté, ce serait encore autre chose.

Et si ajourner la publication, c'était l'empêcher à jamais; si l'ajournement ici équivalait à une destruction complète, ce serait encore différent.

Enfin si, pour ajourner ou pour empêcher à jamais la publication, M. Cousin avait effrayé par ses menaces, séduit par ses prières, parlé au nom de l'Université, abusé de ses fonctions publiques, ce serait bien une autre affaire.

Que devient donc l'habileté de M. Cousin et sa savante note diplomatique?

Une curieuse pièce qui montre l'habileté de M. Cousin.

Son axiome, qu'on peut ajourner une publication *en vue des convenances ou de l'intérêt général* est fort problématique. Car qui décidera des *convenances?* Ici c'était M. Cousin qui voulait décider des *convenances* à sa convenance.

Sans doute il n'y a pas de loi qui, en l'absence d'un testament formel, contenant des moyens d'exécution précis et déterminés, oblige à imprimer l'écrit d'un philosophe après sa mort. Mais nous nions pourtant que l'écrit posthume d'un philosophe qui avait compté sur la bonne volonté de ses héritiers puisse dépendre des *convenances* de ces mêmes héritiers. Ce prétendu droit des héritiers avait déjà été mis en avant par M. Cousin pour les manuscrits de Maine de Biran. Il les a gardés quinze ans, prétendant qu'il n'entrait pas dans les *convenances* des héritiers du philosophe qu'ils fussent publiés. Et pourtant Maine de Biran avait voulu qu'ils fussent publiés aussitôt que possible après sa mort, n'ayant pas eu assez de jours pour les publier lui-même.

Dans le cas présent, il est certain que Jouffroy avait entendu que ses héritiers livreraient au public son manuscrit, puisque M. Damiron dit dans sa Notice que ce manuscrit portait écrit de la main de Jouffroy : *A imprimer*. Or Jouffroy certainement n'avait pas entendu être imprimé dans un siècle. Sa volonté était donc précise, certaine; et abuser de ce que Jouffroy, plein de confiance dans sa femme et dans l'ami auquel il avait légué cette publication, n'avait pas cru devoir faire un codicille tout exprès et donner à ce sujet un *mandat impératif*, est une ruse digne d'Escobard.

Mais voici bien une autre escobarderie! M. Cousin fait dire au journal chargé de sa défense : *Nous sommes autorisés à dire que*

M. Cousin n'a ni demandé, ni indiqué, ni connu les corrections qu'il a plu à l'éditeur d'opérer. Ceci mérite un chapitre à part.

II.

Vous n'avez pas demandé, dites-vous, les corrections qu'il a plu à M. Damiron d'opérer.

Distinguo. Quand M. Damiron (je raisonne dans votre hypothèse) a mis, par exemple, *la prudence de M. Cousin*, au lieu de *l'inexpérience de M. Cousin,* vous n'aviez pas demandé qu'il fît cette correction précisément de cette façon ; mais vous aviez noté (au moins verbalement) la phrase, pour qu'elle disparût ou fût modifiée. Vous aviez donc demandé cette correction en essence, *in essentiâ*, comme on aurait dit, à l'époque de la Scolastique, sinon en forme, *in formâ* ou *formaliter*. M. Damiron, sachant ce que vous vouliez, a modifié dans le sens que vous désiriez. Il s'est fait l'instrument de votre censure. Son tort à lui est bien clair ; mais empêche-t-il le vôtre, et avez-vous le droit de dire que vous n'avez pas *demandé* cette correction ? Votre restriction mentale roule sur ce que (dans votre hypothèse), vous ne l'auriez pas demandée précisément sous cette forme.

Avez-vous également le droit de dire que vous ne l'avez pas *indiquée*, quand (dans votre hypothèse), vous l'auriez tout au moins, par vos observations, indiquée *à faire?*

Et de même, enfin, avez-vous le droit de dire que vous ne l'avez pas *connue*, parce que (toujours dans votre hypothèse), vous ne l'auriez connue *réalisée* suivant vos désirs que lorsque l'ouvrage a été livré au public ?

Vous ressemblez, en ce cas, à un faiseur de fausse monnaie qui aurait ses outils dans une chambre où il n'entrerait jamais, mais qui saurait faire agir ces outils sans mettre le pied dans ce laboratoire. Serait-il bien venu dire à ses juges : Je n'ai ni demandé, ni indiqué, ni connu ces fausses pièces qui ont été fabriquées sans que je les visse. Je ne les ai vues que quand on les a mises en circulation. Jusque-là je n'étais jamais entré dans la chambre où elles se fabriquaient. Mes mains sont innocentes, mon œil n'a jamais contemplé ces impuretés. J'invoque mon *alibi*. — Les juges lui répondraient : Vous étiez dans cette chambre où vous prétendez n'être jamais entré. Vous y étiez invisible, vous y agissiez sans qu'il parût. Vos mains et votre œil peuvent être innocents, mais vous ne l'êtes pas.

Mais si vous étiez entré vous-même dans le laboratoire ! !!...

III.

Nous n'avons pas l'intention de rappeler toute la polémique à laquelle ce procès, une fois porté au tribunal de l'opinion publique, a donné lieu. Mais nous ne pouvons cependant passer sous silence l'éloquente réprobation et les judicieuses remarques du *National*.

Le jour même où paraissait, dans le *Courrier*, la note de M. Cousin, que nous venons d'examiner, le *National* la réfutait indirectement, en répondant à M. Damiron, qui voulait être seul coupable :

« QUI AVAIT INTÉRÊT A CE QUE LE PUBLIC IGNORAT LA VÉRITÉ ? « M. Cousin. QUI AVAIT EMPÊCHÉ LA PUBLICATION DANS LA REVUE DES « DEUX-MONDES? M. Cousin.

« M. Damiron essaye de le justifier, et il ne voit pas qu'il l'accuse en le « défendant. Déjà, dans sa lettre à l'*Univers*, il nous avait appris qu'il n'a- « vait pas suivi l'avis de M. Cousin, et il nous dit aujourd'hui : *quel qu'ait pu « être son avis* GÉNÉRAL. Pourquoi tout ce jargon et ces mystères ? *L'avis gé- « néral,* tout le monde le connaît. M. Cousin voulait qu'on ne publiât pas *du « tout cette partie des œuvres de Jouffroy*; il y était attaqué, donc elle était « détestable. Il voulait mieux que la censure : il voulait la suppression totale « de l'ouvrage; il voulait enterrer les manuscrits dans la tombe de son ami. « M. Damiron n'a pas osé pousser la complaisance aussi loin, et, pour ména- « ger à la fois le mort et le vivant, il a pris ce juste milieu pitoyable qui « l'expose à tous les mépris. Aurait-il modifié la pensée de Jouffroy comme « il l'a fait, si M. Cousin n'avait pas été là ? Faible envers celui-ci, coupable « envers l'autre, plus coupable encore aux yeux du public, il a donné par ce « seul fait la mesure de cette secte ambitieuse et vaniteuse, qui vit de men- « songe et de charlatanisme; il a montré la valeur de cette philosophie éclec- « tique, qui n'est autre chose que la théorie de ces intérêts sordides, de ces « passions viles dont l'orgueil est le principe, et dont le succès est le dernier « mot. »

Trois jours après, le *National* insistait encore sur l'évidente culpabilité de M. Cousin, en ces termes :

« Nous ne voulions pas revenir sur cette censure déloyale et maladroite, « exercée par M. Damiron sur l'œuvre posthume de Jouffroy. La presse a été « unanime pour flétrir de pareils procédés, et il ne nous convient pas d'in- « sister sur une circonstance qui offre aux ennemis de l'Université une occa- « sion nouvelle de faciles déclamations. Mais il nous est impossible de laisser « passer, sans les relever, les notes officielles que M. Cousin a fait paraître « dans le *Courrier*, dans le *Constitutionnel*, et dans le *Siècle*. Ce philosophe, « encore plus ami de Platon que de la vérité, a raconté au public qu'il n'avait « ni autorisé, ni indiqué, ni même connu les mutilations qu'a subies l'œuvre « de Jouffroy. Il en rejette toute la responsabilité sur M. Damiron, et le sa- « crifice sans miséricorde.

« Qu'il nous soit permis de le demander : au profit de qui ont été faites « toutes ces suppressions? Quelle doctrine devait souffrir des révélations de « Jouffroy ? quel enseignement était attaqué dans sa base? Sauf deux passages « qui se rapportaient au Christianisme, tous les autres ont été tronqués ou « faussés pour ménager M. Cousin, pour plaire à M. Cousin, pour ne pas « laisser planer le plus léger soupçon de charlatanisme, de vanité, et d'impuis- « sance, sur les leçons, sur les écrits de M. Cousin. Jouffroy avait levé dou- « cement un des coins du rideau, et M. Damiron s'est hâté de couvrir le tem- « ple. Mais derrière ce rideau, et au fond de ces coulisses, quel était l'acteur « qu'on démasquait? quelle était la philosophie guindée, fardée, bavarde et « fausse, que Jouffroy arrachait aux lueurs de la rampe pour en montrer les « guenilles en plein soleil? Que M. Cousin nous réponde. Il s'était si bien senti « blessé, qu'il s'opposa énergiquement à ce que la *Revue des Deux-Mondes* « publiât un extrait de l'ouvrage; il en avait si bien compris la portée, qu'il « en avait demandé l'entière suppression. Il l'avoue lui-même : il ne voulait « pas qu'on publiât, il voulait qu'on *ajournât*, et il avait dit sur la tombe de « Jouffroy : « Il a laissé des écrits que la *postérité* connaîtra. » Il demandait « l'ajournement jusqu'à la postérité : il eût été plus commode pour lui, sans « doute, de n'être pas présent à la discussion.

« Voilà donc ce qui s'est passé : M. Damiron ne pouvait pas laisser dans « l'oubli les dernières pensées de son ami; M. Cousin exigeait qu'on en ren- « voyât la publication indéfiniment. Placé dans cette situation difficile, « M. Damiron a été d'une faiblesse coupable. S'il avait réussi à cacher la mu- « tilation, si la censure n'avait pas été prise en flagrant délit, M. Cousin en « aurait recueilli les profits et l'honneur, et il aurait été fort redevable à la « main habile de son trop complaisant ami. Aujourd'hui le faux est avoué, « l'honnêteté publique s'en indigne, et M. Cousin s'en vient bravement dé- « clarer qu'il n'y est pour rien, que M. Damiron est seul coupable; il assure « même qu'il a *partagé l'étonnement* de tout le monde, et il ajoute son « blâme personnel au blâme de la presse et du public.

« Nous n'avons pas épargné la critique à M. Damiron ; sa conduite a été « faible et condamnable; mais, du moins, il avait l'excuse d'un bon senti- « ment. Quelle excuse pouvons-nous trouver à la conduite de M. Cousin, qui « seul avait intérêt à la censure, qui seul en a été l'instigateur, et qui vient « aujourd'hui désavouer et condamner l'homme qui s'est dévoué pour le servir? « De quel mot qualifier cette conduite? »

IV.

Ce qui avait donné lieu à cette dernière réplique du *National*, c'étaient deux notes supplémentaires de M. Cousin, ou de ses amis, insérées dans le *Constitutionnel* et dans le *Siècle*.

Car il est surprenant combien, d'humble et silencieuse à l'origine, la défense de M. Cousin était devenue rogue et menaçante. On en jugera par cet extrait du *Constitutionnel*. Après s'être servi

des aveux de M. Damiron pour tout lui imputer, le journal officiel de M. Cousin ajoute :

« Qu'a donc fait M. Cousin? Quel est ce *conseil général* qu'il a donné à « M. Damiron? Consulté un peu tard, il a donné à M. Damiron un excellent « conseil : celui d'ajourner cette publication, et il l'a motivé, dit avec vérité « le *Courrier*, sur l'intérêt qu'il porte à la mémoire de Jouffroy.

« Des journaux, qui ont exploité cette affaire avec une passion et une vio- « lence inspirées par une inexplicable haine, affirment que M. Cousin, en « donnant ce conseil, voulait empêcher la publication des quelques critiques « que M. Jouffroy faisait porter sur ses leçons de l'École Normale. *C'est une* « *absurde calomnie*. Nous plaignons les écrivains qui ont tant de fiel et de « fureur, et qui aiment mieux accuser faussement que de ne point accuser.

« Nous concevons, du reste, que l'écrivain de la *Revue Indépendante*, adver- « saire déclaré de la religion chrétienne, ait cherché dans Jouffroy un complice « d'incrédulité, et se soit plaint de l'éditeur qui lui enlevait des textes à citer « contre le Christianisme. Mais que dire des journaux religieux, refusant de « croire, avec M. Damiron, que les doutes de M. Jouffroy s'étaient dissipés « dans les dernières années de sa vie; recherchant le scandale; se réjouissant « de l'espérance de trouver un incrédule de plus; accueillant avec transport « ce qui peut, disent-ils, envenimer la querelle?

« Nous croyons que tout ce qu'il y a d'ecclésiastiques sages et éclairés en « France tomberont d'accord avec nous pour blâmer ces spéculateurs de scan- « dale, et pour applaudir au conseil qu'avait donné M. Cousin de réserver « pour des temps plus calmes la publication de l'ouvrage posthume de « M. Jouffroy et le jugement définitif à porter sur les opinions qu'a profes- « sées pendant sa vie ce philosophe. »

Voilà un article qui sent l'hypocrisie d'une lieue.

Cet appel aux *ecclésiastiques sages et éclairés*, ennemis du scandale, quand il s'agit d'étouffer un scandale qu'on a produit, est bien dans la couleur du *Constitutionnel*. On a souvent reproché à cette feuille de ne tant poursuivre les Jésuites que parce qu'elle a hérité de leurs armes.

Et le beau zèle qu'on se vante d'avoir mis à ôter, par avance, des citations aux ennemis du Christianisme!

Et cette indignation à la Tartufe : On dit que M. Cousin était intéressé là dedans; *c'est une absurde calomnie!*

Mais voici le trait le plus charmant du morceau. M. Cousin, déclare-t-on, a été *consulté un peu tard*. Consulté un peu tard! Un de vos voisins s'occupe tranquillement à imprimer un livre. Vous en êtes instruit; son occupation vous déplaît; vous entrez chez lui, vous le menacez, vous lui faites perdre la tête, et il se jette par la fenêtre. Rentré chez vous, vous dites tranquillement à ceux qui vous interrogent : *J'ai été consulté un peu tard!*

V.

Un article du *Siècle*, venu ensuite, bien qu'empreint, par rapport au journal qui le publiait, d'une plus grande dignité, n'était cependant que le développement des notes insérées au *Courrier* et au *Constitutionnel*. Il y a plus ; sous des dehors très-graves, et avec une apparence de calme et d'impartialité, se cachait, non plus une plaidoirie, mais un arrêt souverain, ayant force de chose jugée et prononçant définitivement en faveur de M. Cousin. Voici cet article du *Siècle :*

« Nous regrettons d'avoir à nous occuper d'un fait qui est arrivé jusqu'au « public avec de fâcheux commentaires, et qui paraît devoir être un nouveau « sujet de dispute et de scandale entre les représentants de l'Université et les « plus fougueux apôtres de l'école ultramontaine.

« Voici, à travers les accusations passionnées et les justifications pleines « d'embarras, ce que nous sommes parvenus à démêler : M. Jouffroy, en « mourant, a laissé au nombre de ses manuscrits un Mémoire dans lequel, « revenant sur les premières impressions de sa jeunesse et sur les débuts de « son enseignement, il raconte comment la foi aux dogmes chrétiens s'est « retirée de son âme, et quel vide y ont laissé les leçons, suivant lui très- « insuffisantes, de M. Cousin.

« Chargé de la publication de l'œuvre de son ami, un professeur distingué « de philosophie, M. Damiron, s'est cru autorisé à modifier assez gravement « plusieurs passages de ce Mémoire, dans un double but qui ressort claire- « ment : d'abord, de dissimuler ou d'atténuer autant que possible les doutes « exprimés par M. Jouffroy sur la divinité et la durée du Christianisme; et en « second lieu, de faire disparaître les traits les plus vifs de la censure dirigée « par un ancien disciple contre l'enseignement philosophique de M. Cousin.

« Les adversaires, nous ne voulons pas dire les ennemis, que compte ce « dernier, soit dans les rangs du clergé, soit parmi les libres penseurs, se sont « émus à cette nouvelle, et de plusieurs côtés à la fois sont parties des inter- « pellations véhémentes, demandant compte, non pas à l'éditeur, mais à « M. Cousin, de la falsification de l'écrit de Jouffroy. M. Pierre Leroux, dans « la *Revue Indépendante*, a prouvé les altérations qu'a subies cet écrit en réta- « blissant le texte des premières pages. Sur ce point la démonstration est con- « cluante.

« Aussi le fait n'est-il pas nié. Mais M. Leroux va plus loin : il affirme que « M. Cousin est le véritable auteur des retranchements et des changements « qu'a subis la pensée de Jouffroy ; il l'affirme, en appuyant cette accusation « principale d'insinuations fort graves, et en lui prêtant d'odieux calculs « d'égoïsme et de vanité.

« Or, le *Courrier français* et le *Constitutionnel* se disent autorisés à décla- « rer « que M. Cousin n'a ni *demandé*, ni *indiqué*, ni *connu* les corrections, « additions ou suppressions qu'il a plu à l'éditeur d'opérer. » Et, d'un autre « côté, M. Damiron lui-même confirme pleinement cette déclaration dans deux « lettres où, après avoir donné à entendre que l'avis de M. Cousin était l'ajour-

« nement de la publication, il dit expressément que l'honorable pair de France « *a complétement ignoré* les modifications dont il assume, lui éditeur, toute la « responsabilité.

« Ce témoignage péremptoire nous semble mettre hors de cause le philoso- « phe sur lequel la *Revue Indépendante* fait retomber, nous ne savons pour- « quoi, tout le poids de ses amères incriminations. Quant à M. Damiron, « qu'on dit avoir été dirigé en cette occasion par d'autres conseils que ceux « de M. Cousin, si lui-même n'avait reconnu ses torts, si ses intentions, seule « excuse qu'il allègue, ne passaient pour droites et loyales auprès de tous ceux « qui le connaissent personnellement, nous croirions ne pouvoir trouver des « termes assez sévères pour qualifier sa conduite.

« Ce qu'il y a de plus sacré, de plus inviolable au monde, c'est la pensée « d'un homme, d'un écrivain qui n'est plus là pour la défendre, et qui en a « confié le dépôt à la fidélité de ceux qui lui survivent. Les regrets de M. Da- « miron prouvent qu'il n'a commis qu'une faute, et qu'il croyait remplir un « devoir envers son ami. Mais s'il n'avait pas cette excuse, qu'admettront dif- « ficilement ceux dont il n'est pas connu, il se serait rendu coupable d'un acte « de véritable impiété. »

VI.

Nous en avons appelé du *Siècle* à lui-même, par la lettre suivante :

« *A monsieur le rédacteur du* SIÈCLE.

« Paris, 15 décembre 1842.

« Monsieur,

« En lisant, dans le *Siècle* du 15, un article sur la mutilation d'un écrit « posthume de Jouffroy, où je suis nommé, ma première pensée fut de vous « adresser une réponse capable de me justifier, devant vos lecteurs, du repro- « che que vous me faites d'avoir dirigé contre M. Cousin *d'amères incrimi- « nations*. Mais je me suis bientôt aperçu que cette réponse dépasserait les « bornes d'une lettre, et je dois l'ajourner à la prochaine livraison de la *Revue « Indépendante*. Toutefois, je veux vous dire dès à présent qu'en dénonçant à « l'honnêteté publique un acte que vous qualifiez de *véritable impiété*, si j'a- « vais frappé le coupable qui s'avoue et qui ne fut que l'instrument, sans re- « chercher (parce qu'il est puissant) le vrai coupable qui se cache et qui pro- « fite, je croirais n'avoir rempli que la moitié de mon devoir. »

Et voici la réponse que le *Siècle* nous a faite, en insérant loyalement notre lettre :

« Nous n'avons qu'une réponse à faire à M. Leroux. S'il peut fournir la « preuve que M. Cousin a réellement exigé, dans son intérêt, de M. Dami- « ron, les falsifications que celui-ci a fait subir au manuscrit de M. Jouffroy, « nous ne trouverons pas ses incriminations *trop amères*, si graves qu'elles « soient d'ailleurs ; mais si elles ne reposaient que sur une simple conjecture, « elles nous paraîtraient profondément injustes. Or, jusqu'à présent, le dé-

« menti formel de M. Cousin s'élève contre ces imputations, fortifié par le té-
« moignage de M. Damiron lui-même. Ce dernier, dont l'aveu et les regrets
« sincères ont presque réparé la faute, s'est sacrifié, dit-on, pour mettre à
« couvert un *homme puissant*. M. Cousin ne nie pas, lui, qu'il ait donné le
« conseil d'ajourner la publication de l'écrit de M. Jouffroy. Attaquez-le donc
« sur ce point, c'est votre droit. Mais si c'était un autre, non moins *puissant*
« que lui, si c'était M. Villemain par exemple, qui, dans une intention par-
« faitement loyale et désintéressée, eût conseillé de publier cet écrit *avec quel-*
« *ques changements*, pourquoi vos accusations iraient-elles s'égarer sur
« M. Cousin? Cest là, avant tout, un fait à éclaircir. Nous serions désolés,
« quant à nous, si en voulant rectifier une erreur, nous étions exposés à en
« commettre une autre. »

VII.

On voit que la défense de M. Cousin va comme la Renommée, suivant Virgile : *Crescit eundo*. D'abord presque imperceptible, la voilà qui touche le ciel. D'accusé, M. Cousin va se faire accusateur.

Il était donc temps d'y mettre ordre, et de montrer qu'après avoir dit la vérité, toute la vérité à nous connue, et rien que cette vérité, nous n'entendons pas que le coupable, au lieu de se repentir et de se corriger, nous traite de calomniateur.

Puisque le dernier mot de M. Cousin ou de ses défenseurs est celui du *Siècle*, nous acceptons l'espèce de défi que nous fait ce journal. Nous nous adressons donc aux directeurs de cette feuille, lesquels ont toute notre estime, et qui, nous en sommes certain, n'ont laissé décider ainsi la question en faveur de M. Cousin, que faute d'être suffisamment éclairés, et nous leur disons :

Vous n'êtes pas contents de tant de preuves qui ont paru dans cette affaire; il vous en faut d'autres;

Vous n'êtes pas contents, par exemple, de cette preuve : *M. Damiron accomplissait avec intégrité sa fonction d'éditeur, lorsqu'il a été violemment interrompu dans cette fonction, et forcé de mutiler l'ouvrage ou de le supprimer* (ce qui se prouve par les feuilles du *premier tirage* qui ont subsisté);

Ni de celle-ci : *C'est bien M. Cousin qui a interrompu violemment M. Damiron dans sa fonction d'éditeur* (ce qui se prouve par ce qui s'est passé relativement à l'extrait qui devait paraître dans la *Revue des Deux-Mondes*);

Ni de celle-ci : *Le crime n'intéressait que M. Cousin, ou intéressait surtout M. Cousin; donc il est à M. Cousin.*

Ces preuves, dis-je, ne vous suffisent pas; il vous en faut d'autres.

Eh bien, permettez-nous d'abord de vous dire que vous êtes, en cette occasion, trop difficiles en fait de preuves. Car voilà trois preuves excellentes, qui se soutiennent mutuellement, et qui, réunies, sont irréfragables.

Qu'on forme un jury, et qu'on le compose au moyen des différentes corporations dont M. Cousin fait partie. M. Cousin est pair de France; qu'un pair de France soit membre de ce jury. M. Cousin est de l'Académie des Sciences Morales et de l'Académie Française; que chacune de ces académies fournisse un membre à ce jury. M. Cousin est conseiller de l'Université, et de plus professeur à la Faculté, bien que depuis douze ans il ne professe pas; que l'Université soit donc représentée, et doublement, dans ce jury. Que le Conseil d'État, la Légion d'Honneur, la Commission des livres, et toutes les Commissions dont M. Cousin peut être membre, y soient également représentées. Que le Journal des Savants, entretenu aux frais de l'État, et où M. Cousin vient d'écrire six articles sur les mutilations des *Pensées* de Pascal, y figure aussi. Enfin que les journaux où M. Cousin a introduit sa défense complètent le nombre des juges. Que les trois preuves que nous venons d'indiquer soient mises successivement en question. Il est certain, suivant nous, que les trois preuves seront faites d'emblée, et que, les trois preuves faites, M. Cousin sera déclaré coupable, à l'unanimité des voix.

Mais enfin vous n'êtes pas satisfaits; vous opposez toujours le témoignage de M. Damiron, la dénégation de M. Damiron, sans vous bien demander si ce témoignage signifie précisément ce que M. Cousin lui a fait signifier. Voyons donc ensemble ce témoignage.

Dans une première lettre, adressée à l'*Univers*, M. Damiron a dit, en termes fort obscurs :

« Pour ce qui regarde les personnes dont vous m'avez fait l'honneur d'as-
« socier le nom au mien, si elles avaient besoin d'être défendues, elles pour-
« raient l'être bien simplement. Il suffirait de dire que vous ne savez pas ce
« qui s'est passé entre elles et moi, et que, si vous le saviez, vous sauriez
« qu'après avoir provoqué et reçu leurs conseils, je suis resté libre de les
« suivre; qu'en fait je ne les ai pas suivis, et que je suis seul responsable du
« parti auquel je me suis arrêté. »

Dans une seconde lettre, adressée au *National*, M. Damiron a dit encore :

« Vous me permettrez d'ajouter, en ce qui regarde M. Cousin, que quel
« qu'ait pu être son avis général, que j'avais d'ailleurs sollicité, sur la publica-

« tion de cette partie de l'œuvre de M. Jouffroy, il est resté tout à fait étran-
« ger à cette publication elle-même, et qu'à la lettre il ignorait, lorsque le
« livre a paru, les changements qui avaient pu être faits, et que, par consé-
« quent, il n'avait ni exigés ni indiqués; il serait dans son droit en le décla-
« rant. Je le dis et je dois le dire pour moi beaucoup plus que pour lui. »

Voilà le témoignage dont M. Cousin s'est armé, et dont il s'est muré, comme dans une citadelle. Il est vrai que ces phrases ont donné le change au public, et M. Cousin en a largement profité. Mais pourtant l'énigme digne du Sphynx qu'a proposée M. Damiron n'est peut-être pas inexplicable.

Supposez que, consulté une première fois à la hâte, relativement à certaines phrases, M. Cousin ait conclu vaguement à l'ajournement, et que M. Damiron n'ait pas eu égard à cet avis. Supposez que plus tard, après l'éclat qu'avait fait dans le bureau de la *Revue des Deux-Mondes* l'extrait prêt à paraître dans cette *Revue*, M. Damiron ait remis à M. Cousin les feuilles déjà imprimées et les épreuves de ce qui venait à la suite, afin qu'il les lût, y notât tout ce qui l'offensait, et donnât son avis sur le tout. Supposez que M. Cousin ait, en effet, examiné, qu'il ait noté les phrases qui le blessaient principalement, et que, tout considéré, il ait été d'avis d'*ajourner*, comme il dit, la publication entière. Supposez que M. Damiron ait senti dans sa conscience qu'il n'avait pas le droit de supprimer l'écrit, et pensé qu'il était trop tard pour l'ajourner. Supposez que M. Cousin, irrité de cette résistance, ait caché sa passion personnelle sous le manteau du *décorum* universitaire, et de l'intérêt qu'il porte, comme il dit, à la mémoire de Jouffroy. Supposez qu'il ait fait intervenir aussi l'intérêt de la veuve, dont la pension serait, disait-il, inévitablement supprimée. Supposez que M. Damiron, troublé, et, comme je l'ai déjà dit, démoralisé par tant d'assauts, ait provoqué l'avis de quelques-uns des membres du Conseil de l'Université, et du chef de cette Université, M. Villemain. Supposez que plusieurs de ces membres (nous pourrions en nommer un, au moins) aient été d'avis qu'il fallait ou supprimer la publication ou imprimer sans rien changer au manuscrit; que d'autres, c'est-à-dire au moins M. Cousin, aient voulu la suppression sans miséricorde; et que M. Damiron, embarrassé, incertain entre sa conscience et les avis qu'on lui donnait, s'en remettant encore, sur un point décisif pour lui, à M. Villemain, celui-ci lui ait dit : « Quoi que vous fassiez, la pension de « madame Jouffroy sera conservée ; » qu'alors, certain de ce point, M. Damiron ait publié le livre, en ayant égard toutefois à toutes

les annotations ou peut-être... (nous verrons cela tout à l'heure)... à toutes les corrections de M. Cousin. Vous aurez un tableau, sinon tout à fait exact, du moins fidèle de ce qui s'est passé.

Et vous comprendrez alors comment M. Damiron a pu, sans mensonge apparent, écrire qu'*il avait provoqué les conseils* des personnes dont l'*Univers* avait associé le nom au sien. Il le pouvait dire d'autant plus, dans cette première lettre, que c'était M. Villemain que l'*Univers* avait surtout désigné, quoiqu'il eût aussi nommé M. Cousin. Vous comprendrez comment, sans mensonge apparent, M. Damiron a pu dire qu'*il avait sollicité l'avis général de M. Cousin;* et enfin comment il a pu écrire qu'*à la lettre* M. Cousin *ignorait, lorsque le livre a paru, les changements qui avaient pu être faits*. Il les ignorait, *à la lettre*, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, sans pourtant les ignorer. Il les aurait faits lui-même (ce qui, pour tout dire, est notre hypothèse), qu'il serait encore exact (quoique un peu jésuitique) de dire qu'il les ignorait, puisqu'il ne savait pas à quel parti M. Damiron s'était arrêté. Car, quant à lui, tout considéré, il avait renoncé à toute *suppression partielle*, et conclu à ce que tout fût supprimé. Ce fut là, nous en convenons, son *avis général*, il faut lui rendre cette justice.

Et maintenant êtes-vous satisfaits? Croyez-vous encore à l'innocence et à la candeur de M. Cousin? Ne voyez-vous pas qu'il ne lui reste que cette alternative, ou d'admettre qu'il est coupable, au premier chef, du délit qui a été commis, ou de se déclarer encore plus coupable, ayant été cause de tout (car M. Damiron coupable n'est que l'*effet* dont il est la *cause*), et n'ayant pas encore été satisfait de ce qui a été fait pour lui plaire, parce qu'il voulait davantage?

Je vous vois plus qu'ébranlés, messieurs les directeurs du *Siècle;* car vous êtes d'honnêtes gens, et vous eussiez mieux aimé que M. Cousin fît comme M. Damiron, qu'il s'avouât coupable, et qu'il montrât de la vergogne et du repentir.

Mais vous m'avez porté un défi, et vous aimeriez, pour être enfin bien convaincus, que j'y répondisse. Vous voudriez un fait nouveau dans la cause, un de ces témoignages simples, précis, irrécusables, que le hasard suscite quelquefois dans les procès, pour y jeter une lumière qui paraît venir d'en haut.

J'aimerais à vous satisfaire. Vous me demandez donc que je vous donne la preuve directe que M. Cousin a, dans son intérêt, exigé les suppressions. Ceux qui vous ont conseillé de me demander cela se croient bien sûrs de leur affaire. Comme M. Cousin voulai

obstinément *la suppression totale*, ils se croient bien certains que je ne pourrai pas prouver qu'il ait voulu *les suppressions partielles*. Ils réduisent donc tout le procès à ces termes, et ils vous ont persuadé, Messieurs, de le poser de cette façon. Vous, ne voyant pas la ruse, vous les avez écoutés.

Je pourrais, quant à cette intervention directe de M. Cousin dans les suppressions *partielles*, rejeter votre défi. Car je ne vous donnerais pas la preuve directe que vous me demandez, que je n'en aurais pas moins prouvé ma thèse. En effet : 1° ces falsifications ne se sont pas faites toutes seules; 2° M. Cousin les a demandées; cela est incontestable, puisqu'il demandait davantage; en ce cas, qui demande le plus, demande le moins; 3° ces falsifications étaient dans son intérêt; il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir. Donc il les a demandées dans son intérêt; et vous avez tort de chercher, dans M. Villemain, le *coupable puissant*, quand vous l'avez sous la main.

Mais vous me pressez, vous voulez plus que des inductions, quelque certaines, quelque évidentes qu'elles soient.

Voulez-vous donc mettre sur un seul coup de dé tout le sort de l'Eclectisme,

De l'Eclectisme méthode,

De l'Eclectisme système,

De l'Eclectisme théorique, et de l'Eclectisme pratique,

De l'Eclectisme enfin, et de son auteur?

Le voulez-vous? est-ce convenu?

Eh bien, nous acceptons. Et voici notre réponse :

Il existe entre les mains de M. Damiron une lettre de M. Cousin où celui-ci, occupé de préparer les mutilations qui ont été faites, lui écrivait : ME VOICI COMME ARNAULD SUR PASCAL!

M. Cousin avait, comme on voit, l'esprit plein de la double œuvre qu'il accomplissait en même temps, savoir la mutilation de Jouffroy et la restitution de Pascal.

Trouvera-t-on encore nos incriminations trop amères?

PIÈCES DU PROCÈS.

« Me voici comme Arnauld sur Pascal ! »
(*Lettre inédite de* M. Cousin)

Le lecteur doit être curieux de savoir l'issue de cette affaire. Il va être satisfait : *non est mora longa.*

L'écrit qu'on vient de lire parut le 25 décembre dans la *Revue Indépendante.* Le surlendemain, le *Siècle* contenait la lettre suivante :

A monsieur le rédacteur du Siècle.

« Monsieur,

« Je viens à regret dire encore un dernier mot sur une affaire qui a trop « occupé le public et relever une nouvelle assertion inexacte de la *Revue In-* « *dépendante.* Je déclare de nouveau que M. Cousin ne m'a jamais demandé « aucune des *mutilations* dont se plaint M. Leroux. Puisque la *Revue* parle « d'Arnauld et de Pascal, deux noms qui, il y a quelques mois, devaient être « souvent dans la bouche ou sous la plume de M. Cousin, je dirai qu'il appar- « tenait en effet à M. Cousin d'être consulté dans cette affaire comme Arnauld « l'avait été dans celle des *Pensées,* et je répète une dernière fois que l'avis « formel de M. Cousin, soit par écrit, soit de vive voix, a été de supprimer « pour le moment une publication qui lui semblait inopportune.

« J'ai l'honneur, etc.

« Damiron.

« Paris, le 26 décembre 1842. »

Nous avons répondu à M. Damiron et au *Siècle* en ces termes :

A monsieur le rédacteur du Siècle.

« Monsieur,

« J'ai été dans l'obligation de vous adresser, il y a quelques jours, une « brève réclamation, que vous avez loyalement insérée dans votre numéro

« du 17. J'annonçais à vos lecteurs que je répondrais *in extenso* dans la *Revue* « *Indépendante*. La lettre de M. Damiron, que je lis aujourd'hui dans votre « feuille, m'oblige à vous demander de nouveau l'insertion de quelques lignes.

« J'ai rempli exactement ma promesse. La *Revue* du 25 contient un article « intitulé : *M. Cousin auteur de la Mutilation d'un Écrit posthume de Théo-* « *dore Jouffroy*. Je termine ma démonstration en disant : — « *Il existe entre* « *les mains de M. Damiron une lettre de M. Cousin, où celui-ci, occupé de* « *préparer les mutilations qui ont été faites, lui écrivait :* ME VOICI COMME « ARNAULD SUR PASCAL ! »

« En signalant, pour dernière évidence, ce fait, qui m'avait été certifié par « des personnes dignes de foi, mais dont je n'avais aucune preuve matérielle, « je me fiais évidemment à la probité de M. Damiron, et j'avais une satisfac- « tion intérieure à lui rendre cet hommage. Ma confiance n'a pas été trom- « pée. Que dit, en effet, M. Damiron dans la lettre que vous avez publiée ce « matin ?

« Après avoir annoncé qu'il vient relever une nouvelle assertion inexacte « (ce sont ses expressions) de la *Revue Indépendante*, et avoir répété, à cet « égard, que M. Cousin ne lui a demandé aucune des mutilations qui ont été « commises, il ajoute : « Puisque la *Revue* parle d'Arnauld et de Pascal, deux « noms qui, il y a quelques mois, *devaient être souvent dans la bouche ou* « *sous la plume de M. Cousin*, je dirai qu'*il appartenait, en effet, à M. Cou-* « *sin d'être consulté dans cette affaire comme Arnauld l'avait été dans celle* « *des* Pensées ; et je répète une dernière fois que l'avis formel de M. Cousin, « soit par écrit, soit de vive voix, a été de *supprimer* pour le moment une pu- « blication qui lui semblait inopportune. »

« Certes, je ne pouvais demander une adhésion plus manifeste au fait que « j'avais signalé. Les noms d'Arnauld et de Pascal se sont donc trouvés en « cette occasion, et dans la bouche et *sous la plume* de M. Cousin. « Il lui ap- « partenait en effet, dit M. Damiron, d'être consulté dans cette affaire comme « Arnauld l'avait été dans celle des *Pensées*. » C'est-à-dire qu'on l'a consulté « à titre de chef d'école, et qu'il a donné son avis, à ce titre, de vive voix et « par écrit. Il a écrit la phrase : « ME VOICI COMME ARNAULD SUR PASCAL ! » « J'ignore si l'avis d'Arnauld fut de supprimer l'écrit posthume de Pascal ; « mais, ce qui est certain, c'est que cet écrit fut mutilé, comme vient de le dé- « montrer M. Cousin, après Condorcet. Ce qui est certain aussi pour moi, ce « qui doit l'être aujourd'hui pour vous, monsieur le rédacteur, et pour tout « le monde, c'est que M. Cousin n'a opiné pour qu'on supprimât l'écrit de « Jouffroy, *qu'après avoir pris une connaissance approfondie de cet écrit, et* « *mûrement médité sur chacune des phrases qui ont été mutilées*. Or, un tel « avis, ainsi motivé, emportait, au *minimum*, la mutilation.

« Ce simple rapprochement prouve qu'en accusant M. Cousin d'être l'*au-* « *teur* des mutilations de l'écrit de Jouffroy, je ne me suis pas livré, comme « votre journal l'avait dit (faute d'être suffisamment éclairé), à des incrimina- « tions trop amères.

« Recevez, etc.

« Paris, 27 décembre 1842. »

En insérant cette réponse, les rédacteurs du *Siècle* semblèrent abandonner ou plutôt abandonnèrent évidemment la défense de M. Cousin; car voici les seules remarques dont ils accompagnèrent cette insertion :

« M. Pierre Leroux, malgré les dénégations répétées de M. Damiron, affirme « de nouveau que M. Cousin est le véritable auteur des mutilations qu'a su- « bies l'écrit de M. Jouffroy. Il nous écrit à ce sujet une seconde lettre que « nous publions pour conserver dans la question notre position d'impartialité. « Le public jugera jusqu'à quel point les raisonnements et les inductions de « M. Leroux équivalent à des preuves positives. »

Plusieurs journaux interprétèrent la lettre de M. Damiron comme nous, et il était en effet impossible de l'interpréter autrement. Nous citerons seulement les réflexions de l'*Union Catholique* :

« M. Damiron aurait mieux fait, sous tous les rapports, de garder cette « fois encore le silence. Il vaut mieux se taire que de dire qu'on ne peut pas « parler, et de prétendre réfuter une *assertion inexacte* en la confirmant.

« Quelle est cette assertion inexacte que relève M. Damiron? M. Damiron « n'a-t-il pas entre les mains une lettre où M. Cousin a écrit ces mots : ME « VOICI COMME ARNAULD SUR PASCAL! Tel est le point sur lequel il n'y a qu'à « dire : OUI ou NON! Est-ce dire *non* que de répondre : « Les deux noms de « Pascal et d'Arnauld devaient être souvent dans la bouche ou *sous la plume* « *de M. Cousin.* » Évidemment cette phrase est un aveu; nous en prenons « acte.

« Ensuite M. Damiron déclare ce qu'il a déjà déclaré il y a un mois, à « savoir que M. Cousin ne lui a jamais *demandé aucune des mutilations* qui « ont été faites. M. Pierre Leroux a démontré que M. Cousin ne les a pas « *demandées*, mais qu'il les *a obtenues* comme pis-aller, tandis *qu'il exigeait* « davantage. C'est encore ce que vient assurer M. Damiron, quand il répète « qu'il appartenait à M. Cousin d'être consulté dans cette affaire, et que l'*avis* « *formel* de M. Cousin, soit *par écrit*, soit de *vive voix*, a été de *supprimer* la « publication.

« Il est donc prouvé :

« 1° Que M. Cousin, *consulté*, a donné un *avis* formel de *vive voix* et par « *écrit*;

« 2° Que les *mutilations*, exercées par M. Damiron, *sont dues au mécontentement* de M. Cousin;

« 3° Que M. Cousin a écrit ces mots qui retombent autant sur Port-Royal « que sur l'Éclectisme : « ME VOICI COMME ARNAULD SUR PASCAL! »

« Cette affaire n'eût-elle pas d'autres conséquences, à nos yeux elle n'au- « rait pas *trop occupé* le public. »

M. Damiron n'avait pas adressé seulement sa lettre au *Siècle*. Pourquoi donc n'a-t-elle été publiée ni par le *Courrier français* ni par le *Constitutionnel?*

N'est-ce pas évidemment parce que cette lettre ne plut pas à M. Cousin, et qu'elle ne cadrait plus avec sa défense?

M. Damiron avait été trop sincère; il n'avait pas nié que M. Cousin, occupé d'examiner l'écrit de Jouffroy, lui eût écrit : ME VOICI COMME ARNAULD SUR PASCAL! Il avait, au contraire, implicitement reconnu la vérité de ce fait; et, pour la première fois, il avait attribué à M. Cousin, en cette affaire, son véritable rôle, son rôle de *chef d'école*, appelé à donner son avis *de vive voix et par écrit*, les pièces en main, après examen et délibération. Notre assertion même que M. Cousin a fait ou au moins préparé par des annotations les mutilations qui ont été commises, bien qu'il ait définitivement conclu à la suppression totale de l'écrit, n'était pas réfutée ni mise en doute par M. Damiron. En un mot, M. Damiron nous accordait tout ce que nous demandions. Il se retranchait seulement, pour maintenir sa culpabilité personnelle, sur ce point que c'était lui qui avait consulté M. Cousin, et que M. Cousin ayant demandé la suppression totale, n'avait pas demandé les mutilations.

Le *Courrier* et le *Constitutionnel*, influencés apparemment par leur ancienne alliance avec M. Cousin, se gardèrent donc bien de publier cette lettre. Elle ne vit pas non plus le jour dans les *Débats*. Mais elle figura dans le *National*, entourée d'un commentaire accablant pour M. Cousin, qui s'obstinait à garder le silence. Voici cet article :

« Nous avons reçu, hier au soir, de M. Damiron, une lettre qui a besoin, pour « être comprise, de quelques éclaircissements. L'Éclectisme, en général, ne « se pique pas d'être clair, et c'est là son moindre défaut. Il en a de plus « grands, et l'affaire encore toute récente des œuvres posthumes de Jouffroy « vient de prouver aux plus incrédules que non-seulement cette doctrine est, « au point de vue de la philosophie, une œuvre de mensonge, mais qu'au « point de vue de la morale pratique, elle est une école d'intolérance, de des- « potisme et de détestables sentiments.

« M. Pierre Leroux, qui avait fait connaître avec des détails précis et une « série de preuves accablantes l'indigne mutilation des écrits de Jouffroy, a « été attaqué, à son tour, par les journaux de la gauche qui sont restés fidèles « au ministère du 1er mars. Ils ont blâmé, comme nous, cette censure inqua- « lifiable; mais ils ont été *autorisés* à dire que M. Cousin *n'avait ni indiqué* « ni même *connu les changements* qui avaient été faits. Nous avons déjà ré- « pondu, pour notre compte, à cette méchante défaite; M. Pierre Leroux

« vient d'y répondre à son tour, et son article est intitulé ainsi : *M. Cousin* « *auteur de la mutilation!* — Cela veut-il dire que M. Cousin est matérielle- « ment l'auteur, en ce sens qu'il a pris la plume, fait les changements de sa « main, exercé la censure avec sa griffe? Bertrand n'est pas si maladroit; et « le pauvre Raton, qui a déjà la patte brûlée, nous adresse aujourd'hui les « lignes suivantes. » (*Suit la lettre de M. Damiron, qu'on a vue plus haut.*)

« Ce pauvre homme est d'une résignation qui commence à devenir trop « humble, et, dans son appétit du martyre, il rejette la justification géné- « reuse sous laquelle M. Leroux voulait l'abriter. Mais, mon Dieu! monsieur, « vous vous donnez une peine inutile pour vous noircir et vous rendre plus « méchant que vous n'êtes. Songez donc que vous ne répondez pas un mot « aux preuves accablantes de M. Pierre Leroux. Oui, sans doute, c'est bien « vous qui avez coupé, altéré, changé, raccommodé les expressions de Jouf- « froy; l'on vous a fait la part qui vous est due; mais pourquoi voulez-vous « prendre celle des autres? Pourquoi voulez-vous vous montrer plus âpre « que vous n'avez été? — *M. Cousin ne m'a jamais demandé aucune des* « *mutilations.* — Nous le croyons bien, puisqu'il voulait la suppression totale « du manuscrit. Il n'est pas pour les moyens termes quand il s'agit de son « amour-propre, M. Cousin! il voulait qu'on supprimât le manuscrit ou « qu'on l'ajournât indéfiniment, c'était son *avis général*, pour employer votre « style. Mais cet avis général était fondé, sans doute, sur quelques raisons? « Eh bien, M. Leroux les explique, et vous ne lui répondez rien. Est-il vrai « que vous aviez imprimé textuellement ce que Jouffroy avait écrit? Oui: les « feuilles connues avant la mutilation le témoignent. Ainsi, vous n'aviez pas « l'intention de mutiler, vous n'aviez pas l'intention d'ajourner, vous aviez « donné purement et simplement le manuscrit de Jouffroy sans y changer un « mot, et l'impression allait son train lorsque M. Cousin est venu se mettre « à la traverse. Alors, vous l'avez consulté; alors il a parcouru l'œuvre; « alors il a noté lui-même les passages qui rendaient la publication *inoppor-* « *tune;* et vous, qui aviez un traité, qui aviez déjà neuf feuilles prêtes, qui « ne pouviez pas alors accepter l'*avis général*, vous avez cherché à raccom- « moder en mutilant. — M. Cousin s'est-il borné à un *avis général?* Loin de « là : il a usé de menaces envers la veuve de Jouffroy, il a été jusqu'à la me- « nacer de *lui faire perdre sa pension*, et il a fallu que le ministre vous rassurât « vous-même contre ces colères pour que le travail fût continué. — C'est là « ce que M. Leroux raconte, et vous croyez répondre à des faits si graves « en déclarant qu'il ne vous a demandé aucune des mutilations dont on s'est « plaint!

« Allons, allons, ne remuez plus cette sale affaire. Buvez à la coupe, mais « ne l'épuisez pas; il y a de la honte pour deux, et la lie qui est au fond « n'est pas pour vous. Votre rôle est celui d'un homme faible; nous n'avons « pas de termes polis pour caractériser celui de M. Cousin. M. Leroux, qui « l'a connu, cite dans son dernier article des faits fort curieux. Ainsi, par « exemple, le jour des Ordonnances, le *Globe* parut courageusement, signé « par M. Leroux, M. Cousin arrive au bureau et s'écrie : « Vous compromet- « tez vos amis. La restauration est nécessaire à la France pendant cinquante « ans. Pour moi, je le déclare, je n'aurai pas d'autre drapeau que le drapeau « blanc! » Un mois après, ce même homme se vantait dans une préface d'avoir

« pris une part active à la révolution de juillet, de s'être emparé de la mu-
« nicipalité de son arrondissement, et il dédiait sa préface à *Farcy*, *mort pour*
« *les lois !*

« Nous n'avons pas besoin d'insister ; une telle impudence se flétrit toute
« seule, et il nous tarde à nous-mêmes de clore une discussion où nous ren-
« controns des caractères si humbles, ou des âmes si..... Nous ne dirons pas
« le mot : le public le trouvera. »

Et nous aussi, il nous tarde de clore cette discussion ; et puissions-nous n'avoir jamais une autre discussion semblable ! Le rôle de *justicier* ne nous va pas ; et nous ne l'avons accepté en cette occasion que parce que la nécessité de l'accepter était évidente. Nous le répétons, la main sur notre cœur, le mobile qui nous a fait prendre la plume, le seul mobile qui nous l'ait fait prendre, c'est l'intérêt de la philosophie et le souvenir de Jouffroy !

APPENDICE.

APPENDICE.

Pour combattre la fausse image que M. Cousin s'est plu à donner à Jouffroy dans l'Oraison funèbre prononcée sur sa tombe, et les fausses allégations exprimées ou insinuées par M. Damiron sur les croyances de son ami dans la Notice placée en tête des *Nouveaux Mélanges*, nous nous sommes appuyés surtout du morceau intitulé : *Comment les dogmes finissent.*

Suivant notre opinion, exprimée plusieurs fois, l'œuvre philosophique de Jouffroy est là tout entière. C'est, comme nous l'avons dit, pour écrire et développer ensuite ces quelques pages, sans les dépasser, que Jouffroy est venu sur la terre, et c'est par elles qu'il restera dans l'histoire de la pensée française.

Or, en novembre 1841, Jouffroy vivant encore, nous revendiquâmes ces pages, qu'il nous avait données autrefois pour *le Globe*, où elles parurent en 1825, sous notre responsabilité personnelle, comme gérant de ce journal. Nous les revendiquâmes pour en faire l'Introduction de la *Revue Indépendante.*

Nous savions que, tout en sentant vivement le reproche, Jouffroy, au fond de son cœur, nous saurait gré de nous être fait une arme de ce qui est et restera son expression la plus sublime. Il en fut ainsi, et nous avons la certitude qu'il éprouva ces deux sentiments.

Que ces pages, donc, soient pour nous un legs, que nous tiendrons à honneur de défendre et de conserver. Puisque ses amis, les uns par faiblesse, les autres par intérêt, abandonnent ses vrais titres de gloire, renient sa vraie pensée, et falsifient ses ouvrages, montrons-leur que leurs efforts sont inutiles, et que nous avons pour notre cause le vrai Jouffroy, Jouffroy tout entier.

INTRODUCTION DE LA REVUE INDÉPENDANTE.

(Novembre 1841.)

A quiconque, usant de la liberté de la presse, prétend fonder une tribune pour influer sur l'opinion publique, on a le droit et

l'habitude de demander tout d'abord : Qui êtes-vous, et pourquoi vous levez-vous?

Les rédacteurs de la Revue nouvelle n'ont pas la prétention de s'affranchir du prospectus obligé; mais ils ont imaginé (l'idée peut paraître bizarre) de charger de leur réponse les hommes qui gouvernent la France depuis dix ans.

Ils les ont donc réunis, tous ou presque tous, et ils leur ont dit : Nous avons le droit de vous imposer de faire notre besogne. Peignez l'époque où nous vivons; révélez hardiment et sans fard le néant et l'hypocrisie des opinions officielles; démontrez la nécessité, l'indispensable nécessité de dogmes nouveaux.

Il y avait là nombreuse société, de fortes têtes, des historiens, des littérateurs, des professeurs de philosophie. On nous a écoutés, on nous a obéi. Le plus grand esprit de tous, peut-être, nous a fourni le programme demandé.

Lecteur, vous en doutez; vous allez en avoir la preuve. Il faut que vous sachiez que nous avions un talisman pour nous faire écouter. Ce talisman, le voici : Les hommes dont je vous parle ont professé autrefois, en société avec nous, des principes que nous professons encore. Nous commençons à vieillir; nous avons vu déjà beaucoup de novateurs s'arrêter en chemin, pleins d'ardeur au début, bientôt fatigués de la longueur de la route. Nous en avons vu d'autres, vrais Judas, passer en un instant d'un camp à un autre, de la vérité à l'erreur. Voici donc quelques pages d'un de ces *tombés*, comme les premiers Chrétiens nommaient ceux qui abandonnaient les dogmes nouveaux pour retourner aux faux dieux; des pages fort belles en vérité, et que nous voudrions arracher à cette chute, et diriger honorablement vers l'avenir.

Assurément, si quelque chose pouvait servir à nous confirmer dans nos croyances, ce serait de les retrouver, à un certain degré du moins, chez nos adversaires, quand les passions n'obscurcissent pas leur intelligence. Nous sommes loin, par conséquent, de repousser l'appui que leur parole peut nous prêter; et ce n'est certes point par une sorte de jeu et de ruse, indigne de nous comme du lecteur, que nous allons reproduire littéralement la profession de foi philosophique de l'ancien *Globe*, pour servir d'introduction à la *Revue Indépendante*.

Combien de ministres, de conseillers d'État, de chefs de l'Université, de députés, de pairs de France, d'ambassadeurs, de

magistrats, d'hommes politiques de toute espèce, sans compter les académiciens et les bibliothécaires, sont sortis de ce modeste journal *le Globe*, fondé originairement par nous en 1825. Qu'ils permettent donc à d'anciens collaborateurs de leur demander compte de l'abandon qu'ils ont fait des principes proclamés alors en commun. Il semble que la pensée soit un don assez divin pour qu'on ne doive pas en faire un art de tromper les hommes.

Qui a écrit les pages dont nous nous emparons aujourd'hui comme de notre bien? Qui les a applaudies, sanctionnées? Faut-il vous nommer, vous tous à qui, depuis dix ans, le gouvernement de la France est échu? Vous qui traciez cette peinture de la vérité nouvelle aux prises avec les vieux dogmes, et vous qui applaudissiez avec nous, où êtes-vous donc? est-ce un rêve? Vous êtes ce *pouvoir persécuteur de la vérité* que vous dénonciez alors avec tant de verve et sous des couleurs si énergiques.

Nous nous rappelons encore le jour où parurent pour la première fois, par nos soins, les pages que nous allons citer. Nous nous souvenons, comme si c'était hier, des acclamations unanimes qui les accueillirent. On proclamait la pensée du philosophe qui les avait écrites la pensée de tous; tous les auraient signées, ces pages, si belles, disait-on, si rayonnantes de vérité, si heureuses de style..... Vous les avez écrites, ou vous les auriez signées : relisez-les donc maintenant.

Qui répondait devant les procureurs du roi de la Restauration des hardiesses de votre pensée?... Ah! si j'ai été trompé, laissez-moi prouver au moins que vous m'aviez donné des gages, et que vous n'avez pu me tromper qu'en me laissant des arrhes. J'ai gardé le drapeau, je vous le montre encore.

De grâce, permettez-nous de répéter, comme un écho, quelques unes des belles choses que le sentiment de la vie vous inspira jadis.

Nous avons le droit de les reprendre, ces pages ; elles sont à nous, puisque vous les avez abandonnées. Nous avons cru, nous, aux vérités qu'elles renferment; nous y croyons encore. La vérité est à ceux qui l'embrassent d'un cœur sincère et qui lui restent fidèles.

Elles sont vraies aujourd'hui, ces pages, comme elles l'étaient il y a quinze ans. C'était bien du Christianisme et de la Monarchie que vous entendiez parler, quand vous traciez ce tableau de la lutte des anciennes et des nouvelles croyances. C'était l'époque

d'émancipation du Protestantisme et de la Philosophie que vous aviez sous les yeux ; c'était le Dix-Huitième Siècle et la Révolution française qui vous inspiraient ; vous ne faisiez que traduire en généralités abstraites les faits et les images qui se pressaient devant vous. Votre inspiration fut réelle, cette fois ; et voilà pourquoi vous êtes si heureux, soit lorsque vous dépeignez les premières phases de l'émancipation, le vieux dogme d'abord ébranlé dans l'opinion, ensuite menacé dans son existence matérielle, les dominateurs et les tyrans qui s'éveillent, le bourreau chargé de tuer la pensée, puis le sang des martyrs fécond en vengeurs ; soit lorsque vous nous représentez, après le triomphe, l'impuissance de la critique, le vide où elle laisse toutes les âmes, et le besoin de nouvelles croyances.

Devant des idées générales si grandes par elles-mêmes, et si imposantes par la masse des faits qu'elles résument, tout doit s'incliner. Car il n'y a pas de milieu, pas de tergiversation possible : si cette peinture des derniers siècles et de l'époque présente est vraie, la raison qui a conçu de telles pensées doit s'y conformer. Il semble donc que non seulement notre esprit, mais notre cœur, et par suite nos actes, doivent se ranger sous la domination de ces idées mères que notre âme a une fois comprises et embrassées.

Et pourtant aujourd'hui quelle distance nous sépare de ceux qui, il y a quinze ans, signaient ce symbole avec nous ! Entre eux et nous, que cet écrit, signé d'eux et de nous, serve de jugement !

Il est une dernière phase surtout de la lutte des idées nouvelles contre les vieux dogmes que vous avez peinte avec une admirable vérité. C'est la phase où nous étions sous la Restauration ; c'est la phase où nous sommes encore sous votre gouvernement. C'en est fait désormais des vieux dogmes ; ils sont vaincus. De par les penseurs, et de par le peuple, qui a fini par comprendre les penseurs, ils sont vaincus. Et pourtant ils règnent, ils dominent, ils tyrannisent. Ils règnent, grâce à quoi ? vous l'avez dit, vous l'avez buriné ; ils règnent *par la morale de l'intérêt.*

Hélas ! votre peinture, loin de perdre, a gagné avec le temps : tout ce que vous avez dit est encore plus vrai aujourd'hui que sous la Restauration.

Rien n'est changé... que vous.

De qui avez-vous écrit : « Il faut que la génération de ceux qui

» ont ruiné l'ancienne foi passe; son œuvre fut de détruire, » jamais il ne lui sera donné de rétablir. C'est trop pour la fai- » blesse humaine de renverser le faux et de ressusciter le vrai. » Leur vie s'est usée à combattre l'ancien dogme. Arrivés vieux à » leur fin, leur vigueur défaillante s'est endormie dans le scepti- » cisme, et leur esprit vide de croyances s'est laissé prendre à la » morale des passions. Leurs ennemis en ont eu bon marché. »

De quel pouvoir aussi avez-vous donné cette formule : « Écar- » tant la vérité du dogme ancien et des opinions nouvelles, *le* » *pouvoir n'atteste plus que l'intérêt, démoralisant ainsi de toutes* » *ses forces la société, qu'il ne pourrait plus retenir par l'autorité* » *de la vérité et du devoir.* »

Est-ce l'époque de la Restauration ou l'époque présente que vous avez peinte dans ces lignes : « Tous *les intérêts* sont convoqués : » on leur montre le dogme nouveau comme un ennemi qui les me- » nace... De là une ligue puissante qui se compose de tous ceux qui » tirent quelque parti des vieilles croyances et de tous ceux à qui » on persuade que leur renversement changera tout et blessera » leurs intérêts. *Dans cette ligue, dont la peur est l'âme, il ne s'agit* » *plus de foi, plus de croyance; il n'y a plus rien de moral : l'intérêt* » *seul en serre les nœuds.* »

Est-ce le spectacle d'il y a quinze ans ou celui d'aujourd'hui qui vous a inspiré ce triste tableau de la démoralisation publique : « Alors le peuple désespère de la vérité. Il ne voit plus que des » trompeurs autour de lui; il devient défiant envers tous, et pense » qu'en ce monde l'affaire unique est d'être le moins malheureux » possible; que c'est folie de prêter l'oreille aux beaux discours » et aux grands mots de vérité, de justice, de dignité humaine; » que la religion et la morale ne sont que des moyens de le pren- » dre et de le faire servir à des projets qui ne le touchent point. » Il devient sceptique sur tout, sauf sur son intérêt; et, passant » à l'indifférence pour tous les dogmes et pour tous les partis, » estime que celui qui coûtera le moins sera le meilleur. On ne » pourra plus lui mettre les armes à la main pour aucun; nul » n'en vaudra la peine. Sa religion, sa morale, sa politique, sa » doctrine universelle et unique, c'est l'intérêt : ses maîtres et » ses meneurs sont parvenus à le rendre semblable à eux. »

Et vous ajoutiez : « Ces temps sont affreux; il n'y a plus rien » qui console et qui rappelle la dignité de la nature humaine, ni » dans le pouvoir ni dans la société. »

Grand Dieu! je ne sais comment vous pouvez vous consoler ou d'avoir écrit ces pages, ou d'être aujourd'hui ce que vous êtes, ce *pouvoir démoralisant*, cette *ligue dont la peur est l'âme, et dont l'intérêt seul serre les nœuds.*

Eh bien! nous, vos anciens collaborateurs, en face de vous qui êtes le pouvoir, en face de vous qui avez fait les lois de septembre pour *septembriser* la pensée, nous sommes ce que nous étions avec vous il y a quinze ans.

Aujourd'hui, comme il y a quinze ans, nous sommes de ceux à qui « une foi nouvelle s'est fait pressentir, et qui se sont attachés à cette perspective ravissante avec enthousiasme, avec » conviction, avec résolution; » de ceux qui « jugent le passé, » qui méprisent l'incrédulité du présent, et qui abhorrent sa » corruption; » de ceux qui « ont foi à la vérité et à la vertu; » de ceux qui « comprennent ce que leurs pères n'ont point com» pris et ce que leurs tyrans corrompus n'entendent pas; » de ceux qui, « libres du soin déjà rempli de réfuter le vieux dogme, » se sentent appelés à découvrir et à propager la doctrine nou» velle à laquelle toutes les intelligences aspirent à leur insu, » qui remplacera le vide laissé par l'ancienne, et terminera l'in» terrègne illégitime de la force. » Or, suivant le conseil que vous vous donniez à vous-mêmes en vous peignant de ces couleurs, « nous avons travaillé long-temps, obstinément, dans le » silence et la retraite, à cette œuvre sainte. » Cependant « nous » ne pouvons demeurer insensibles aux misères de notre épo» que, ni perdre le sentiment du présent dans la contemplation » de l'avenir. » Nous sommes dans cet état de demi-désespérance que vous peigniez si bien quand vous disiez de vous-mêmes il y a quinze ans : « Le spectacle de ce que font nos oppresseurs et de » ce qu'ils préparent, la vue de ce peuple corrompu, dégradé, » malheureux, trompé, façonné avec un art exécrable à une lon» gue servitude, tout, dans la scène de désolation que nous avons » sous les yeux, enracine dans nos âmes un dégoût amer de la » société et une indignation profonde contre ses corrupteurs et » ses maîtres. Nous n'en perdons pas notre foi, nous ne déses» pérons pas de l'avenir; mais nous ne croyons pas que cet ave» nir soit fait pour nous, nous n'osons même le promettre à nos » enfants : tant est lourde la tyrannie qui pèse sur nous, tant » elle paraît fortement tissue, tant il nous semble qu'il y a loin » de ce que nous voyons à ce que nous pensons. »

Heureusement vous nous avez appris que « rien n'est plus » fragile qu'une domination purement fondée sur la force; qu'un » peuple sans foi à ses maîtres, leur obéit, mais les méprise, » et n'attend qu'un revers pour leur échapper; que des maîtres » sans morale et sans croyances ne s'accordent pas long-temps; » qu'ils se détruisent après avoir détruit leur ennemi commun. » Vous nous avez appris que « le monde est plein de causes se- » crètes qui apparaissent à la voix de la Providence, et rom- » pent brusquement comme un fil les plus habiles échafaudages » humains. » Vous nous avez appris, enfin, COMMENT LES DOGMES FINISSENT.

Allez donc, prenez la parole avant nous; rendez témoignage à la vérité. Vous n'êtes pas nos ennemis, vous êtes nos annonciateurs.

COMMENT LES DOGMES FINISSENT.

PAR THÉODORE JOUFFROY.

(*Le Globe*, 24 mai 1825.)

Quand un dogme touche à la fin de son règne, on voit naître d'abord une indifférence profonde pour la foi reçue. Cette indifférence n'est point le doute, on continue de croire; pas même une disposition à douter, on ne s'est point encore avisé que le doute fût possible : mais c'est le propre d'une croyance qui n'a plus de vie et qui ne subsiste que par la coutume. Dans les temps éloignés où le dogme prit naissance, on l'adopta parce qu'il parut vrai; on croyait alors, et on savait pourquoi : la foi était vivante. Mais les enfants des premiers convertis commencèrent à admettre le dogme sans vérifier ses titres, c'est-à-dire à croire sans comprendre; dès lors, la foi changea de base, et au lieu de reposer sur la conviction, s'assit sur l'autorité, et tourna en habitude. Transmis ainsi de génération en génération sous des mots consacrés, et toujours moins compris à mesure qu'il s'éloigne davantage de sa source, le moment vient où le dogme ne gouverne plus qu'en apparence, parce que tout sentiment de sa vérité est éteint dans les esprits. La foi n'est plus qu'une routine indifférente, qu'on observe sans savoir pourquoi, et qui ne subsiste que parce qu'on n'y fait pas attention.

Alors s'élève l'esprit d'examen. Étonnés de leur docile attache-

ment à des formules qu'ils ne comprennent point, entourés d'un peuple qui partage leur ignorance et leur crédulité, quelques hommes se demandent si l'on doit croire sans motif, et, trouvant au fond de leur conscience une invincible répugnance à une foi aveugle, commencent à regarder de près à la vérité du dogme qui règne sans se donner la peine de justifier ses droits.

Ce n'est point là un acte d'hostilité, mais de bon sens. Ceux en qui s'est développé cet esprit de recherche y cèdent comme à un besoin raisonnable. Ils ne songent ni à détruire le dogme, ni à changer les idées du peuple; ils ne songent qu'à trouver, dans la doctrine consacrée, quelque chose de vrai qui légitime leur foi passée, réponde à leur bonne volonté présente, et fonde pour l'avenir leur attachement à ses maximes sur une conviction éclairée.

Mais le dogme ne leur offre point ce qu'ils cherchent, car il s'est corrompu en traversant tant de siècles. Établi par la vérité qui était en lui, cette vérité est restée pure tant que la lutte engagée pour lui donner le pouvoir a subsisté; mais après, la ferveur est tombée, et le triomphe a produit l'apathie; la paresse humaine l'a enveloppé de formules dont la mémoire s'est chargée, et qui ont dispensé l'intelligence de comprendre; l'oubli du sens a permis la corruption des formes; l'ignorance et l'intérêt, après les avoir dénaturées, les ont interprétées : en sorte qu'aujourd'hui, cette doctrine, jadis pleine de vérité et de vie, ne présente plus à la bonne foi du scepticisme naissant qu'un assemblage informe de vieux symboles mutilés à travers lequel le sens primitif ne perce plus, et de maximes despotiques ou superstitieuses ajoutées par l'ambition du pouvoir ou l'abrutissement du peuple.

Mille erreurs, mille absurdités palpables, des mensonges intéressés et d'odieuses pratiques, frappent donc les yeux des premiers qui examinent; et, comme ils sont d'une nature morale et raisonnable, ils cessent de croire ce qui est faux, ils cessent de respecter ce qui est méprisable. Dès lors, une foi nouvelle s'élève dans leur esprit sur les débris de l'ancienne. Cette foi n'a rien de positif, elle n'est que la négation de la foi reçue, la croyance que cette foi n'est pas fondée : mais cette conviction est vive, parce qu'elle est inattendue; elle est vive, parce qu'elle est le réveil de l'intelligence humaine après des siècles d'engourdissement, et que la vérité, toujours belle par elle-même, passionne ceux qui la sentent pour la première fois; elle est vive enfin, parce qu'on sent qu'elle renferme une révolution.

Aussi, dans l'émotion d'une découverte si imprévue, les premiers sceptiques ne peuvent retenir le cri qui la signale au monde. Il ne leur appartient pas d'avoir cette prudence ou cette hypocrisie qui enfouit la vérité : elle s'apprend dans l'orage des révolutions, quand on a connu la puissance d'une idée, et que les échafauds ont enseigné les dangers de la franchise; elle n'est point de leur époque, parce qu'avant l'expérience la nature va son chemin. Sans prévoyance, sans intention, sans calcul, ce qu'ils ont trouvé ils l'annoncent; ils osent dire que le dogme régnant est faux, et, remettant en circulation des mots qui n'avaient pas été employés depuis des siècles, ils en attestent le bon sens et la raison. Dès lors, toute la société est ébranlée, et une lutte terrible s'engage.

Éveillé par la voix de ces prophètes nouveaux, le peuple endormi dans l'indifférence prête l'oreille, et s'aperçoit qu'il ne croyait pas, ou du moins qu'il croyait sans savoir pourquoi; le doute s'élève en lui, car il ne peut se refuser au bon sens; mais ce doute ne se précise pas d'abord dans son esprit, et n'y pénètre que lentement et à son insu. Tandis que sa raison le détache du dogme et que l'amour de la nouveauté l'attire au scepticisme, quelque chose de plus fort le retient, l'habitude et la vénération pour le passé. Loin d'incliner au changement, il y résiste, et c'est malgré lui qu'il est saisi par le scepticisme. Pendant que cette lutte intérieure se passe, il reste immobile, comme si des idées ne suffisaient pas pour rompre son indifférence au mouvement et au repos, et semble attendre que les intérêts viennent passionner les doctrines, pour comprendre ce dont il s'agit et se déclarer pour un parti.

Il n'en est pas de même des hommes qui gouvernent au nom de la foi ancienne, et qui en vivent. Ces hommes qui, dans la paix d'une longue domination, ont oublié les travaux qui la fondèrent, et perdu de vue la possibilité d'un changement, sortent à leur tour de l'assoupissement commun, menacés, mais surpris et désarmés, car la sécurité les a amollis. Ils ont aussi perdu le sens de leurs dogmes; ils ne savent plus pourquoi ni comment ils sont vrais. Ces formules si commodes à leur paresse, si dociles et si souples à leur ambition, à présent que la raison les interroge, mutilées par eux, privées de sens, réduites à de vains mots, les trahissent au jour du danger, et restent muettes entre leurs mains. A la vérité qui les presse, ils ne savent opposer que

l'usage, l'autorité, la foi ; ou plutôt ils ne songent point à répondre, et dédaignent toute raison. Maîtres de la puissance matérielle, qu'ils regardent comme leur propriété ; fiers de leur vieille suprématie, qu'ils pensent inébranlable, ils méprisent leurs adversaires, et sont plus irrités de leur audace qu'effrayés de leur pouvoir. Ils n'admettent point la discussion avec eux, il les tuent; ils n'éclairent pas le peuple sur la vérité de leurs dogmes, ils menacent de mort quiconque les abandonnera. Telle est la première lutte : l'esprit d'examen d'un côté, l'autorité de l'autre ; la philosophie ou l'appel à la raison chez les uns, chez les autres l'appel à l'usage; d'une part une force toute morale, de l'autre une force toute matérielle.

Mais le sang des premiers martyrs commence à intéresser le peuple à la querelle. Un sentiment de justice lui fait paraître indigne qu'on assassine des hommes pour avoir dit ce qui lui paraît vrai et de bon sens. Il en vient à les plaindre et à haïr leurs persécuteurs. La puissance de l'opinion publique s'élève; la vérité a conduit à l'indignation; bientôt l'indignation contre les bourreaux attache aux doctrine des persécutés, seconde leur vérité, et la fait admettre. La réalisation de ces doctrines devient un besoin pour un grand nombre; la force se partage, et non seulement le vieux dogme est ébranlé dans l'opinion, il commence à être menacé dans son existence matérielle.

Ce changement n'échappe pas à ses partisans. Ils commencent à revenir de leur fière confiance, et n'osent plus, devant cette force redoutable, multiplier les bûchers et les échafauds; ils sont obligés de parler raison et de plaider leur cause devant le tribunal de l'opinion, qu'ils avaient d'abord décliné. C'est l'époque de la lutte rationnelle des deux doctrines. Mais, dans cette lutte, l'un des adversaires a sur l'autre un immense avantage, celui de n'avoir rien à défendre; celui-ci un grand désavantage, la nécessité de soutenir toutes les parties d'un mélange où le faux s'est introduit, et tient tellement au vrai qu'on ne saurait céder l'un sans abandonner l'autre; sans compter que les partisans du dogme vieilli ne le comprennent plus, ou ne peuvent accorder sa primitive interprétation, qui était vraie, avec la nouvelle dont il s'agit, et qui ne l'est pas. D'un côté, donc, on parle le langage du bon sens compris de tout le monde; de l'autre, on est forcé de s'enfoncer dans une mer d'érudition, d'où l'on ne saurait faire sortir rien de palpable, rien de concluant aux yeux du peuple.

On le sent, et la faiblesse irritée s'emporte, se passionne ; le sophisme et l'injure remplacent le raisonnement. C'est ainsi qu'on se décrédite, et qu'on perd sa cause. Après avoir été condamné comme répondant aux raisonnements par la force, le vieux dogme est condamné comme n'opposant aux raisonnements que des subtilités et des passions. Le peuple passe contre lui de l'indignation au mépris ; on le haïssait, il devient ridicule.

Alors commence l'époque des plaisanteries. Le bon sens triomphant devient moqueur et léger ; il achève par le ridicule une victoire commencée par de sérieuses raisons.

Mais la rage de ses adversaires s'en accroît. Tous les intérêts sont convoqués ; on leur montre l'incrédulité comme une ennemie qui les menace : si les croyances dont le pouvoir vit et par lesquelles il règne sont détruites, le pouvoir tombera avec elles, et avec le pouvoir les hommes qui l'occupent ; la puissance passera aux doctrines nouvelles ; elle sera exercée par leurs partisans ; en un mot, la révolution des idées entraînera une révolution complète dans les intérêts ; tout ce qui est se trouve menacé par ce qui veut être. De là une ligue puissante, qui se compose de tous ceux qui tirent quelque partie des vieilles croyances et de tous ceux à qui on persuade que leur renversement changera tout et blessera leurs intérêts. Dans cette ligue, dont la peur est l'âme, il ne s'agit plus de foi, plus de croyance ; il n'y a plus rien de moral ; l'intérêt seul en serre les nœuds : et cependant on couvre ce vil mobile des beaux noms de morale, de religion, d'ordre, de légitimité ; on le pare de tout ce que les vieux temps ont de saint et de respectable. L'hypocrisie, l'habileté, les débris réunis d'une puissance ébranlée, mais non pas abattue ; la nécessité de vaincre ou de périr ; l'indifférence sur les moyens, qui naît de l'immoralité du motif ; tout donne à cette nouvelle ligue une force extrême, une force d'autant plus dangereuse que ses adversaires, accoutumés à la victoire, tiennent leur ennemi pour battu, et le méprisent plus qu'ils ne l'ont jamais redouté.

Une autre cause de revers s'ajoute à cette imprévoyance et à la force réelle du camp opposé. D'abord on a détruit ; c'était le premier besoin. Après avoir détruit, on s'est moqué ; c'est le propre des vainqueurs. Mais jusque là on n'a pas songé à établir, et pourtant il faut du positif au peuple et à la raison. Dans la ruine d'un dogme usé, la négation sérieuse tient d'abord lieu de foi : c'est croire quelque chose que de croire qu'une doctrine que

l'on suivait est fausse; on y met d'abord une ardeur, un zèle qui remplissent l'âme. Mais quand la chose est bien démontrée, que l'ennemi est abattu, qu'on n'a plus à faire que rire de son absurdité, le zèle tombe faute d'opposition; et l'on se trouve à vide, détaché d'une croyance et ne tenant plus à aucune, dans une parfaite indépendance d'esprit qui flatte et à laquelle on se plaît quelque temps, mais qui ne tarde pas à fatiguer une nature dont la faiblesse ne supporte pas le doute.

Dans toute révolution d'idées, le scepticisme trouve sa place; il vient pour détruire, et survit à sa victime : mais il ne peut tenir long-temps. Nous avons besoin de croire, parce que nous savons qu'il y a de la vérité. Le doute est un état qui ne peut nous plaire que comme l'absence d'une fausse croyance dont nous nous sentons délivrés. Cette satisfaction goûtée, nous aspirons à une nouvelle croyance; le faux détruit, nous voulons le vrai.

Or, s'il est facile, l'esprit d'examen une fois né, de détruire ce qui est faux, il ne l'est pas, le faux démontré, de trouver ce qui est vrai. Mille systèmes s'élèvent. Le parti vainqueur, uni pour abattre, se partage pour rétablir. La perspective du pouvoir pour le parti triomphant complique d'intérêts particuliers cette dispute philosophique. Les vieux amis de la réforme se divisent; bientôt ils se craignent; encore un moment, et ils se détesteront plus qu'ils ne détestent leurs communs ennemis, qu'ils ne jugent plus redoutables. Tout est faction dans le parti de la vérité, tandis que le parti opposé devient de plus en plus compacte par l'unité d'intérêt qu'une crainte commune y a fait naître.

Cependant le peuple, dont les intérêts matériels ne sont point engagés directement dans ces querelles, continue de regarder avec son bon sens, ne voulant et ne cherchant que la vérité, mais la voulant promptement, parce qu'il en a besoin. Il sait qu'elle n'est pas dans le vieux dogme; quoi qu'il arrive, il ne se ralliera pas à ses partisans : mais il est étonné de ne plus la trouver dans la bouche de ses amis. Eux qui parlaient de si bon sens, et avec tant d'unanimité et de désintéressement, les voilà qui se perdent dans des systèmes inintelligibles, qui se divisent sur tous les points, qui se haïssent, qui deviennent évidemment égoïstes et ambitieux comme leurs adversaires. Qu'est devenu le zèle pur de ces apôtres de la nouvelle foi? où est la vérité promise? où est le bonheur qu'ils annonçaient au peuple? C'était pour lui, et pour lui seul qu'ils voulaient travailler; et c'est pour eux qu'ils

combattent, se divisent, et, oubliant le vieil ennemi, se déchirent entre eux.

Voilà ce que fait ressortir avec soin l'ancien parti. A son tour, il attaque les plans proposés avec le raisonnement et le ridicule; à son tour, il reproche l'égoïsme, il accuse d'ambition et d'hypocrisie; il demande où l'on va mener ce pauvre peuple à qui on avait tant promis; il lui fait honte d'avoir été dupe; il lui fait honte d'avoir prêté sa force à des fourbes, et d'avoir servi de moyen. Et comme le peuple souffre (car les temps de révolutions sont pénibles à traverser), il lui fait sentir son malaise, qu'il oppose à son ancien bonheur, ou du moins à celui de ses pères, dont l'éloignement permet de tracer des tableaux de fantaisie. Écartant la question de la vérité du dogme ancien et des opinions nouvelles, il n'atteste plus que l'intérêt, démoralisant ainsi de toutes ses forces la société, qu'il ne pourrait plus retenir par l'autorité de la vérité et du devoir. Et tout cela, il le fait répéter et prêcher partout : car il est uni, organisé; il a la force constituée entre les mains, et ses adversaires n'ont que la parole.

Alors le peuple désespère de la vérité. Il ne voit plus que des trompeurs autour de lui; il devient défiant envers tous, et pense qu'en ce monde l'affaire unique est d'être le moins malheureux possible; que c'est folie de prêter l'oreille aux beaux discours et aux grands mots de vérité, de justice, de dignité humaine; que la religion et la morale ne sont que des moyens de le prendre et de le faire servir à des projets qui ne le touchent point. Il devient sceptique sur tout, sauf sur son intérêt; et passant à l'indifférence pour tous les dogmes et pour tous les partis, estime que celui qui coûtera le moins sera le meilleur. On ne pourra plus lui mettre les armes à la main pour aucun; nul n'en vaudra la peine. Sa religion, sa morale, sa politique, sa doctrine universelle et unique, c'est l'intérêt; ses maîtres et ses meneurs sont parvenus à le rendre semblable à eux.

Son indifférence obtenue, c'est tout ce que veulent les partisans de l'ancien dogme. Ils s'inquiètent peu de prendre sur lui un ascendant moral, d'en être crus, aimés, estimés; encore moins qu'il soit vertueux, religieux, heureux. Il est indifférent, les voilà maîtres; ils le savent, et leurs adversaires l'ignorent. Toute la confiance qu'avait inspirée à ceux-ci leur premier empire sur l'opinion, ils la gardent; ils se croient sûrs d'elle, et dorment tranquilles, attendant que le pouvoir leur tombe entre les mains sans

qu'ils s'en mêlent, et n'avisant qu'à l'écarter de celles de leurs amis ; ils rient des progrès de leurs ennemis, et s'en consolent en songeant que le peuple est pour eux, et que sans lui on ne peut rien de durable.

Enfin, le moment du réveil arrive. Après avoir longuement et sourdement ramassé ses forces et ourdi sa trame, après s'être assuré surtout la neutralité du peuple, le vieux régime éclate tout-à-coup, et laisse échapper sa vengeance long-temps contenue. Tous les souvenirs de sa défaite, de sa honte, du danger qu'il a couru, enflamment son ressentiment; il est cruel comme la faiblesse humiliée, vindicatif comme l'hypocrisie ; de sanglantes exécutions le débarrassent de ses ennemis, et servent de préparation à un despotisme défiant et étroit comme la peur. Il se hâte de l'organiser. Instruit par ses revers, il songe avant tout à étouffer ce fatal esprit d'examen qui menaça de si près sa domination, et cette sainte moralité qui met les bras au service de ce qui paraît vrai. Il étouffe donc à la fois les lumières et la croyance à la vertu; il y substitue la superstition ; il y substitue des formules, des pratiques, dont il se réserve l'explication, afin de contenter le sourd et impérissable besoin de règle morale qui gît dans le cœur humain, de façonner ce besoin à sa manière, et de le diriger à son but.

Ces temps sont affreux : il n'y plus rien qui console et qui rappelle la dignité de la nature humaine ni dans le pouvoir ni dans la société. Le peuple, dégoûté des lumières et de la réforme, paraît se prêter par calcul à l'éducation qu'on lui fait ; moyennant son intérêt matériel ménagé, il semble abandonner son intelligence et sa volonté à ses tristes précepteurs. On tremble de le voir passer bientôt, de l'indifférence qui souffre la superstition, de l'égoïsme qui la joue, à l'abrutissement qui s'y complaît et y ajoute foi; on désespère de lui et de la vérité, que lui seul, par l'appui de sa force, pourrait faire remonter au pouvoir.

Si l'on tourne ses regards vers la puissance qui régit cette société dégradée, on y voit des hommes habiles, corrompus, hypocrites, qui forment des élèves fanatiques sans vertu, qui auront leur habileté, leur indifférence sur les moyens, sans avoir comme eux la conscience de mal faire, et au contraire qui auront la conscience que tout ce qui mène à un but regardé comme sacré est bon. Dans la main de ces maîtres effrayants, une affiliation puissante, qui couvre tout le pays d'un filet qui va se fortifiant et

se perfectionnant de jour en jour, et une organisation administrative non moins forte et non moins soigneusement entretenue; partout la parole enlevée à toute doctrine contraire, et réservée aux agents du pouvoir; nul espoir de voir tant de chaînes rompues, ni un terme à une si terrible progression de despotisme, de dégradation, et d'indignité.

Mais ce n'est qu'une crise salutaire et dernière, d'où sort la santé du corps social. Il semble que, dans ces moments sans espoir la dignité de la nature humaine fasse un effort surnaturel pour ne point succomber, comme la force vitale dans le dernier période d'une maladie violente. Ayez confiance, vous que la Providence fit naître dans ces tristes jours! Un germe d'avenir et de vie fermente au sein de cette corruption, et ce que vous prenez pour la mort n'est qu'une métamorphose.

Il faut que la génération de ceux qui ont ruiné l'ancienne foi passe; son œuvre fut de détruire, jamais il ne lui sera donné de rétablir. C'est trop pour la faiblesse humaine de renverser le faux et de ressusciter le vrai. Leur vie s'est usée à combattre l'ancien dogme. Arrivés vieux à leur fin, leur vigueur défaillante s'est endormie dans le scepticisme, et leur esprit, vide de croyances, s'est laissé prendre à la morale des passions. Leurs ennemis en ont eu bon marché; et, témoin de leur impuissance, de leurs divisions, de leur dégradation, le peuple, qui avait encensé leur aurore, oubliant leurs nobles services et sa propre admiration, les a vus de sang-froid périr sur les échafauds. Ainsi ils n'avaient point en eux la force d'établir le dogme nouveau, et ils n'avaient point autour d'eux une génération confiante qui en voulût pour ses apôtres. Il fallait qu'ils succombassent sous leurs adversaires, après leur avoir porté le coup mortel, et qu'ils laissassent entre leurs mains cette société qu'ils avaient d'abord émancipée.

Mais ces premiers soldats de la réforme n'ont point vainement combattu; ils ont rompu le charme; et, pour les âmes jeunes et éclairées qu'ils élevèrent, ce charme ne saurait revivre. Le vieux régime a beau régner despotiquement, il est convaincu de fausseté. Lui-même a la conscience de son néant; il ne peut sentir ce qu'il a besoin d'affecter; et cette impuissance de croire à ses doctrines frappe de mort toutes ses paroles, et leur ôte toute force morale. Il le voit, et il opprime par faiblesse; et, ne pouvant gouverner, il enchaîne. C'est une force sous laquelle on plie, mais qu'on méprise en lui cédant, pour peu qu'on ait de

bon sens. Une génération nouvelle s'élève, qui a pris naissance au sein du specticisme, dans le temps où les deux partis avaient la parole. Elle a écouté, et elle a compris : pour elle, le vieux dogme est sans autorité ; pour elle, le specticisme a raison contre lui, mais il a tort en lui-même ; quand il a détruit, il n'en reste rien. Et déjà ces enfants ont dépassé leurs pères, et senti le vide de leurs doctrines. Une foi nouvelle s'est fait pressentir à eux ; ils s'attachent à cette perspective ravissante avec enthousiasme, avec conviction, avec résolution. L'espérance des nouveaux jours est en eux ; ils en sont les apôtres prédestinés, et c'est dans leurs mains qu'est le salut du monde.

Supérieurs à tout ce qui les entoure, ils ne sauraient être dominés ni par le fanatisme renaissant, ni par l'égoïsme sans croyance qui couvre la société. Ils jugent le passé, ils méprisent l'incrédulité du présent, ils abhorrent sa corruption. Ils ont foi à la Vérité et à la Vertu ; ou plutôt, par une providence conservatrice qu'on appelle aussi la force des choses, ces deux images impérissables de la Divinité, sans lesquelles le monde ne saurait aller long-temps, se sont emparées de leurs cœurs pour revivre par eux et par eux rajeunir l'Humanité.

Aussi ont-ils le sentiment de leur mission et l'intelligence de leur époque ; ils comprennent ce que leurs pères n'ont point compris, ce que leurs tyrans corrompus n'entendent pas ; ils savent ce que c'est qu'une révolution, ils le savent parce qu'ils sont venus à propos. Leurs pères n'ont aperçu que la première moitié de la tâche, et ils l'ont accomplie : éclairés sur la fausseté du vieux dogme, leurs mains l'ont renversé ; mais leur intelligence, absorbée par la grandeur de cette œuvre, n'a pu s'en dégager et embrasser d'autres perspectives. Quant aux partisans du dogme ancien, ils n'ont compris ni pourquoi il tombait, ni ce qui s'ensuivrait ; par le malheur de leur position, ils n'ont pu voir dans la guerre avec les sceptiques qu'une dispute de pouvoir. Vaincus d'abord, ils se sont estimés malhabiles ; vainqueurs à présent, ils en font honneur à leur bonne conduite, et ils s'arrangent pour demeurer à l'avenir les plus adroits et les plus forts. Plus que personne, ils parlent de foi, de religion, et de morale, mais par habitude et par calcul ; eux seuls n'ont point de croyance, point de religion, point de morale. Les sceptiques en avaient plus qu'eux, ils croyaient au mal de l'erreur, c'était leur foi, et elle était vraie et sincère ; et parce qu'elle était vraie, elle

a prévalu contre l'erreur. Ce n'est point comme adversaires du vieux dogme qu'ils ont succombé, c'est comme adversaires de tout dogme. Ennemis de ce qui était faux, ils ont vaincu; inhabiles à montrer le vrai, le besoin de croire a séparé le peuple d'eux, et les a livrés à la vengeance de leurs rivaux. Mais maintenant leurs héritiers arrivent sur la scène, nourris dans le mépris du vieux dogme, libres du soin déjà rempli de le réfuter, avides de nouveautés, et pleins des besoins de leur époque, qu'aucun préjugé ne les empêche de ressentir. A eux se dévoile l'énigme qui avait échappé aux autres; à eux le doute ne paraît plus la révolution, mais sa préparation. Ils aperçoivent l'autre moitié de la tâche, et sentent la nécessité de la vérité; et parce que seuls ils la sentent, ils savent qu'en eux seuls est l'avenir, et par conséquent la force. Ils se sentent donc appelés, non plus à poursuivre la querelle terminée du scepticisme et du vieux dogme, non plus à réchauffer dans le peuple de vieilles haines personnelles, un enthousiasme usé ou des passions d'un autre siècle, mais à chercher la vérité, mais à découvrir la doctrine nouvelle à laquelle toutes les intelligences aspirent à leur insu, au nom de laquelle tous les bras s'armeront, s'il y a lieu; qui remplacera dans la croyance le vide laissé par l'ancienne, et terminera l'interrègne illégitime de la force. Telle est l'œuvre sainte à laquelle ils se dévouent dans le silence.

Cependant ils ne peuvent demeurer insensibles aux misères de leur époque, ni perdre le sentiment du présent dans la contemplation de l'avenir. Le spectacle de ce que font leurs oppresseurs et de ce qu'ils préparent, la vue de ce peuple par eux corrompu, dégradé, malheureux, trompé, façonné avec un art exécrable à une longue servitude, tout, dans la scène de désolation qu'ils ont sous les yeux, enracine dans ces jeunes âmes, possédées de l'amour de la vérité et de la vertu, un dégoût amer de la société et une indignation profonde contre ses corrupteurs et ses maîtres. Ils n'en perdent pas leur foi; ils n'en désespèrent pas de l'avenir: mais ils ne croient pas que cet avenir soit fait pour eux; ils n'osent même le promettre à leurs enfants, tant est lourde la tyrannie qui pèse sur eux, tant elle paraît fortement tissue, tant il leur semble qu'il y a loin de ce qu'ils voient à ce qu'ils pensent.

Eh! comment se défendre entièrement des illusions du présent, et, faibles que nous sommes, quand il nous écrase, quand

il dévore notre courte vie, le mesurer à sa valeur et le réduire à ce qu'il pèse? Comment, quand les événements semblent chaque jour démentir de plus en plus les prévoyances de la raison, résister à la passagère apparence du fait, et garder confiance en soi-même? Ils ne savent pas que rien n'est si fragile qu'une domination purement fondée sur la force; qu'un peuple sans foi à ses maîtres leur obéit, mais les méprise, et n'attend qu'un revers pour leur échapper; que des maîtres sans morale et sans croyances ne s'accordent pas long-temps; qu'ils se détruisent après avoir détruit leur ennemi commun. Ils ne savent pas que le monde est plein de causes secrètes qui apparaissent tout-à-coup à la voix de la Providence, et rompent brusquement comme un fil les plus habiles échafaudages humains; ils ne savent pas enfin, dans leur isolement, que plusieurs pensent comme eux dans le secret de leur conscience; qu'ils sont nombreux quand ils pensent être faibles, et que dans l'âme de tous les hommes opprimés, aveuglés ou corrompus, il y a une voix sourde qui parle de liberté, de vérité, et de vertu, et qui opère, quand le jour est arrivé, des conversions rapides qui entourent l'étendard de la bonne cause d'une foule imprévue de prosélytes.

Ils ne le savent pas, et ils fuient le monde, et ils vont nourrir dans la solitude, loin de la boue du peuple et des yeux impies du pouvoir, leurs croyances proscrites et impuissantes. Échauffés par l'indignation et par le feu concentré d'une nature qui n'a rien à produire hors d'elle-même, tous les germes des hautes vertus, des grandes idées, des nobles sentiments, se développent avec rapidité, et, s'élevant ensemble, appuyés, entrelacés, confondus, forment en peu de temps ces stoïques caractères qui éclatent dans les jours d'oppression, protestent contre elle tout-à-coup, tout-à-coup la renversent, et paraissent gigantesques aux siècles ordinaires, qui ne peuvent ni les expliquer ni les égaler.

C'est dans cette retraite des véritables représentants de l'Humanité (car le reste n'en a que la forme) que se retrouvent les grandes vérités morales, politiques, religieuses, destinées à gouverner le monde sous une face ou sous une autre, et que les formes de l'ancien dogme avaient étouffées. Elles se manifestent de nouveau au petit nombre qui n'en a point désespéré; elles lui apparaissent pures de tous nuages, et telles qu'elles sont, parce qu'elles rencontrent des intelligences neuves, sorties du scepticisme sans foi, mais avec le besoin 'en avoir une, conditions

indispensables à la perception pure du vrai, et qui ne se reproduisent que dans ces époques.

Alors recommence l'empire légitime de la Vérité; et il y a entre elle et notre nature une sympathie si puissante, que son retour excite dans les âmes un amour et un enthousiasme inexprimables. Celui qui l'a reçue est changé : ce n'est plus un homme, ce n'est plus un philosophe, c'est un prophète; il est tellement dominé par l'ascendant de la Vérité, qu'il s'oublie lui-même, qu'il se dévoue à elle, qu'il est elle. C'est la Vérité personnifiée; ses actions la parlent, sa voix la commande; il n'a plus d'autre intérêt, plus d'autre affaire; il est l'apôtre, il sera, s'il y a lieu, le martyr de la nouvelle loi.

On s'étonne dans les temps ordinaires de l'exaltation morale de pareils caractères. C'est qu'on n'a pas vu le spectacle hideux d'une société sans croyance, livrée tout entière à l'égoïsme; c'est qu'on n'a pas senti la dégoûtante oppression d'un pouvoir sans autre règle que son intérêt, sans autre borne que sa propre force, se faisant un jeu du parjure et de la fraude, et méprisant la morale et les hommes. C'est ce contraste qui manque à l'empire de la Justice et de la Vérité, pour faire sentir ce qu'il a d'admirable et de ravissant; c'est ce contraste qui le fait paraître à la fin des révolutions comme le salut du monde, qui fait de son avènement l'unique affaire de ceux qui l'ont pressenti, et qui rend cet avènement si nécessaire, qu'aucune puissance humaine ne peut l'empêcher.

A mesure que le temps marche et qu'avec lui s'augmentent le dégoût de ce qui est et l'attente de la Vérité, un grand nombre d'esprits, même parmi ceux qui n'ont point cherché, se trouvent plus ou moins illuminés. Tous seront des apôtres ou des prosélytes, des soldats ou des chefs de la foi nouvelle. Cette foi est déjà née. Elle vit dans l'esprit de plusieurs, elle est attendue par tous; car tous ressentent une vague inquiétude, dont elle est l'objet ignoré, et qu'elle seule peut apaiser. Ses ennemis sont usés, divisés, méprisés. Les anciens chefs ne sont plus, et, malgré leur ardeur à former des élèves dignes d'eux, ils n'ont pu faire, avec de l'ignorance et du fanatisme, que des hommes plus méchants que redoutables. La force du parti n'a plus de nerf; c'est une apparence qui va tomber en poussière; tout le peuple l'abandonnera au premier mot, au premier signe. Enfin les temps sont arrivés,

et deux choses sont devenues inévitables : que la foi nouvelle soit publiée, et qu'elle envahisse toute la société.

Comment ce grand phénomène se produira-t-il? quelles circonstances particulières décideront son apparition un jour plutôt qu'un autre, dans tel lieu plutôt que dans tel autre? Il n'y a rien ici de nécessaire et d'absolu. Tantôt le pouvoir se désorganise lui-même, et laisse le champ libre à qui veut régner; tantôt un événement extérieur vient le pousser, et détermine la manifestation de la Vérité; tantôt un fait trivial, imprévu, en apparence insignifiant, introduit sur la scène un homme qui parle, et cette étincelle allume l'incendie; quelquefois c'est un prophète enthousiaste qui ne peut résister à la Vérité qui le possède, et qui se produit tout-à-coup fort de sa mission et de son zèle. L'homme, le lieu, le moment, l'occasion, n'y font rien : toujours est-il que la force des choses rend inévitable une promulgation qu'elle a préparée, et dont elle a d'avance abattu tous les obstacles.

Ainsi s'accomplit la ruine du parti de l'ancien dogme et l'avénement du nouveau. Quant au vieux dogme lui-même, il est mort depuis long-temps.

TABLE.

Pages.

A MM. les membres de l'Académie des Sciences morales et politiques. 1

De la Mutilation d'un écrit posthume de Théodore Jouffroy. . . . 1

M. Cousin auteur de la Mutilation. . , ... 81

Pièces du procès. 121

Appendice. 129

FIN.

Dwo

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

JUN 3 '71 H

3421964

SEP 15 1986 ILL

1695608

Phil 2672.81
De la mutilation d'un ecrit posthu
Widener Library 005765375
3 2044 084 602 887